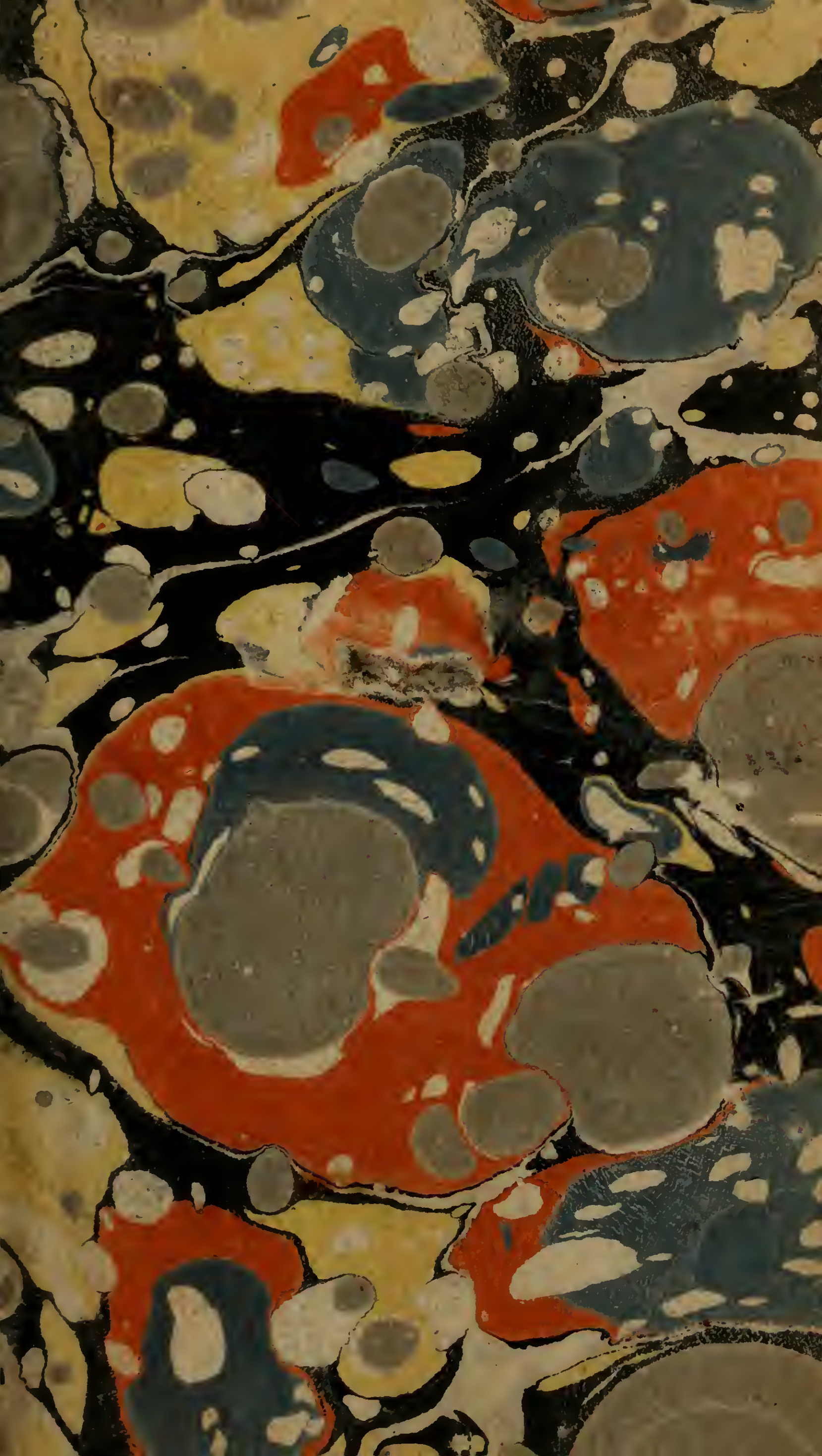
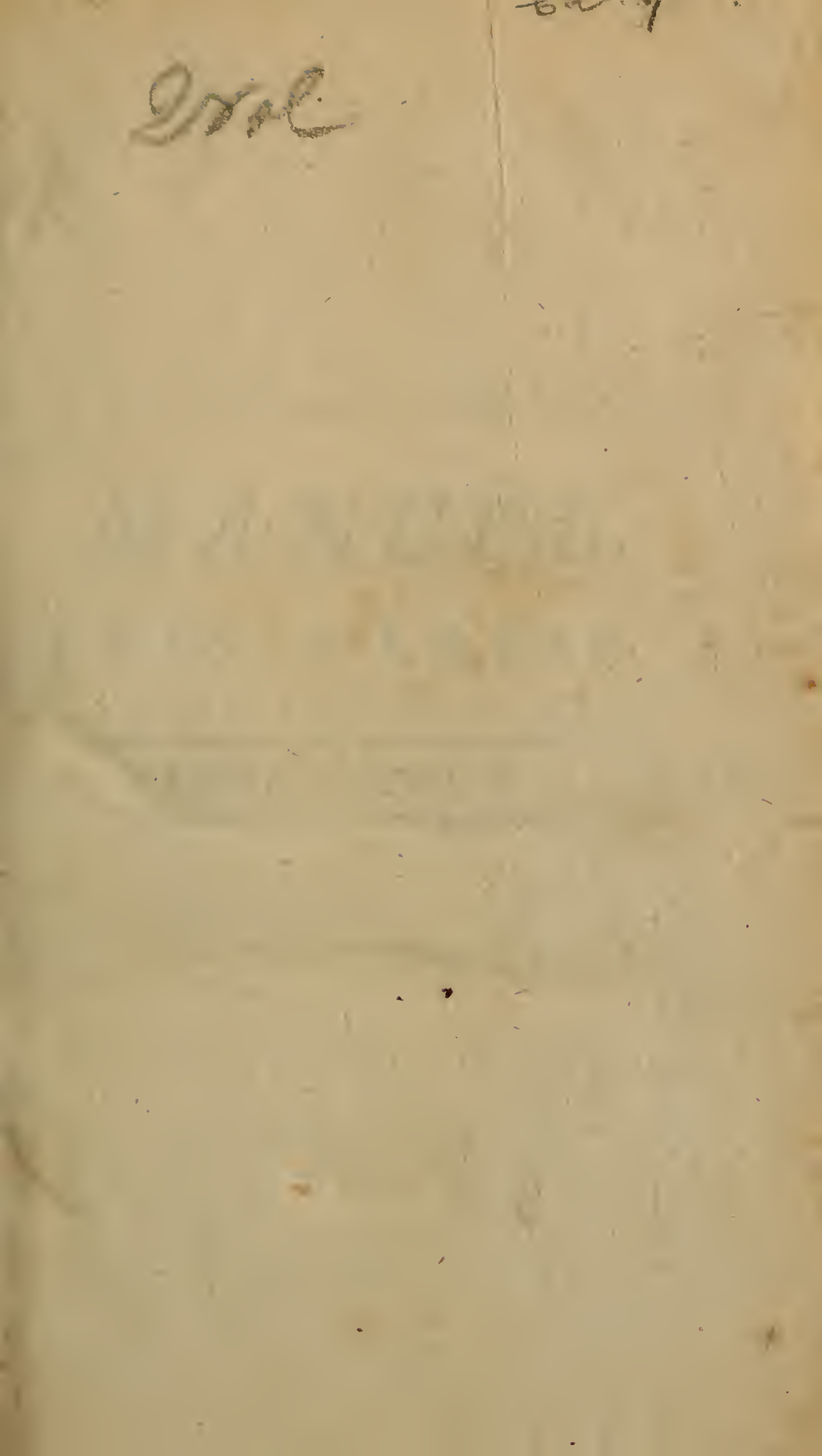



BIBLIOTHECA





MANUEL ÉPISTOLAIRE.

TOME SECOND.

Chaudon, Louis Mayeul, 1737-1817, ed.

NOUVEAU MANUEL EPISTOLAIRE,

RENFERMANT,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

Des MODÈLES DE LETTRES *sur les différens Sujets qui se présentent dans la vie ;*

AVEC QUELQUES AVIS

Sur le *Cérémonial* qu'on doit y observer.

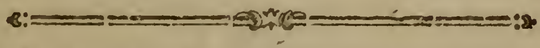
NOUVELLE ÉDITION, augmentée d'un grand nombre de LETTRES qui n'avoient pas encore vu le jour.

TOME SECOND.



A CAEN,

Chez G. LE ROY, Imprimeur du ROI, à l'ancien Hôtel des Monnoies. 1787.



AVEC APPROBAT, & PRIVILÈGE DU ROI.



NOUVEAU

MANUEL ÉPISTOLAIRE,

OU

MODELES DE LETTRES

Sur différens sujets.

FÉLICITATION (*LETTRES de*).

I. LETTRE à Monseigneur LE DAUPHIN *Sur ses premiéres Victoires.*

Décembre 1688.

MONSEIGNEUR,

Personne n'a été plus touché que moi des succès dont Dieu a couronné vos premiéres armes. La paix depuis long-tems étoit à charge

à votre courage ; vous reteniez à regret des vertus qui devoient éclater.

Vous avez commencé, MONSEIGNEUR, comme les autres finiſſent. Votre génie vous a conduit, & votre application vous a tenu lieu d'expérience. Les Places que vous avez forcées paroiſſoient imprenables, & vos ennemis invincibles: Vous avez fait-voir que rien ne peut vous réſiſter.

Le deſtin du Roi & le vôtre ſont de vaincre. Mais vous ne vous êtes pas fait moins d'honneur par votre bonté, votre modeſtie, votre vigilance, que par votre intrépidité & votre courage. Nous ſommes forcés, MONSEIGNEUR, d'eſtimer autant vos vertus que vos victoires. Vous avez pris des villes, & vous avez gagné des cœurs.

Ayant eu le bonheur de voir croître dès votre enfance de ſi grandes qualités, ſouffrez, MONSEIGNEUR, que je m'intéreſſe plus qu'un autre à la conſervation de celui qui les poſsède.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

N. B. *Le fonds de cette Lettre eſt de* Fléchier, *dont nous avons pris la liberté de couper les phraſes, pour les rendre plus conformes au ton d'une Lettre.*



II. LETTRE de M. le Duc de MONTAUSIER,

A M.gr LE DAUPHIN,

Sur la prise de Philisbourg.

MONSEIGNEUR,

JE ne vous fais pas de compliment ſur la priſe de Philisbourg ; vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, & *Vauban.* Je ne vous en fais pas non-plus ſur les preuves que vous avez données de bravoure & d'intrépidité ; ce ſont des vertus héréditaires dans votre maiſon. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faiſant-valoir les ſervices d'autrui, & oubliant les vôtres. C'eſt ſur quoi je vous fais mon compliment.

III. LETTRE

A Monſieur le Cardinal d'ESTRÉES,

Nommé Abbé de St Germain-des-Prés.

Avril 1706.

MONSEIGNEUR,

Votre Eminence a reçu comme une grace ; l'Abbaye que le ROI vient de vous donner comme une récompenſe. Il n'y a preſque point de pays en Europe, où Elle n'ait fait les honneurs de la France, & rendu des ſervices à la Patrie.

Il eſt juſte que vous commenciez à recueillir & à goûter dans le repos les fruits de tant d'utiles travaux. Vos négociations ont aſſûré votre gloire, & nous ne faiſons plus de vœux que pour votre conſervation.

Votre Eminence voit dans ſa famille tous les talens & tous les honneurs ; il y auroit de quoi en illuſtrer pluſieurs autres. Il ne lui reſte plus qu'à jouir, dans une vie ſaine & tranquille, des bienfaits qu'Elle a reçus, ou qu'on lui prépare.

Je ſuis, &c. &c.

N. B. *Le fonds de cette Lettre eſt encore de* Fléchier.

IV. LETTRE DE FÉLICITATION,

Sur une Charge obtenue.

VOTRE vertu, MONSIEUR, vient enfin d'obtenir la récompenſe qui lui étoit due. Je m'en réjouis avec tous vos Amis. La Fortune, en vous élevant, n'a fait que remplir nos deſirs & vous donner ce que vous méritez. Vous ferez autant d'honneur à votre place, qu'elle vous en fait à-préſent. J'eſpére que vos nouvelles occupations n'effaceront point de votre ſouvenir un Ami ſincére, & qui ſe réjouit de vos ſuccès encore plus que des ſiens propres, &c. &c.

V. *AUTRE LETTRE sur le même sujet.*

VOTRE prédécesseur, MONSIEUR, fut l'un des Magistrats les plus honnêtes & les plus justes du Parlement de ***. Sa place est remplie par un successeur digne de l'occuper. Je vous en félicite, & j'en félicite le corps qui vous a adopté & dont vous justifierez l'estime. Vos Amis jouiront un peu moins de vous; mais votre esprit qui s'étend à tout, aura assez de ressources pour paroître quelquefois dans leur société avec toute sa vivacité & ses agrémens. L'homme public ne fera pas tort à l'homme aimable, & nous applaudirons avec plaisir à l'un & à l'autre, &c.

VI. *LETTRE Ire de M. DE V****

A M. DU BELLOI, sur le succès de sa Tragédie *du SIÉGE DE CALAIS.*

JE suis presque aveugle, MONSIEUR; j'ai encore des oreilles, & les cris de la Renommée m'ont appris vos étonnans succès. J'ai un cœur qui s'y intéresse. Je joins, quoique très-éloigné, mes vives acclamations à celles de toute la France. Jouissez constamment & longuement de votre bonheur & de votre mérite. Il ne vous manque que d'être dénigré par l'Envie, pour mettre le comble à votre gloire. Je vous embrasse sans cérémonie; il n'en faut point entre Confréres, &c.

VII. LETTRE IIe DU MÊME AU MÊME,

Sur la reprise du *Siége de Calais.*

A peine je l'ai lu, mon cher CONFRERE, que je vous en remercie de tout mon cœur. Je suis tout-plein du retour d'*Eustache* de *St-Pierre*, & des beaux vers que je viens de lire. . . Que vous dirai-je ? votre Piéce fait-aimer la France & votre personne. Voilà un genre nouveau dont vous serez le pere. On en avoit besoin, & je suis vivement persuadé que vous rendez service à la Nation. Recevez encore une fois mes tendres remercimens, &c. &c.

N. B. L'auteur de cette Tragédie pouvoit-il & devoit-il s'attendre, après des éloges en apparence si sincéres & ainsi répétés, que le Philosophe de Ferney se rétracteroit, comme il a fait, après sa mort, & qu'il diroit, que « le *Siége de Calais* ne se jouoit plus & » n'étoit bon à être joué qu'à Calais » ? Fiez-vous, après cela, aux cajoleries de certains Ecrivains.

VIII. *LETTRE* DE BENSERADE,

A M. LE CAMUS, Evêque de Grenoble,

Sur sa promotion au Cardinalat.

MONSEIGNEUR,

Il faut avouer que Sa Sainteté & votre Eminence se font honneur l'une à l'autre. On ne s'attendoit pas ici de vous trouver sur sa liste des Cardinaux ; & le Pape nous auroit bien

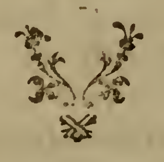
moins ſurpris, s'il vous eût mis dans les *Litanies*, que dans le Sacré-Collége. Il n'auroit en cela qu'anticipé ſur la fonction de quelqu'un de ſes ſucceſſeurs. Il n'y a rien de ſi pur que votre promotion, & rien de ſi déſintéreſſé que nos complimens. Votre pourpre n'ajoûte rien à notre vénération; & nous irons toujours à vous comme l'on s'adreſſe aux Saints : pour les Cardinaux, on ne les prie plus, le tems en eſt paſſé.

Je ſuis, &c. &c.

IX. LETTRE de M. le Duc *du Maine* A LOUIS XIV, *Pendant la Campagne de* 1678.

SIRE,

Si Votre Majeſté continue de prendre des villes; cela eſt décidé, il faut que je ſois un ignorant. Car M. *le Ragois* (ſon Précepteur) ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive; & je ne quitte la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, que pour aller faire un feu-de-joie.



X. LETTRE de Mad^e. la Duch. *du Maine* A M. le Duc DE VENDÔME,

Sur le gain de la Bataille de Villa-viciosa.

S'IL m'étoit auſſi facile de faire une belle Lettre, qu'il vous eſt aiſé de rétablir les Rois, que d'heureuſes penſées je vous enverrois ſur la grande nouvelle que nous apprenons de *Villa-viciosa* ! Mais il s'en faut bien que j'aie une facilité ſi rare. Il vous eſt plus aiſé de gagner une bataille, qu'à moi d'écrire un trait d'eſprit. &c. &c.

XI. LETTRE de M. de *Voltaire* A M. le Marquis d'ADEMANT,

Nommé Grand-Maître de la Maiſon de Madame la Margrave de BAREITH.

IL *n'eſt chère que de vilain*, Monſieur le GRAND-MAÎTRE. Vous écrivez rarement ; mais auſſi quand vous vous y mettez, vous écrivez des Lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers ; les talens ne ſe rouillent pas auprès de votre adorable Princeſſe. Je vous fais mon compliment ſur la dignité de ſon Grand-Maître. Souvenez-vous que j'ai été aſſez heureux pour poſer les premiéres piéces de cet édifice : ne m'oubliez jamais auprès de *Monſeigneur* & de *S. A. R.* Je voudrois leur pouvoir faire

ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un Frere qu'il faudra toujours regarder comme un grand Homme, quoi qu'il en arrive, & dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé. &c.

XII. LETTRE à M. le Maréchal de *Villars*,

Nommé Chevalier des Ordres du Roi, après la pacification des troubles des Cevennes.

Janvier 1705.

MONSEIGNEUR,

LE ROI vous a reçu comme vous le mériliez ; nous nous y attendions. Le service que vous veniez de rendre annonçoit le bon accueil, & devoit vous assurer de la récompense. Toute justice a été accomplie : Vous voilà, *Monseigneur*, Commandeur des Ordres du Roi & Duc en fort peu de jours. Cette Province qui vous doit sa tranquillité, partage toute votre joie. J'entre dans ses sentimens. Personne n'a reçu de vous des témoignages plus sincéres d'affection & de confiance, que ceux dont vous m'avez honoré : personne aussi ne s'intéresse autant que moi à votre élévation & à votre gloire.

Je suis, &c.

N. B. Le fonds de cette Lettre est de Fléchier, *ainsi que les deux suivantes.*

XIII. LETTRE AU MÊME.

Juin 1707.

MONSEIGNEUR,

JE m'étois toujours bien attendu que vous feriez parler de vous ; mais je ne croyois pas que ce fût & si-tôt & si-haut. A peine êtes-vous arrivé, que vous avez entrepris ce qu'on n'avoit guére osé tenter, ou ce qui l'avoit été vainement. Point de barriére si impénétrable que vous ne forciez ; les Riviéres & les lignes ne mettent point l'Allemagne à couvert des forces étrangéres : vous passez tout, vous forcez tout dès l'entrée de la campagne. Vous voila donc à Rastadt dans le Palais du Prince de *Bade*, ou plutôt dans le vôtre ; bien tranquille & bien à votre aise ; prêt à vous promener dans le Wirtemberg, & peut être à passer jusqu'au Danube. Les suites d'un si heureux commencement ne peuvent qu'être glorieuses. Je vous en félicite d'avance. &c.

XIV. LETTRE A M. *le Pelletier*,

Nommé Prem. Président au Parlem. de Paris.

(*Avril* 1707).

MONSIEUR,

AGRÉEZ que je prenne part à la joie publique. La réputation de votre sagesse, de votre droiture, avoit prévenu tous les esprits en votre

faveur. On vous désignoit comme un homme fait pour être à la tête du premier Tribunal du Royaume. Le Roi vous y a placé. Les Peuples s'en réjouissent, par l'idée qu'ils ont de votre équité, & par la protection qu'ils attendent de votre bienfaisance.

Je suis, &c. &c.

XV. LETTRE du SECRÉTAIRE D'UN BUREAU, A M. l'Abbé de **,

*Nommé à l'Abbaye de ***.*

JE m'empresse, MONSIEUR, de vous annoncer que le Roi vous a nommé à l'Abbaye de ***. M. l'Abbé de **, votre ami, vouloit vous donner cette agréable nouvelle ; mais je n'ai voulu me reposer sur personne, d'un soin qui m'est si cher. Je me serois dérobé la moitié du plaisir que me fait votre nomination, si je ne vous l'avois apprise moi-même. J'en suis d'autant plus charmé, qu'à la joie de vos Amis se joint le suffrage flatteur du Public.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XVI. *LETTTRE de M. L'ABBÉ* ***, A Monsieur DE **,

Dont la Fille s'étoit faite Carmelite.

LE sacrifice est consommé, MONSIEUR. Mlle votre Fille a prononcé ses vœux avec la joie d'une

Princesse qui iroit occuper un Trône. Son air serein, sa physionomie noble & animée, sa voix ferme & touchante ont beaucoup ajoûté à l'attendrissement que cette cérémonie a inspiré à tous les Spectateurs. Il n'y manquoit que le plaisir d'y voir celui pour qui *Sœur Thérèse* conserve, malgré sa résignation, le souvenir le plus tendre; celui qui seul pourroit lui faire regretter le monde; si la Religion ne venoit en même tems l'affermir & la consoler.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XVII. LETTRE d'un *Évêque* de Provence A M. MOLÉ,

Premier Président du Parlement de Paris.

COMME je suis, MONSIEUR, au bout de la France, les nouvelles du monde y arrivent bien-tard. Vous ne trouverez donc pas mauvais que je n'aie pas été des premiers à vous témoigner ma joie sur une place que tous les Gens-de-bien vous desiroient. Si elle vous ôte votre repos & vous expose à beaucoup de travaux, elle vous donne aussi le moyen de défendre l'innocence opprimée, de corriger beaucoup d'abus, & de seconder les intentions de ceux qui travaillent pour l'avantage de la Religion. L'Église aura en vous un protecteur de sa liberté & de ses droits; & en conservant l'autorité du Prince, vous

ſçaurez maintenir celle de J. C. par qui les Princes règnent.

Je ſuis, &c. &c.

XVIII. LETTRE

*Au Rev. Pere S***, élu Provincial.*

MON TRÈS-RÉVEREND PERE,

CE n'eſt point pour vous féliciter d'avoir été élevé à la place de Provincial, que j'ai l'honneur de vous écrire : je ſçais que votre vertu eſt au deſſus de toutes les dignités, & que votre modeſtie vous fait craindre toutes celles qu'elle mérite. Mais je ne ſçaurois trop féliciter les Peres de cette Province, d'avoir choiſi un Chef tel que vous, l'amour & le modèle de ſes inférieurs. Votre élection aſſûre leur bonheur ; vous les regardez comme des enfans chéris, & ils ont en vous le plus tendre & le plus reſpectable de tous les Peres.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond reſpect, &c.

XIX. LETTRE

A UN AMI, ſur le gain d'un Procès.

JE vous croyois, mon cher AMI, tout occupé de littérature, & vous ne l'étiez qu'à combattre l'hydre de la Chicane. Voila enfin votre Procès gagné. Je vous félicite de votre victoire ;

vous êtes fait pour tous les ſuccès. Vous aviez commencé par vous battre contre les Cerbéres du Parnaſſe ; vous avez fini par terraſſer ceux du Barreau. J'eſpére que déſormais les Critiques & les Procureurs vous laiſſeront tranquille, & que vos Amis jouiront davantage de vous, &c. &c.

XX. LETTRE DE COMPLIMENT

A M. le Maréchal DE CREQUI, *ſur la priſe de Fribourg.*

MONSEIGNEUR,

GRACES à votre valeur, voilà la campagne finie auſſi glorieuſement qu'elle a éte commencée. Ce qui ne ſembloit poſſible qu'au Roi ſeul, vient d'être exécuté par votre courage. Il vous ſuffiſoit, MONSEIGNEUR, pour mettre votre gloire en ſûreté, d'avoir rendu inutile la plus grande armée que nos ennemis aient jamais eûe. Vous avez fait plus : vous avez ajoûté à une conduite ſi ſçavante, la conquête d'une des plus fortes Places de l'Empire. La joie d'un événement ſi glorieux, eſt univerſelle, & le bonheur que vous procurez à l'État, augmente par le plaiſir que l'on a de le tenir de vous. Je n'oſe me flatter que, parmi tant d'acclamations, les miennes puiſſent être remarquées. Vous travaillez ſi-bien à vous immortaliſer vous-même, que les éloges des Beaux-Eſprits vous deviennent inutiles, &c. &c.

XXI. LETTRE de M. *de Voltaire*

A M. le Comte de TRESSAN,

Nommé Gouverneur de la Lorraine-Allemande.

JE vous fais mon compliment, comme mille autres, mon très-aimable Gouverneur, & je crois vous être plus sincérement & plus tendrement attaché que les mille autres. Je défie qui que ce soit au monde de s'intéresser plus à vous que moi. Vous voilà Gouverneur de la Lorraine-Allemande; mais pourquoi n'êtes-vous pas Gouverneur de mon petit pays de Gex? Pourquoi *Tityre* ne fait-il pas paître ses moutons sous un *Pollion* tel que vous?... La Lorraine-Allemande vous fait-elle oublier l'Académie Françoise dont vous feriez (*) l'ornement? Quoique je n'aime guéres la Ville de Paris, il me semble que j'en ferois le voyage pour vous donner ma voix.

Adieu, MONSIEUR! Daignez, dans le chaos, dans la décadence, dans le tems ridicule où nous sommes, me fortifier contre ce pauvre siécle par votre esprit qui est du bon tems.

(*) M. le Comte *de Tressan* n'étoit pas encore membre de ce Corps distingué.



XXII. LETTRE

A un HOMME-DE-LETTRES, qui avoit obtenu une place à l'Académie de Rome.

MONSIEUR,

JE félicite l'Académie de Rome d'avoir acquis un homme comme vous; elle augmente son lustre, sans rien ajoûter à votre gloire. Je vous croyois depuis long-tems de cette compagnie, d'autant plus que vous avez fait-valoir le mérite de plusieurs ses Membres. Les talens, à ce que je vois, peuvent exister long-tems sans que les hommes y fassent attention. Cet acte de justice de la part d'une Société étrangére, sera sans-doute imité par nos Académies. Je verrai avec plaisir entasser sur votre tête des honneurs littéraires si mérités & dus depuis longues-années à vos travaux, &c. &c.

Voir les Lettres XXXII & LXI du présent *Article.*

XXIII. LETTRE

*A un ECCLÉSIASTIQUE très-pieux, nommé à l'Evêché de ***.*

MONSEIGNEUR,

SI l'on entroit dans vos sentimens, il faudroit vous écrire des Lettres de condoléance, au lieu de complimens de félicitation. Nous ne sçaurions

cependant prendre part à la douleur que votre modeſtie vous inſpire; & vous ne ſçauriez empêcher que tout le monde ſe réjouiſſe, tandis que vous vous affligez. On penſe généralement que le ROI ne devoit pas laiſſer dans l'obſcurité une perſonne ſi capable de ſervir l'Egliſe. Vous en avez le deſir, ainſi que le talent; & le Diocèſe confié à vos ſoins ne peut qu'être heureux, d'être gouverné par un homme tel que vous. &c. &c.

XXIV. LETTRE de M. l'ABBÉ C**

*A M.**, qui avoit obtenu un Emploi dans les Finances.*

JE ne vous dirai point, MONSIEUR, combien j'ai été touché de la nouvelle que vous m'annoncez: un cœur comme le vôtre devinera aiſément ce que le mien a ſenti. Il eſt heureux pour vous d'avoir trouvé, dans ce ſiécle d'égoïſme & d'intérêt perſonnel, des hommes officieux & bienfaiſans qui ſe ſont oubliés pour vous ſervir. Vous méritiez de tels Amis. J'approuve fort le projet que vous avez fait pour prouver votre reconnoiſſance à M. le Duc de **. Je vous envoie les *Vers* que vous me demandez pour lui; & je ſuis charmé d'avoir trouvé cette occaſion de vous donner le moyen d'acquitter votre dette, &c. &c.

XXV. LETTRE A UN AMI,

Qui avoit obtenu une Place de distinction.

IL est heureux, MONSIEUR, de servir un Prince qui sçait distinguer les hommes. Rien n'échappe à ses yeux, & vous en avez reçu des témoignagès dans la place que vous venez d'obtenir. Tous les connoisseurs louent son choix, & la joie publique doit augmenter la vôtre, &c.

XXVI. LETTRE à un Lieutenant-Général,

Qui venoit d'obtenir ce Grade par une grande action.

MONSIEUR,

IL sembloit, après une longue suite d'actions, que votre valeur fût parvenue à son dernier période, & qu'on ne dût plus rien en attendre. Mais vous venez d'éprouver que le passé n'étoit que le prelude de l'avenir. Ce que nous appellions l'excès du courage, n'en etoit que les prémices. Un Prince tel que le nôtre devoit connoître & employer vos talens. C'est ce qu'il a fait en vous confiant l'Armée de ***. Ce poste vous servira sans doute de degré pour monter au comble des honneurs militaires. Je l'espére autant que je le desire. &c. &c.

XXVII. *LETTRE*

A M. le Maréchal-Duc DE BERWICK ;

Sur la Victoire d'Almanza.

MONSEIGNEUR,

Vous venez de gagner une bataille complette & glorieuse dans toutes ses circonstances. Vous avez rendu quelque service par cette victoire à la Couronne d'Espagne. Vous n'avez pas mal fait votre cour au Roi, votre Maître, à Versailles ; & le Roi, votre Souverain, en paroît presque aussi content ici, que si vous l'aviez gagnée aux portes de Londres pour son rétablissement.

Je ne sçais comment vous vous trouvez de tout cela ; mais pour moi, je vous en fais de bon cœur mon compliment.

Il est vrai que vous vous portez bien, & que dans une mêlée où vous avez eu le plaisir de vous fourrer bien avant, vous n'avez pu vous faire donner quelque balafre au milieu du visage, ou parvenir à quelque incision cruciale au haut de la tête ; & ce n'est pas contentement pour un homme avide de gloire. Je vous conseille pourtant de ne vous en point chagriner, & de prendre le tout en patience.

J'avois cru, lorsque vous vous fites naturaliser en France que c'étoit pour mettre à couvert vos biens immenses en cas d'accident : mais je

vois bien que ce n'étoit que pour pouvoir exterminer ſans ſcrupule tout autant d'Anglois de la Reine *Anne*, qu'il s'en trouveroit en votre chemin; & c'eſt fort bien fait à vous, &c. &c.

N. B. *Nous ignorons l'Auteur de cette Lettre. Nous la croyons de l'ingénieux* Hamilton. *On en trouvera, au* N° XLVI, *une autre ſur le même ſujet, imitée de* Fléchier.

XXVIII. RÉPONSE D'UN ÉVÊQUE,

A UNE LETTRE DE FÉLICITATION de M. de Buſſi-Rabutin.

LE Compliment que vous avez bien voulu me faire, MONSIEUR, eſt un des meilleurs revenus de l'Évêché que je dois aux bontés du Roi. Il eſt bien flatteur pour moi, qu'un homme de votre qualité & de votre mérite prenne part à ce qui m'intéreſſe. J'en ai toute la reconnoiſſance poſſible; je ne vous oublie point dans les priéres que je fais à Dieu: je lui demande pour vous la ſuite des ſentimens que vous me fites paroître, lorſque j'eus l'honneur de vous entretenir. Je vous ſouhaite ce qu'une de vos Amies diſoit être néceſſaire à la félicité d'un homme: *Paris dans ce monde*, & *Paradis dans l'autre*... &c.



XXIX. RÉPONSE AU MÊME,

Par M. MASCARON, nommé à l'Evêché de Tulles.

LE ROI m'a donné plus qu'il ne penſe, MONSIEUR. Le Compliment que vous me faites au ſujet de la grace qu'il m'a accordée, eſt pour moi un ſecond bien, preſque auſſi précieux que le premier. Toute la différence que j'y vois, c'eſt qu'il ne m'eſt pas permis de croire que je ſois digne d'un grand Evêché, & que mon cœur me dit que je mérite un peu de part dans votre amitié, &c.

Paris, 16 Avril 1679.

XXX. LETTRE d'un vieux GENTILHOMME

*Au premier PRÉSIDENT du Parlem. de **, qui venoit d'être rétabli dans ſa place.*

MONSIEUR,

AU milieu des acclamations dont le Public accompagne votre triomphe, voudrez-vous bien démêler la voix caſſée d'un vieux Parent de ſoixante-dix-huit ans? Je ſuis au bord de mon tombeau; mais j'y deſcendrai content, puiſque je vous vois rétabli. Jouiſſez long-tems de vos ſuccès, & du plus beau de tous, le ſuffrage de tous les cœurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXI. A un HOMME-DE-LETTRES calomnié,

Qui avoit triomphé de ses Ennemis.

MONSIEUR,

MON cœur avoit déja réfuté les calomnies que vos Mémoires & l'Arrêt qui les a suivis, détruisent si victorieusement. Mais j'étois bien aise de les lire & de les faire-lire à mes Amis. Ils nous ont touchés jusqu'aux larmes. Nous avons gémi sur les miséres de l'humanité. Je me suis felicité en particulier de n'avoir pas préféré la tranquillité obscure d'une petite Ville à la vie orageuse de la Capitale, séjour de quelques connoissances & des plus grandes tracasseries. Vous avez triomphé : mais qu'il est dur d'avoir à remporter de pareils triomphes !.. On a pris un ton bien extraordinaire à Paris, dans la plupart des Ecrits du Barreau ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que ce ton a passé, de la Littérature & de la Philosophie, à la Jurisprudence. On a voulu imiter *V* ** écrivant contre *Nonotte*. *Cicéron* ne déclamoit avec fureur que contre des scélérats ; aujourd'hui on prend le style des *Philippiques* contre les plus honnêtes gens du monde. Vous avez heureusement écrasé le Scorpion sur la plaie ; je vous en félicite de tout mon cœur. Je souhaite que cette tempête passagére soit suivie des jours heureux que vous méritez par vos talens & par votre bienfaisance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXII. RÉPONSE d'un Homme-de-Lettres,

Nommé à l'Académie de Rome.

LE choix que l'Académie de Rome a fait de moi, MONSIEUR, eſt, ſelon vous, ratifié par le Public. Mais votre ſuffrage ſuffiſoit : je le mets au-deſſus de celui de la multitude. Vous penſez, & vous jugez ſi bien, que votre eſtime eſt réellement quelque choſe de bien flatteur. Mais je crains bien que, dans cette occaſion ci, votre amitié ne vous ait fait illuſion, & que le cœur n'ait égaré l'eſprit. Quoi qu'il en ſoit, je vous tiens beaucoup de compte de vos ſentimens, & je vous en remercie de tout mon cœur, &c. &c.

XXXIII. LETTRE à M le BARON **,

Qui, en dépit de ſes rivaux, avoit obtenu la premiére Magiſtrature d'une grande Ville.

MONSIEUR,

CE n'eſt point un Compliment que je vous fais : la place qu'on vient de vous accorder eſt belle ſans doute ; mais je vous crois au-deſſus des dignités qui flattent le plus l'amour-propre. La choſe dont je vous félicite, c'eſt d'avoir triomphé d'une cabale puiſſante, & d'avoir acquis par votre nomination un nouveau moyen de ſatiſfaire votre cœur, c'eſt-à-dire de faire du bien. &c. &c.

XXXIV. LETTRE à M.***,

Qui avoit obtenu une Penſion.

CEUX qui connoiſſent vos talens, ne feront point étonnés, MONSIEUR, qu'ils aient été récompenſés par un Miniſtre ami des Arts & protecteur des Lettres. Vos Ouvrages méritoient de fixer ſes regards. Je vous félicite, & je le félicite lui-même de ce qu'il en a connu le prix. La penſion que vous avez obtenue aſſûre votre fortune, comme vos Livres aſſuroient votre gloire, &c. &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXV. LETTRE DE M. C**,

*A M. DE S**, qui avoit été nommé Miniſtre d'un Prince d'Allemagne.*

LA Fortune que vous venez de faire, MONSIEUR, eſt d'autant plus agréable, que vous ne la devez qu'à vous-même. Les avantages que vous recueillez ne ſont ni le fruit de la baſſeſſe, ni celui d'une protection long-tems mendiée & achetée par de viles adulations. Votre eſprit a plu; votre caractére a paru auſſi agréable que votre eſprit eſt ſolide: il n'en a pas fallu davantage pour décider le Prince de ** à vous nommer ſon Miniſtre. Vous étiez une trop bonne acquiſition à faire, pour qu'il la laiſſât échapper.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXVI.

XXXVI. LETTRE à M. l'ABBÉ **,

Qui avoit obtenu une Dignité dans un Chapitre riche.

J'AVOIS prévenu par mes vœux, mon cher AMI, ce qu'on vient de faire pour vous, & je vous en fais un compliment, dont la ſincérité n'eſt point équivoque. Vous méritez d'autant plus de jouir des avantages d'un Corps opulent, que vous vous êtes quelquefois oublié vous-même pour en faire jouir les autres. Je n'ignore point vos ſoins obligeans; & quoique votre bonté active & empreſſée ait été infructueuſe, je conſerverai plus de reconnoiſſance pour vous, que je n'aurai de regrets pour ce que je n'ai pu avoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXVII. LETTRE à M. DE ***,

Sur un Procès gagné.

LES Juges les plus éclairés & les plus équitables, MONSIEUR, ſe ſont réunis pour vous donner gain de cauſe. Il eſt bien honorable pour eux d'avoir démêlé la Vérité à travers les nuages dont la Chicane l'avoit couverte. S'il faut plaindre les Magiſtrats qui n'ont pas eu le même diſcernement, on doit féliciter ceux qui ont été plus heureux ou plus juſtes. Je vous félicite en même tems, & de la victoire remportée, & de la modération que vous avez montrée avant & après

le combat. Si vos Ennemis vous avoient connu comme moi, ils auroient eu la paix qu'ils ont refuſée, & que vous n'avez ceſſé de leur offrir, &c. &c. J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXVIII. LETTRE

A Mademoiſelle DE ***, *ſur ſon Mariage.*

JE vous félicite, MADEMOISELLE, du choix que vous avez fait de M. de ***; il ne peut que rendre légéres les chaînes que tant d'autres rendent peſantes. Je ſuis bien ſûr que vous ferez tout ce qu'il faut pour conſerver longtems les ſentimens qu'il vous témoigne. Je vois ſi peu d'unions aſſorties, tant d'oppoſitions dans les humeurs, enfin tant de malheureux dans un état qui ne devroit faire que des heureux, que cela me fait trembler. Mais quand je penſe combien vous avez de bon-ſens, de raiſon, de douceur, je ſuis pleinement raſſuré. Enfin je deſire tant votre bonheur, qu'il me ſemble que tous ceux avec qui vous pouvez vous unir, contribueront à le faire, & penſeront en cela préciſément comme moi. &c.

N. B. *On trouve un plus grand nombre de Lettres de Félicitation ſur ce ſujet, au mot* MARIAGE.



XXXIX. LETTRE de M. DE V***, *A M. D'ALEMBERT*,

Au sujet de celle que l'Impératrice de Russie lui avoit écrite pour lui offrir l'éducation de son fils.

MON Cher & Illustre CONFRERE,

LA belle Lettre que celle de *Catherine* ! cela ressemble à la Lettre que *Philippe* * écrivit à *Aristote* : à la différence près, qu'*Aristote* eut l'honneur d'accepter l'éducation d'*Alexandre*, & que vous avez la gloire de la refuser.

* Le Prince y marquoit au Philosophe : « Je vous » apprends que j'ai un Fils. Je remercie les Dieux, » non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir » donné du tems d'*Aristote*. J'espére que vous en ferez » un successeur digne de moi & un Roi digne de la » Macédoine. » Cette Lettre, (dit un Historien,) étoit seule digne d'immortaliser celui qui l'écrivoit, & celui à qui elle étoit adressée.

XL. LETTRE à M. le Maréchal de **,

Sur son retour de l'Armée, & sur les succès de ses négociations.

MONSEIGNEUR,

AYANT pris toute la part possible à vos succès militaires & politiques en Allemagne, trouvez bon que je me réjouisse avec vous du repos & des plaisirs que vous allez goûter dans votre patrie. Il étoit bien juste qu'après les travaux

les plus heureux, vous revinssiez à Paris faire les charmes de la Cour, comme vous venez de faire à Francfort l'honneur de la France.

XLI. LETTRE DE FÉLICITATION, *A un premier Ministre.*

MONSEIGNEUR,

JE m'acquitte d'un devoir qu'il falloit depuis long-tems me préparer à vous rendre Vos talens & vos services annonçoient assez que vous seriez enfin élevé à la premiére place. Je ne me réjouis pas moins que le Roi vous ait rendu justice, que de voir que toute la France a lieu de s'en réjouir.

Je suis avec un profond respect, &c.

XLII. *LETTRE* A M. le Duc de LA ROCHEFOUCAULT, *Sur le Mariage de son Fils.*

MONSEIGNEUR,

IL me semble que vous n'êtes guéres touché de ce que peut faire la Fortune. Qu'elle vous ait été favorable ou contraire, on ne vous a jamais vu changer de visage. Ainsi, des Lettres de félicitation sur ses faveurs, & de condoléance sur ses disgraces, ne peuvent vous plaire beaucoup. Je ne puis cependant m'empêcher de me réjouir avec vous du mariage de Monsieur de *la*

Rocheguion avec Mademoiſelle de *Louvois*. Le Cardinal de *Richelieu*, qui avoit déclaré la guerre à votre maiſon, employa tout ſon crédit pour empêcher qu'elle ne fût honorée de la Duché-Pairie. Il verroit aujourd'hui avec envie l'alliance de deux excellens Hommes, qui ayant dévoué leurs talens au Roi, peuvent prétendre à tout. . . . . . Toutes ces proſpérités pourroient bien être indifférentes à une ame auſſi élevée que la vôtre ; mais je n'en ſuis pas moins vivement touché. &c. &c.

N. B. Cette Lettre eſt imitée du Chevalier de Meré.

XLIII. LETTRE DE FÉLICITATION, *A UN MARÉCHAL DE FRANCE, Par un Solitaire.*

MONSEIGNEUR,

LES nouvelles du monde arrivent bien-tard dans mon deſert. Ce n'eſt que depuis deux jours ſeulement que j'ai appris la récompenſe accordée à votre valeur. C'eſt peu de choſe d'obtenir les premiéres places dans le Militaire, ſi on n'y arrive par le mérite comme vous. Le bâton recevra pour le moins autant d'éclat de celui à qui on l'a donné, qu'il a pu lui en apporter. Mais il ſera permis à un Solitaire de vous dire que les fleurs dont il eſt ſemé ne ſont que paſſagéres; & que comme Chrétien, vous êtes appel!

à un Royaume ſupérieur à toutes les grandeurs de la terre. &c. &c.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

XLIV. LETTRE

A un ARCHEVÊQUE nommé Cardinal.

MONSEIGNEUR,

CE que Sa Sainteté vient de faire pour Votre Eminence, a pénétré de joie tous les cœurs. En oſant vous en féliciter, je parle au nom de l'Egliſe & de la France. Elles applaudiſſent de concert à un choix qui eſt moins la ſuite d'un Nom illuſtre, que le prix des vertus les plus pures & les plus touchantes.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE

Le très-humble, &c. &c.

XLV. LETTRE

Du Comte de BUSSI à M. LE TELLIER.

LES Complimens des Exilés ont tellement l'air d'importunité, que je vous en fais bien-moins à cette heure que ſi j'étois à la Cour ; cependant, MONSIEUR, ſi vous me faites juſtice, vous ne doutez pas que je ne ſois ravi de toutes les graces que votre Maiſon reçoit du ROI, puiſ-

que je ſuis de longue - main dans vos intérêts, & que je veux être toute ma vie, &c.

XLVI. LETTRE

A M. le Maréchal-Duc DE BERWICK,

Sur la Victoire d'Almanza (Mai 1707.)

MONSEIGNEUR,

LA victoire d'*Almanza* a donné une grande joie à tous ceux qui vous honorent comme moi. Elle eſt glorieuſe dans ſes circonſtances : elle ſera avantageuſe dans ſes ſuites. Vous avez relevé le cœur des Soldats Français & Eſpagnols, & ruiné l'armée des Ennemis. Je ſouhaite qu'un événement ſi heureux, en renouvellant nos proſpérités, ſoit un acheminement à la Paix qui vaut encore mieux que les victoires. &c. &c. *Voir* la Lettre XXVII.

Cette Lettre & les trois ſuiv. ſont d'après Fléchier.

XLVII. A M. le Cardinal GUALTÉRI,

Sur ſa Promotion (Juin 1706).

MONSEIGNEUR,

NOUS vous avions ſouhaité & vous aviez mérité depuis long - tems la récompenſe que le Pape vient d'accorder à vos vertus & à vos ſervices. Les affaires du S. Siége ſi ſagement & ſi honorablement traitées par V. E., l'approbation

des Peuples qu'Elle a gouvernés, des Rois auprès desquels Elle a été envoyée, étoient autant de solliciteurs. Le choix du Pontife a le suffrage de tous ceux qui ont eu l'honneur de vous connoître. Pour moi, *Monseigneur*, j'ai toujours attendu cette promotion de tant de Cardinaux, comme si elle n'eût regardé que vous. On ne pouvoit, ce me semble, vous approcher assez-tôt de la premiére place de l'Eglise, &c. &c.

XLVIII. A M. l'Abbé PONCET,

Nommé à l'Evêché d'Angers (Avril 1706).

MONSEIGNEUR,

Vous voilà où nous vous souhaitions, & où vous deviez être depuis long-tems, tout jeune que vous êtes. Les qualités épiscopales, les talens de la parole & du gouvernement, vous donnoient des droits sur la place à laquelle vous êtes élevé. Personne ne vous l'envie; personne ne demande pourquoi? De tels choix ont le suffrage de tout le monde, même de vos rivaux. Vous devez sur-tout compter sur celui d'un homme lié à vous par une ancienne amitié, & par les sentimens respectueux avec lesquels je suis, &c. &c.

XLIX. *LETTRE d'un Officier de fortune*,

A M. le COMTE de **,

Nommé Maréchal de France.

MONSEIGNEUR,

QUELQUE intervalle qu'il y ait entre Vous & moi, je ne puis m'empêcher de joindre ma voix, toute obſcure qu'elle eſt, à cèlle de la France & de l'Europe. Le ROI, dont le diſcernement mérite tant d'éloges, va en recevoir de nouveaux par la juſtice qu'il vous a rendue. Votre élévation ſemble intéreſſer tout le public. Vous devez être touché de cette joie univerſelle qui vous annonce combien vous êtes aimé, &c. &c.

L. LETTRE DE FÉLICITATION,

Sur la naiſſance d'un premier Enfant.

JE viens d'apprendre avec bien du plaiſir, MONSIEUR, que le Ciel vous a accordé un Héritier de votre nom & de vos vertus. Le nouveau-né eſt, dit-on, eſt de la plus jolie figure; c'eſt une parfaite image de vous-même. Voilà, Monſieur, comment les belles ames ſe multiplient. Vous avez formé un corps charmant, pour y loger un eſprit qui, graces à vos ſoins, ne ſera pas moins aimable, &c.

LI. *AUTRE LETTRE,*

Sur la naiſſance d'un nouvel Enfant.

VOUS m'annoncez, MONSIEUR, un Nouveau-né : je vous en fais mes bien-ſincéres complimens. Voilà vos pertes réparées. Que vous êtes heureux de voir les plaiſirs paternels ſe multiplier autour de vous ! Quiconque a le bonheur de pouvoir remplir des ſoins ſi chers, trouve chez lui des plaiſirs plus vrais que tous ceux du monde. Ce ſont les plus douces conſolations dans l'adverſité. Heureux qui peut élever ſes Enfans ſous ſes yeux ! Je plains un Père-de-famille obligé d'aller chercher au loin la fortune ; car, pour le vrai bonheur de la vie, il en a la ſource auprès de lui. C'eſt l'avantage que vous avez, Monſieur, & je vous en félicite du meilleur de mon cœur, &c. &c.

LII. LETTRE

A M. de PONTCHARTRAIN, devenu Chancelier,

Septembre 1699.

MONSEIGNEUR,

PERSONNE ne s'intéreſſe plus que moi à votre ſatisfaction & à votre gloire ; perſonne n'a eu plus de joie que moi, de vous voir élever à votre nouvelle dignité.

Le ROI se louoit beaucoup de vous avoir confié l'administration de ses Finances ; il ne sera pas moins applaudi de vous avoir remis l'autorité de sa Justice.

Si vous avez trouvé les moyens de soutenir l'Etat dans les tems difficiles d'une Guerre, vous sçaurez bien y maintenir ou y rétablir l'ordre & l'équité dans ce tems de paix & de tranquillité publique.

Je suis &c. &c.

LIII. *LETTRE AU MÊME.*

MONSEIGNEUR,

AGRÉEZ que, dans la foule des complimens dont vous êtes accablé, je fasse passer le mien jusqu'à vous. Il vient d'un homme moins considérable à la vérité que la plupart des Courtisans, mais peut-être plus sincére qu'eux. Nous vous voyons avec plaisir dans la place où vous deviez être, & que vous remplissez déjà si dignement.

Vous ne pouvez plus croître, MONSEIGNEUR, en honneurs & en dignités ; il ne reste plus rien à vous souhaiter, qu'une longue jouissance d'une charge aussi honorable par ses prérogatives, que grande par ses fonctions.

Je suis, &c.



LIV. LETTRE à M. le MARÉCHAL DE MONTREVEL,

Nommé Chevalier des Ordres du Roi, (Janvier 1705).

MONSEIGNEUR,

J'APPRENDS avec la plus grande joie que le ROI vient de vous prouver le cas que S. M. fait de votre naissance & de vos services, en vous donnant le cordon de son Ordre. C'est un honneur qui servira d'ornement à toutes les dignités dont vous êtes revêtu. Je souhaite que toutes les années commencent pour vous aussi heureusement que celle-ci. Je serai enchanté, en vous faisant mon compliment, de vous renouveller les sentimens du profond respect...

LV. RÉPONSE de M. de**,

Nommé à la place de premier Président du Parlement de **.

IL y a long-tems, MONSIEUR, que je compte sur votre amitié. Vous m'en donnez une nouvelle preuve en vous intéressant si vivement à ce qui me touche. Ma place ne pourroit que m'être infiniment agréable, si elle me fournissoit les occasions de prouver à un ancien Ami tel que vous, la sincérité de mon attachement & de ma reconnoissance.

C'est avec ces sentimens que je serai, &c.

LVI. RÉPONSE

*De M. l'Evêque de **, à M. l'Abbé de **.*

PARMI les nombreux complimens que j'ai reçus, MONSIEUR, aucun ne m'a flatté autant que le vôtre. Il y a long-tems qu'on a dit que *Compliment & Vérité ne sont pas d'accord.* Mais vous avez donné au vôtre une tournure si ingénieuse, qu'il faut vous pardonner ce que vous dites de trop flatteur. Vous n'avez rien exagéré, du moins, en parlant de ma disposition à être utile à mes Amis. Mon cœur sent que je mérite un peu cet éloge, & il me tarde que vous me fournissiez une occasion de le justifier à votre égard. Personne ne fait plus de cas de vos vertus, & ne sera plus empressé que moi à récompenser votre mérite, &c. &c.

LVII. RÉPONSE

D'un INTENDANT de Province, à un AMI.

IL est vrai, MONSIEUR, que j'ai obtenu une place à laquelle la médiocrité de mes talens me défendoit d'aspirer. Je vous prie de croire que le changement de condition ne changera rien aux sentimens de mon cœur. Si je trouve quelque douceur dans mon nouvel état, c'est le moyen qu'il pourra me fournir de vous donner des preuves plus efficaces de mon amitié, &c.

LVIII. RÉPONSE d'un Nouveau MAGISTRAT

A un de ses Amis.

RIEN n'eſt plus flatteur pour moi, mon cher AMI, que ce que vous me dites d'obligeant & de tendre. L'un des principaux déſagrémens du nouvel état auquel on m'a deſtiné preſque malgré moi, eſt l'éloignement d'un Ami ſincére, avec lequel je me propoſois de paſſer ma vie. Les épines de la Juriſprudence vont ſuccéder aux fleurs de la Littérature que je cultivois avec vous. Je renonce á tous mes plaiſirs ; mais je ne renonce pas à l'amitié, dont les conſolations me feront plus néceſſaires que jamais. La vôtre m'intéreſſera toujours ſenſiblement. &c. &c.

LIX. RÉPONSE

De M. de CHAUVELIN, Garde-des-ſceaux,

A M. l'Abbé de MONTGON.

JE ſuis très-ſenſible, MONSIEUR, à la part que vous voulez-bien prendre aux graces dont le ROI m'a honoré ; & très-aiſe, ſi vous pouvez vous ſouvenir d'une auſſi ancienne amitié que la nôtre, mais auſſi peu cultivée. Je m'eſtimerois bien-heureux, ſi je pouvois me flatter de ſuffire ſelon mon zèle aux importantes fonctions qui me ſont confiées. Elles me feroient infiniment plus précieuſes, ſi elles pouvoient

conduire à resserrer de plus en plus des nœuds qu'il faut tâcher de rendre indissolubles. Je desirerois bien en particùlier trouver des occasions de vous convaincre de mes sentimens pour vous, & à quel point, Monsieur, je vous honore. &c. &c.

L X. RÉPONSE DE FURETIÉRE

A une Lettre de Compliment,

L'ABBAYE est venue bien à-propos; j'étois épuisé, & le ROI m'a tiré de l'hôpital. C'est ce que vous n'ignorez pas, MONSIEUR, vous à qui j'aurois été quelquefois à-charge, si les personnes généreuses ne prenoient plaisir à obliger leurs Amis. On vous a dit vrai, quand on vous a dit que l'Abbaye est de dix mille livres de rente; elle va même à quelque chose davantage: elle est belle & bonne, bien bâtie, & à deux petites journées de Paris. J'espére que vous y viendrez passer, toutes les années, au moins quinze jours ou trois semaines: pour moi, je me promets d'y faire autant de séjour qu'à Paris; & c'est-là que je ferai porter ma petite Bibliothèque. Au reste, Monsieur, je n'y veux pas faire-faire trop bonne chére à mes Amis, & je ne leur donnerai plus sujet de se plaindre que je leur aie fait des festins. Quand je traitois ainsi, c'étoit par politique; à-présent je n'ai plus besoin de cela, j'en userai librement avec eux.

LXI. RÉPONSE

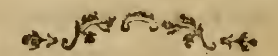
D'un ACADÉMICIEN de Rome,

A une Lettre de Félicitation.

Je n'avois jamais pensé, MONSIEUR, à demander des places Académiques. Ce n'est pas que je dedaigne le titre d'Académicien ; mais il assujettit à une correspondance, dont ma santé & mes occupations m'ont toujours fait redouter l'assujétissemēt. Je n'ai donc point rechorché l'honneur que l'Académie des *Arcades* m'a fait. Je le dois moins à ma sollicitation & à mes Ouvrages, dont quelques-uns ont été traduits en italien, qu'à la considération dont le R. P. ***, mon parent, jouit à Rome. Aussi cette fleur d'Italie m'a flatté, sans m'enorgueillir. Si quelque chose pouvoit me donner de l'amour-propre, c'est le compliment que vous voulez-bien me faire. Votre cœur parle dans votre Lettre autant que votre esprit, & dès-lors je n'ai pu qu'en être touché.

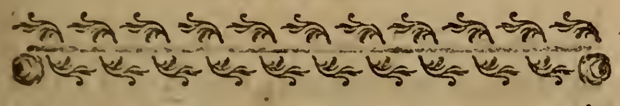
Je suis très-sensible au souvenir de M. ***, qui veut-bien se dire mon Elève. Il est de ces arbres qui passent l'espérance & les travaux du Jardinier. 6 *Novembre* 1782.

Voir aussi la Lettre XIII de l'article AMITIÉ & plusieurs autres dans l'article MARIAGE.



GRACE DEMANDÉE.

Voyez la plupart des LETTRES de l'article *DEMANDE.*



INVITATION (LETTRES d').

I. LETTRE

*De Monsieur le MARQUIS de ****,

A MONSIEUR DE **,

Pour l'inviter à la noce de sa Fille.

VOUS m'avez paru, mon cher MONSIEUR, très-satisfait du mariage de ma Fille, & j'ai reçu votre compliment avec autant de plaisir que de reconnoissance. Il faut augmenter ce plaisir, ainsi que la joie de toute ma famille, en assistant à la noce. Ce ne sera point un de ces repas tumultueux que vous abhorrez, & où l'on gagne tristement des indigestions. Notre petite société sera choisie. Vous n'y trouverez que des Parens & des Amis. Le cœur fera les apprêts du festin, & le cœur vous y recevra. J'attends avec impatience le moment de vous embrasser.

II. LETTRE du MÊME au MÊME,

Pour l'inviter à un Service pour le repos de l'ame de ſon Pere.

LA perte que j'ai faite, mon très-cher AMI, eſt toujours nouvelle pour moi. Je ne fais trève un moment à ma douleur, que pour faire-faire des priéres. Nous devons avoir un Service ſolemnel *Jeudi*. Vous qui avez partagé ma triſteſſe, & qui avez tâché de me donner des conſolations, ne voudriez-vous pas aſſiſter à cette cérémonie? Il me ſemble qu'ayant auprès de moi un Ami qui prend part à tous mes maux, je ſouffrirai moins. Je compte donc ſur vous pour ce jour là. S'il reveille mes douleurs, s'il me rappelle la perte d'un Pere adoré, j'aurai du moins la conſolation de penſer qu'il me reſte un Ami, & celle de le ſerrer dans mes bras.

III. *LETTRE de M. THOMAS*

A M. JANIN de COMBE-BLANCHE,

Pour l'inviter à dîner dans ſa Campagne d'Oullins près de Lyon.

MA SŒUR & M. de LA SOUDRAIE (*) ſont bien empreſſés de vous revoir, mon cher & reſpectable AMI. Nous partageons tous le même ſen-

(*) Ancien Conſeiller au Conſeil ſouverain de St. Domingue, intime ami de M. *Thomas*.

timent ; car il n'y a ici qu'un cœur pour vous aimer. Venez, avec Madame *Janin*, dîner avec nous le premier jour que vous aurez de libre. Venez nous rendre, au moins pour une journée, une partie du plaiſir que nous goûtions à être auprès de vous. Vous changerez votre belle maiſon contre un hermitage ; mais vous y trouverez l'Amitié qui conſacre tous les lieux où elle paſſe. Elle change les chaumiéres en un Temple, & ne fait pas ſouvent cet honneur là aux Palais. Mon tendre Ami (M. *Ducis*) & moi, nous vous renouvellons tous nos embraſſemens. Je finis ſans cérémonie.

A Oullins, 5 Juillet 1785.

IV. *LETTRE de M. DE V**.*

A M. THOMAS,

Pour l'inviter d'aller paſſer quelque tems à Fernel.

VOUS faites, MONSIEUR, dans votre *Eloge de Deſcartes*, un éloge de la ſolitude qui m'a bien touché. Plût-à-Dieu que vous vouluſſiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frere, que l'Eloquence, la Poëſie & la Philoſophie m'ont donné !

J'ai dans ma mazure un Ami, qui eſt, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrois paſſer le reſte de ma vie. C'eſt M. d'*Amilaville*, qu'un malheureux emploi de Finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous

aurois, si vous daigniez venir tenir sa place? Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, & même des Spectacles; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir. Vous feriez renaître ces tems que nos Petits-maîtres regardent comme des fables, où les Talens & la Philosophie réunissoient des Amis sous le même toit.

J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, &, permettez-moi de le dire, pour votre Ami.

V. LETTRE du Même à M. PALISSOT,

Pour l'inviter d'aller le voir dans sa Maison de Lausane.

SI vous revenez, MONSIEUR, chez les Hérétiques, je vous ferai les honneurs de Lausanne mieux que je ne vous fis ceux de Genève. Vous y verrez une plus belle situation. J'y possède une maison charmante. Mon hermitage de Lausanne est pour l'hyver; celui des *Delices* pour la belle saison, & en tout tems je serai charmé de vous recevoir. Je suis bien fâché que votre aimable compagnon de voyage (M. *Patu* *) nous ait été enlevé. Nous le regretterons ensemble, & vous me consolerez de sa perte. Ma mauvaise santé me laissera assez de sensibilité pour être bien vivement touché des agrémens de votre

(*) *Voir* la Lettre VIII de l'art. CONDOLÉANCE.

commerce. Je parle souvent de vous avec M. *Vernes.* Vous avez, dans nous, deux vrais Amis.

VI. *LETTRE de M. PALISSOT*

A M. le Marquis DE VILLETTE,

Pour l'engager de venir le voir à Argenteuil avec M. de VOLTAIRE.

JE ne vous dissimulerai pas, Monsieur le MARQUIS, que j'aspire à une petite faveur de M. de *Voltaire.* Elle me deviendra d'autant plus précieuse, que c'est à vous que je me propose d'en être redevable. Je voudrois que cet homme célèbre me mît à portée de lui rendre une fois dans ma retraite, une partie des honnêtetés dont il m'a comblé soit aux *Délices*, soit à Fernei. Le souvenir d'Argenteuil doit lui être agréable. Je suis voisin d'une maison où il a demeuré quelque tems avec Madame la Marquise *du Châtelet.* Il pourroit aussi être tenté de voir le *Moulin-joli*, qui est une habitation digne des Fées, & que nous avons pour-ainsi-dire sous nos yeux. Mais ce n'est qu'après avoir passé par mon Tivoli, & après m'avoir permis de lui en faire les honneurs, que je consentirois à le céder à Monsieur *Watelet.* Si Madame la Marquise *de Villette* vouloit-bien vous accompagner tous deux, je regarderois ce jour comme le plus heureux de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Argenteuil, ce 23 Mai 1778.

VII. RÉPONSE de J. J *Rousseau*

A Madame la Présidente DE VERNA, *de Grenoble, laquelle, informée qu'il étoit venu herboriser en Dauphiné, lui avoit offert un logement dans son Château.*

LAISSONS à-part, MADAME, je vous supplie, les Livres & les Auteurs. Je suis si sensible à votre obligeante invitation, que si ma santé me permettoit de faire en cette saison des voyages de plaisir, j'en ferois un bien-volontiers pour aller vous remercier. Ce que vous avez la bonté de me dire, Madame, des Etangs & des Montagnes de votre contrée, ajoûteroit à mon empressement, mais n'en seroit pas la premiére cause.

On dit que la grotte de *la Balme* est de vos côtés; c'est encore un objet de promenade & même d'habitation, si je pouvois m'en pratiquer une, dont les fourbes & les chauves-souris n'approchassent pas.

A l'égard de l'étude des plantes, permettez, Madame, que je la fasse en Naturaliste, & non pas en Apothicaire. Outre que je n'ai qu'une foi très-médiocre à la Médecine, je connois l'organisation des plantes sur la foi de la Nature, qui ne ment point; & je ne connois leurs vertus médicinales que sur la foi des hommes, qui sont menteurs. Je ne suis pas d'humeur à les croire sur leur parole, ni à-portée de la vérifier. Ainsi, quant à moi, j'aime cent fois mieux

voir dans l'émail des prés des guirlandes pour les Bergéres, que des herbes pour les lavemens.

Puiffé-je, Madame, auffi-tôt que le printems ramènera la verdure, aller faire dans vos cantons des herborifations qui ne pourront qu'être abondantes & brillantes, fi je juge par les fleurs que répand votre plume, de celles qui doivent naître autour de vous!

Agréez, Madame, & faites agréer à M. le Préfident, je vous fupplie, les affurances de tout mon refpect.

A Bourgoing, ce 2 Décembre 1768.

VIII. RÉPONSE de Monfieur **

A une DAME, *qui l'invitoit d'aller voir une grande Ville.*

MADAME,

Vos invitations font auffi obligeantes que votre fuffrage eft flatteur. Si mes incommodités me permettoient d'aller à **, je ne céderois qu'à l'envie de vous rendre mes devoirs. Toutes les grande Villes offrent des monumens; mais toutes ne renferment point la fageffe ornée des agrément de l'efprit. La vôtre, graces à vous, pofsède cet avantage qui eft fort au-deffus, felon moi, des édifices & des mazures antiques.



IX. LETTRE de J. J. ROUSSEAU

*A Mad. BOURETTE, qui l'avoit invité d'aller prendre du Café chez elle dans une tasse incrustée d'or que M. DE V** lui avoit donnée.*

JE n'avois pas oublié, MADAME, que je vous devois une réponse & un remerciement. Je serois plus exact, si l'on me laissoit plus libre. Mais il faut malgré moi disposer de mon tems bien plus comme il plaît à autrui, que comme je le voudrois & le devrois.

Si jamais l'occasion se présente de profiter de votre invitation, j'irai, Madame, avec un grand plaisir vous rendre visite & prendre du café chez vous. Mais ce ne sera pas, s'il vous plaît, dans la tasse dorée de M. *de V***; car je ne bois point dans la coupe de cet homme - là. Agréez, Madame, mes très - humbles remercimens & les assurances de mon respect.

X. LETTRE D'INVITATION

Du Pere *Bourdaloue* à *Santeuil.*

D'UN cœur aussi bon & aussi grand que le vôtre, il n'y a rien qu'on ne doive attendre. Cela étant, MONSIEUR, oubliez toutes mes fautes, & pour m'en donner une marque certaine, ne vous contentez point, je vous prie, de m'envoyer ici des Vers que vous me faites espé-

rer

rer. Venez les apporter vous-même, & ſoyez ſûr que vous y ſerez encore mieux reçu que vos Ouvrages. C'eſt pourtant beaucoup dire; car quelle eſtime n'a-t-on pas pour tout ce qui vient de vous? Vous n'y trouverez pas, comme à Chantilli, des Princeſſes du Sang, ni des Alteſſes Sereniſſimes, qui vous faſſent leur cour; mais on me charge de vous dire que vous y ſerez écouté comme un oracle, & qu'on ſe tiendra d'autant plus obligé de la bonté que vou aurez de vous abaiſſer juſqu'à nous. Je me réſerve donc, Monſieur, à vous faire alors une réparation ſolemnelle de tout ce que vous avez à me reprocher. Cependant je vous ſupplie de croire que je ſuis l'homme du monde qui vous honore le plus ſincérement, & qui vous eſtime de même.

XI. LETTRE de M. DE FÉNELON

Archevêque de Cambrai,

A *Mad.* DE LAMBERT, *pour l'inviter d'aller à Cambrai.*

JE n'oſerois me flatter, MADAME, d'aucune eſpérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce pays, dans un malheureux tems où il eſt le théâtre de la Guerre; mais, dans un tems plus heureux, une belle ſaiſon pourroit tenter votre curioſité pour cette frontiére. Vous trouveriez ici l'homme le plus touché de cette occaſion,

& le plus empreffé à en profiter. C'eft avec le refpect le plus fincére, que je fuis parfaitement & pour toujours, MADAME,

Votre, &c. &c.

XII. RÉPONSE de Monfieur C**

A une Lettre d'invitation d'un Poète.

NOTRE automne, MONSIEUR, reffemble déjà à l'hiver; les pluies nous inondent, & je défefpére de pouvoir pénétrer jufqu'à votre Tivoli. Nos riviéres ne font pas auffi traitables que le Permeffe l'eft pour vous, qui le traverfez dans tous les tems. Je fuis auffi fâché de cet obftacle, que fenfible à votre invitation. J'efpére que le printems me fera plus favorable que l'automne, & que je pourrai aller vous exprimer toute l'eftime que j'ai pour vous & vos Ouvrages. Je ne puis rien ajoûter à ce que vous dit M. de *Voltaire*. Je gâterois la couronne dont il vous a orné, en y touchant. Ce feroit joindre les chardons aux rofes, &c. &c.



XIII. LETTRE d'un AMI à un AMI,

Pour l'inviter à aller dîner à la Campagne.

VOUS ſçavez, mon cher, MONSIEUR, que mon petit hermitage n'eſt compoſé que de gens qui s'eſtiment & qui s'aiment. Vous en augmenteriez le nombre, ſi vous vouliez - bien venir diner avec nous aujourd'hui. La chère feroit frugale; mais nous goûterions les plaiſirs de l'eſprit. Monſieur T** doit nous lire un chant de ſa Traduction de l'*Arioſte*. M. l'Abbé C** nous régalera d'une petite *Satyre contre les Cabriolets*. Nous eſpérons que vous nous apporterez quelque fruit de votre verger Poëtique. C'eſt en attendant ce plaiſir, qui ſera bien touchant pour moi & pour toute la petite ſociété, que je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

Voy. la Lettre IX. de l'art. COMPLIMENT, & la Lettre LX de l'art. FÉLICITATION.

XIV. RÉPONSE de J. J. *Rouſſeau* A M. HUME,

Qui l'avoit invité de ſe retirer en Angleterre.

VOS bontés, MONSIEUR, me pénètrent autant qu'elles m'honorent. La plus digne réponſe que je puiſſe faire à vos offres, eſt de les accepter, & je les accepte. Je partirai dans cinq ou ſix jours pour m'aller jetter dans vos bras. C'eſt

le conſeil de Mylord *Mareſchal*, mon Protecteur, mon Ami, mon Pere ; c'eſt celui de Mad[e] de ***, dont la bienveillance éclairée me guide autant qu'elle me conſole ; enfin j'oſe dire que c'eſt celui de mon cœur, qui ſe plaît à devoir beaucoup au plus illuſtre (*) de mes contemporains, dont la bonté ſurpaſſe la gloire.

Je ſoupire après une retraite ſolitaire & libre, où je puiſſe finir mes jours en paix. Si vos ſoins bienfaiſans me la procurent, je jouirai tout enſemble & du ſeul bien que mon cœur deſire, & & du plaiſir de le tenir de vous. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

(*) Tous ces éloges étoient bien outrés : auſſi *Rouſſeau* ne tarda pas de les rétracter. En citant les Lettres de cet homme célèbre, & celles de M. de *V***, nous avons prétendu donner des modèles de ſtyle, mais non d'une conduite toujours conſéquente.





JUSTIFICATION
(LETTRES pour faire ſa).

I. *LETTRE*

De RACINE à Madame de MAINTENON,

Pour la prier de le juſtifier auprès de LOUIS XIV.

MADAME,

J'AVOIS pris le parti de vous écrire au ſujet de la taxe qui a ſi fort dérangé mes petites affaires; mais n'étant pas content de ma Lettre, j'avois ſimplement dreſſé un Mémoire dans le deſſein de le préſenter à Sa Majeſté... Voilà, Madame, tout-naturellement comment je me ſuis conduit dans cette affaire; mais j'apprends que j'en ai une autre, bien plus conſidérable, ſur les bras... Je vous avoue que, lorſque je faiſois tant chanter dans ESTHER : *Rois, chaſſez la calomnie!* je ne m'attendois guéres que je ſerois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire paſſer pour un homme de cabale & rebelle à l'Egliſe.

Ayez la bonté de vous ſouvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure

qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit & ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait, par votre ordre, près de trois mille vers sur des sujets de piété : j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis tous les sentimens dont j'étois rempli : vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur ? ...

'Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, & à inspirer aux autres les sentimens d'amour & d'admiration qu'il a pour le Roi ? J'ose dire que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même ; mais dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais, ni du Roi, ni de l'Evangile. Il y a des témoins, encore vivans, qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vu souvent combattre de petits chagrins, qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le Roi a le plus comblés de ses graces. Hé quoi ! Madame, avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité que ce grand Prince n'admettoit point les faux-rapports contre les personnes qui lui étoient les plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ?

Je vous assure, Madame, que l'état où je me trouve, est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir; je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule que j'aie tâché de mériter. Je chercherois du moins ma consolation dans mon travail; mais jugez quelle amertume doit jetter sur ce travail, la pensée que ce même grand Prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colére que de ses bontés.

Je suis, &c.

II. LETTRE DU ROI,

A M. le Maréchal-Duc de BERWICK,

Pour justifier la Guerre déclarée à l'Espagne en 1719.

MON COUSIN, ...

. . . .

LA Guerre, que je suis obligé de porter Espagne, n'a pour objet, ni son Roi, qui m'est uni de si près par les liens du Sang, & à qui j'ai donné jusqu'ici les preuves de l'amitié la plus sincére; ni la Nation Espagnole, que la France a si constamment secourue de son sang & de ses trésors pour lui conserver son Roi: mais seulement un Gouvernement étranger, qui opprime la

Nation, qui abuſe de la confiance du Souverain; & qui n'a pour but que le renouvellement d'une guerre générale. Tout ce que mes armes prétendent, c'eſt que le Roi d'Eſpagne conſente, malgré ſon Miniſtre, à être unanimement reconnu par toute l'Europe, Souverain légitime de l'Eſpagne & des Indes, & qu'il ſoit affermi pour jamais ſur ſon trône.

C'eſt au ſeul Miniſtre d'Eſpagne, ennemi du repos de l'Europe, que j'impute les réſiſtances du Roi Catholique à la Paix, les conſpirations tramées en France, & tous ces Ecrits également abſurdes dans leurs principes, & injurieux à mon autorité dans la perſonne de mon Oncle le Duc d'*Orléans*, qui en eſt le dépoſitaire. . . . .

Le Roi d'Eſpagne me reproche (*) d'être uni avec ſes ennemis. Ce ſont des ennemis qu'il a attaqués, & qui lui offrent la paix avec de grands avantages, & qui ſont bien plus dans ſes intérêts que ſon propre Miniſtre, qui, pour ſatisfaire ſon ambition particuliére, veut le replonger dans les horreurs d'une guerre, dont il n'a déja que trop éprouvé les dangers. Mes Peuples ſçavent aſſez que les alliances que j'ai faites, n'ont eu d'autre fin que leur ſûreté & leur tranquillité ; & les projets de l'Eſpagne leur apprennent encore mieux tous les jours, combien elles étoient néceſſaires.

(*) Dans la *Déclaration de Sa Majeſté Catholique* du 27 Avril 1719.

Cependant on qualifie ces entreprifes du Roi d'Efpagne, du nom de zèle & d'affection pour fa Patrie, & l'on veut les faire-paffer pour un généreux deffein d'affranchir les François de l'oppreffion. Mais ces fentimens de tendreffe, qu'on attribue au Roi d'Efpagne, fe réduifent à de fimples paroles, tandis qu'on efpére que les effets en feront plus dangereux à la France que des hoftilités déclarées. Et en effet, quelle plus grande hoftilité contre une Nation, que d'y vouloir porter le feu des guerres civiles, d'y foulever des Sujets contre leur Prince, d'y prétendre affembler des Etats fans convocation & fans autorité; de chercher enfin à ébranler, s'il fe pouvoit, la fidélité des troupes, en leur offrant le prix de leur défertion, & en les flattant même de la *gratitude Royale* du Maître qu'elles oferoient trahir?

On fait-faire encore plus au Roi d'Efpagne. Tout Prince étranger qu'il eft devenu à l'égard de la France, par fa renonciation folemnelle, on lui a fait ufurper dans mon Royaume une autorité imaginaire, qui renverferoit tous les fondemens de la mienne. On lui fait rejetter la régence du Duc d'*Orléans*, fi folidement établie par les droits du Sang, & reconnue fi unanimement par tous les ordres de l'Etat. . . . . .
. . . .

Depuis quand fait-on méconnoître cette Régence par le Roi d'Efpagne? Depuis que, par

les conseils du Régent, j'ai opposé des alliances solides & des traités nécessaires, aux vues ambitieuses d'un Ministre, qui ne respire que l'embrasement de l'Europe. Un Régent trop ami de la paix, & trop attentif à la sûreté de mon Royaume, perd tous ses droits aux yeux d'un ennemi dont il déconcerte les desseins, & l'on emploie, sans retenue, contre lui, des calomnies & des injures inconnues jusqu'à présent parmi les Princes.

Le dernier Ecrit que l'on vient de répandre au nom du Roi d'Espagne, ne tend pas à moins qu'à aire révolter mes Troupes, & à leur faire tourner leurs armes contre leur Souverain. Le Roi d'Espagne, à qui son Ministre attribue la qualité de Régent de France, & qui, sous ce titre, va jusqu'à commander à mes Troupes, connoît-il donc si-peu la fidélité Françoise? L'injure qu'il leur fait, redoubleroit, s'il étoit possible, leur zèle & leur courage. Elles ne se croiront lavées de cet affront, que par des efforts plus grands & des succès plus rapides; & la présence même du Roi d'Espagne à la tête de ses armées, qui lui seroit glorieuse en toute autre occasion, ne leur paroîtra qu'une invitation odieuse contre leur devoir, qui les animera davantage à le remplir.

Je ne leur ordonne donc que ce que leur amour & leur fidélité leur prescrivent. Qu'elles combattent vaillamment pour la Paix; c'est l'unique fruit que j'attends de la Guerre. Je ne rou-

gis point de demander toujours au Roi d'Eſpagne cette Paix ſi néceſſaire ; il peut, d'un ſeul mot, aſſurer ſa gloire, & le bonheur de ſes Sujets & des miens. J'eſpére que la Nation Eſpagnole, & ſur-tout cette Nobleſſe ſi fameuſe par ſa rare valeur, & par ſa fidélité héroïque pour ſes Rois, la demandera avec moi, & qu'elle s'unira aux François, pour obtenir de ſon Roi qu'il la délivre, & ſe délivre lui-même d'un joug étranger, ſi préjudiciable à ſa gloire & à ſes intérêts. C'eſt ainſi qu'il lui convient de prouver ſon affection aux Eſpagnols & aux François. . . . . .
. . . .

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon COUSIN, en ſa ſainte & digne garde. Ecrit à Paris le 20 Mai 1719. *Signé* LOUIS. *Et plus bas:* LE BLANC.

N. B. On croit que *Houdar* de *la Motte* revit le ſtyle de cette Lettre ; on l'a un peu abrégée.

III. LETTRE

De M. DE *V** à Madame* DENYS,

Après ſa ſortie de Pruſſe.

(*Il ſe juſtifie de l'accuſation d'avoir été Pruſſien.*)

ON vient de m'envoyer, ma chère NIÈCE, des Lettres pour vous ; il y en a une de Mad *la Fontaine*, qui n'eſt pas conſolante. On prétend toujours que j'ai été Pruſſien. Si l'on entend

par-là que j'ai répondu, par de l'attachement & de l'enthousiasme, aux avances singuliéres que le Roi de Prusse m'a faites dix-sept ans de suite, on a grande raison; mais si on entend que j'ai été son sujet, & que j'ai cessé un moment d'être François, on se trompe. Le Roi de Prusse ne l'a jamais prétendu; il ne m'a donné la Clef de Chambellan que comme une marque de sa bonté, que lui-même appelle *frivole*, dans les Vers qu'il fit pour moi en me donnant cette Clef & cette Croix, que j'ai remises à ses pieds: cela n'exigeant ni serment, ni fonction, ni naturalisation, on n'est point sujet d'un Roi pour porter son ordre. M. d'*Ecoville* qui est en Normandie, a encore la Clef de Chambellan du Roi de Prusse, qu'il porte avec la Croix de St. Louis. Il y auroit bien de l'injustice à ne pas me regarder comme François, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, & que j'ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'Auteur du *Siécle de Louis XIV* n'est pas François? L'oseroit-on dire devant les Statues de *Henri IV*, de *Louis XIV*: j'ajouterai, de *Louis XV*, puisque je suis le seul Académicien qui fit son Panégyrique, quand il nous donna la paix, & qu'il a lui-même traduit en six langues?

Il se peut faire que Sa Majesté Prussienne, trompée par mon ennemi, & par un mouvement de sa colére, ait irrité le Roi mon maître

contre moi ; mais tout cédera à ſa juſtice & à ſa grandeur-d'ame.

IV. *LETTRE* DU *MÊME*,

A M. l'Abbé TRUBLET,

Pour ſe juſtifier d'avoir attaqué M. de Fontenelle.

ON vient de m'avertir, MONSIEUR, qu'on fait une application, auſſi mal-fondée qu'injurieuſe, de ces mots, par leſquels j'avois commencé mes *Eſſais ſur les Elémens de Newton* : « Ce n'eſt » point ici une Marquiſe, ni une Philoſophie ima» ginaire... » Je ſuis ſi éloigné d'avoir eu en vue l'Auteur de la *Pluralité des Mondes*, que je déclare ici publiquement que je regarde ſon Livre comme un des meilleurs qu'on ait jamais faits, & l'Auteur comme un des plus eſtimables qui aient jamais été. Je ne ſuis point accoutumé à trahir mes ſentimens : d'ailleurs je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de penſer autrement.

Lorſque j'eus l'honneur d'entendre à Cirey les Dialogues italiens de M. *Algarotti*, dans leſquels les principaux fondemens de la Philoſophie de *Newton* me paroiſſoient établis avec beaucoup d'eſprit, & ceux de *Deſcartes* ruinés avec force ; je m'engageai de mon côté à combattre en françois pour la même cauſe, quoiqu'avec des armes extrêmement inégales. Je ſuppliai la perſonne reſpectable chez qui nous étions, de ſouf-

frir que je miſſe ſon nom à la tête des *Elém e* d'une Philoſophie qu'elle entend ſi bien ; & M. *Algarotti* nous dit, que pour lui, puiſque ſon Ouvrage étoit un Dialogue ſuppoſé & dans le goût de la *Pluralité des Mondes*, il le dédieroit à M. de *Fontenelle.* Je dis à M. *Algarotti* que j'étois très-fâché de voir une Marquiſe en l'air dans ſon Ouvrage, & qu'il ne falloit point mettre un Être imaginaire à la tête de vérités ſolides. Voilà ce qui donna lieu à ce commencement de mes *Elémens*, comme la Dame illuſtre & M. *Algarotti* peuvent en rendre témoignage.

J'ajouterai ſeulement, qu'il ſeroit difficile de ſçavoir qui de nous trois eſtime plus l'Auteur *des Mondes*, & étudie plus ſouvent ſes extraits de l'Académie ; ce n'eſt pas moi qui en profite le plus : voilà tout ce que je puis dire, & j'ai dequoi confondre toute application maligne qu'on voudroit faire.

V. LETTRE DE JUSTIFICATION
De M. l'Abbé **,

Au ſujet de la haine qu'un Ennemi ſecret avoit témoignée contre lui.

AUTANT je ſuis ſenſible, MONSIEUR, à ce qui me vient de vous, autant les procédés de ceux qui ne m'aiment point & que j'eſtime peu, me ſont indifférens. Tout ce que je ſçais, c'eſt que je n'ai rien fait pour mériter la haine de **.

Je lui ai rendu tous les petits services qui ont dépendu de moi. Je n'ai pas voulu & je n'ai pas pu me prêter à ses desirs deux fois seulement: La premiére, lorsqu'il me demanda ce qu'on trouve rarement aujourd'hui, de l'*argent* pour l'acquisition qu'il a faite; la seconde, lorsque je lui refusai une petite *pièce-de-vers* que je ne pouvois livrer sans risquer de me compromettre. Si ce sont-là des crimes, ils sont assurément bien pardonnables. Il m'étoit d'abord impossible de trouver l'argent qu'il desiroit; & la prudence ne veut point que l'on confie des papiers suspects, à des personnes dont la discrétion est équivoque, & dont les sentimens secrets d'envie ou de haine vous sont trop connus.

Jugez-moi d'après ce petit exposé, & rendez-moi, je vous prie, la justice que je vous rendrois à vous même en pareille occasion. Personne ne vous est plus attaché que moi, & personne ne saisira avec plus d'empressement tous les moyens de vous donner des preuves de cette amitié inaltérable à laquelle le tems ne fait qu'ajouter, &c. &c.



VI. LETTRE de M. l'Abbé DE LILLE

A M. le Bailli DE FRELON, qui lui avoit reproché d'avoir écrit une Lettre injurieuse sur l'Ordre de Malte.

A Marseille, 10 Septembre 1785.

M. LE BAILLI,

SI quelqu'un avoit jamais pu révoquer en doute la loyauté des Chevaliers de Malte, votre Lettre suffiroit pour le réfuter. On ne peut répondre d'une maniére plus noble, plus solide, à l'accusation absurde dont je viens d'être l'objet (*); & quand je serois coupable, votre Let-

(*) *Cette Lettre de M. le Bailli* de Frélon, *Colonel du régiment de Malte, à un Officier du même régiment, est un modèle d'honnêteté. Nous en rapporterons le commencement & la fin.*

« Vous vous trompez, mon cher Confrére : la Lettre que vous m'avez envoyée, ne peut pas être du Voyageur aimable à qui on l'attribue. Nous ne l'avons possédé que seize heures ; toutes les autres, nous avons vu avec regret qu'il les a passées à son bord. Comment un Littérateur estimable, dont les ouvrages passeront à la postérité, dans un espace de tems aussi court, se seroit-il cru en état de porter un jugement plus que sévére sur une constitution singuliére, mais non *bizarre*, & dont la sagesse est universellement reconnue? . . . .
. . . .

« Vous voyez, mon cher Confrere, que tout se réunit pour prouver qu'un homme du mérite de M.

tre pleine de nobleſſe feroit encore la vengeance la plus digne d'un brave & généreux Chevalier.

J'ai cherché dans ma mémoire ce que je puis avoir dit d'offenſant pour l'Ordre reſpectable dont vous êtes un des membres les plus diſtingués. Je me ſuis rappellé qu'en effet je m'étois plaint amérement de la blancheur éblouiſſante de vos murailles, qui, en huit jours, auroit achevé de m'aveugler. Je me ſuis permis encore des plaintes, & même des déclamations violentes contre l'inſupportable chaleur que nous avons eſſuyée dans votre Ville. Voilà les atrocités dont je ſuis obligé de m'avouer coupable.

Parlons férieuſement, M. le BAILLI ; il eſt bien étrange que l'on veuille me rendre reſponſable de ce qu'on a pu inférer dans une Lettre ſans ſignature & ſans aveu, & falſifiée peut-être autant de fois qu'elle a été copiée. La boule de neige pouſſée par des poliſſons, à meſure qu'elle roule, ſe groſſit & ſe fait ; voilà ſans-doute le ſort de cette Lettre, dont il a couru dans le monde tant de copies, plus ou moins infidelles. Celles où l'on dit que votre Ordre eſt la ſeule école d'héroïſme qui exiſte dans le monde, où

» l'Abbé *de Lille* ne peut pas être l'Auteur des *Obſervations ſur la conſtitution & les mœurs de Malte.* Cet » élégant Ecrivain travaille, il eſt vrai, à un *Poëme* » *ſur l'Imagination* ; mais le ton honnête de tous ſes » ouvrages eſt une preuve qu'il eſt bien éloigné de » permettre des écarts à la ſienne. »

l'on vante l'esprit de politesse, de loyauté, d'hospitalité, qui distingue vos Chevaliers; ces copies-là, je les avoue avec plaisir. Celles où l'on se permet des observations ou trop libres ou même injurieuses, je les désavoue absolument; & votre Lettre me dispense d'en détailler les raisons. Accueilli de la maniére la plus distinguée par votre illustre & vertueux Souverain, lié depuis nombre d'années avec plusieurs de vos Chevaliers qui m'honorent de leur amitié, cultivant un Art qui fait profession d'admirer & de chanter les Vertus héroïques, avec quelle vraisemblance a-t-on pu m'attribuer les phrases hardies & repréhensibles dont on se plaint?

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

VII. LETTRE de M. de LA HARPE,

Au sujet d'une prétendue brouillerie avec M. DE *V***.*

MONSIEUR,

Je n'ai eu connoissance qu'aujourd'hui d'un article inséré dans la *Gazette d'Utrecht*, au sujet de mon départ de Ferney, article qui n'est composé que d'injures & de faussetés. Le Correspondant du Gazetier, auteur de ce morceau, commence par dire, que *je n'ai jamais sçu me concilier l'amitié de personne.* Il paroît du moins que je n'ai pas la sienne.

Il prétend que j'ai été recueilli par M de V**. Quand cela seroit vrai, je ne vois pas trop pour-

quoi on en feroit un article de gazette. Mais l'un & l'autre eſt faux.

Il ajoute que je perds ſix mille livres de rente que M. de V** m'avoit aſſurées après ſa mort: cet homme, apparemment, a lu le Teſtament de M. de V**: comme je n'en ſçais pas autant que lui, je n'ai rien à répondre là-deſſus.

Il finit par inſinuer, ſans rien affirmer pourtant, que c'eſt moi qui ai répandu dans le public & pris à M. de V.** le *Catéchumène*, l'*Homme aux 40 écus*, le *Sermon prêché à Bâle*, & la *Lettre de l'Archevêque de Cantorberi.* Je doute que M. de V** trouve-bon qu'on lui attribue ainſi publiquement le *Catéchumène* qui n'eſt point de lui, & d'autres Ouvrages anonymes, qu'il n'eſt permis d'attribuer à perſonne, à moins d'avoir des preuves.

Quant à ce qui me regarde, tout ce qui a le moindre commerce avec la Littérature ſçait à quel point l'imputation du Gazetier au ſujet des Ouvrages ci deſſus eſt fauſſe, eſt calomnieuſe! Ce feroit lui donner plus d'importance qu'elle n'en mérite, que d'y répondre par des témoignages authentiques, qui ſûrement ne me manqueroient pas. Je ſatisfais ſuffiſamment à ce que je me dois à moi-même, en oppoſant la vérité au menſonge. Je dois ajoûter auſſi, quoi qu'il en doive coûter au bonheur de certaines gens, que je ne ſuis point brouillé avec M. de V**, & que ce Grand-Homme n'a rien diminué de ſon

amitié pour moi, qui m'eſt auſſi chére qu'honorable.

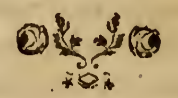
VIII. LETTRE de M. DE V**,

Sur le même ſujet.

J'AI appris dans ma retraite, MONSIEUR, qu'on avoit inſéré dans la *Gazette d'Utrecht* du 11 Mars 1768, des calomnies contre M. de *la Harpe*, jeune-homme plein de mérite, déja célèbre par la Tragédie de *Warwick*, & par pluſieurs Prix remportés à l'Académie Françoiſe avec l'approbation du Public. C'eſt ſans-doute ce mérite-là-même qui lui attire les imputations calomnieuſes envoyées de Paris contre lui à l'Auteur de la *Gazette d'Utrecht.*

On articule dans cette Gazette, des procédés avec moi dans le ſéjour qu'il a fait à Ferney. La vérité m'oblige de déclarer que ces bruits ſont ſans aucun fondement & que tout cet article eſt calomnieux d'un bout à l'autre. Il eſt triſte qu on cherche à transformer les Nouvelles publiques & d'autres écrits plus ſérieux, en libelles diffamatoires. Chaque Citoyen eſt intéreſſé à prévenir les ſuites d'un abus auſſi funeſte à la ſociété.

N. B. *Voir* la Lettre XXI. de l'art. COMPLIMENT.



IX. LETTRE D'UN RELIGIEUX A un Supérieur Général, *Pour justifier un de ses Confréres.*

MONSIEUR,

DANS le compte qu'on vous rend des Sujets de notre Ordre, il est des personnes qui doivent vous faire connoître le mal. Mon rôle a été jusqu'ici de vous dire le bien ; permettez que je remplisse ma vocation. On vous a parlé des défauts de M. ** ; mais on vous a tu ses qualités. Il a le cœur excellent ; il est capable d'amitié, & très-zèlé pour ses Amis. L'imputation d'irreligion me paroît très-injuste. Il faut distinguer les propos qu'un homme en-colére tiendra contre certains Ministres de la Religion, dont il a, ou dont il croit avoir à se plaindre, de ceux qu'on tient contre la Religion même. La vengeance & l'inconsidération dictent les uns ; l'impiété inspireroit les autres, & je n'en ai jamais entendu de ceux-ci sortir de la bouche de M. **. &c. &c.



X. *LETTRE de M. de VOLTAIRE* A M. de s'GRAVESANDE,

Pour le prier de le justifier auprès du Cardinal de FLEURY.

VOUS vous souvenez, MONSIEUR, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon séjour en Hollande : vous sçavez si nos prétendues disputes sur le Spinosisme & sur des matiéres de Religion, ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge, que vous avez daigné le réfuter publiquement. Mais la calomnie a pénétré jusqu'à la Cour de France, & la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, & le bien va à pas de tortue. Vous ne sçauriez croire avec quelle noirceur on a écrit & parlé au Cardinal de *Fleury*. Tout mon bien est en France, & je suis dans la nécessité de détruire une imposture, que dans votre pays je me contenterois de mépriser, à votre exemple.

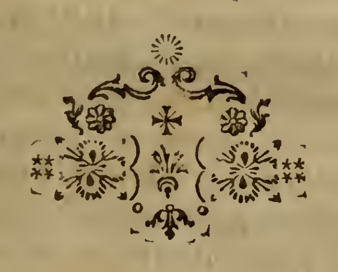
Souffrez donc, mon aimable & respectable Philosophe, que je vous supplie très-instamment de m'aider à faire connoître la verité.

Je n'ai point encore écrit au Cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante, que celle d'un homme qui a fait son apologie; mais c'est un beau rôle, que celui de prendre en main

la défenſe d'un homme innocent. Ce rôle eſt digne de vous, & je vous le propoſe comme a un homme qui a un cœur digne de ſon eſprit. Ecrivez au Cardinal : deux mots & votre nom feront beaucoup, je vous en réponds.

Il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, & je me ſouviendrai toujours de celles que vous m'avez enſeignées. Je n'ai qu'un regret ; c'eſt de n'en plus apprendre ſous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avoit conduit à Leyde ; l'amitié ſeule m'en a arraché.

En quelque lieu que je ſois, je conſerverai pour vous le plus tendre attachement & la plus parfaite eſtime.





MARIAGE

ANNONCÉ OU CÉLÉBRÉ,

[*Lettres à ce sujet.*]



I. LETTRE

De M. le *Comte* de **, à M. le *Marquis* de **,

Pour lui annoncer son Mariage.

Il est donc décidé, mon cher MARQUIS, que mon bonheur va se consommer. J'épouse Mardi prochain Mademoiselle de * *. Ce n'est point les plaisirs de l'amour que je cherche ; un sentiment plus louable règne dans mon cœur. Vous sçavez que Mademoiselle de * * est aussi respectable qu'aimable. Les épreuves auxquelles j'ai mis son caractére, ont toutes été à son avantage. J'ai eu la facilité de l'étudier, & plus je l'ai connue, plus je l'ai aimée. J'espére que vous voudrez bien applaudir à une union qui sera l'époque la plus heureuse de ma vie. &c. &c.



II. *LETTRE de M.* DE **

A M. le Comte DE **,

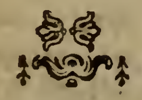
Pour lui annoncer le Mariage de sa Fille.

VOUS apprendrez, MONSIEUR, avec plaisir que ma fille vient d'épouser le Baron de **; & vous vous intéressez trop à notre bonheur, pour ne pas approuver cette union. Il n'a manqué que vous à la noce. Notre joie seroit imparfaite, si nous ne la partagions avec vous, Monsieur, dont nous aimons le caractére & respectons le suffrage.

III. LETTRE de M. ** à M. **,

Pour lui annoncer le Mariage de sa Fille.

J'AI l'honneur de vous annoncer, MONSIEUR & très-cher COUSIN, que je viens d'arrêter le Mariage de ma fille cadette avec M. de ***. Le caractére du jeune-homme, sa sagesse qui est au-dessus son âge, & son bon esprit, me font espérer que cette union sera heureuse. Nous serons encore plus flattés du choix que nous avons fait, si vous daignez y applaudir.



IV. *LETTRE* du Chancel.r d'*Agueſſeau* A MADAME LA MARÉCH. DE NOAILLES,

Sur la déclaration du Mariage de Madame la Comteſſe DE TOULOUSE.

VOUS me rendez juſtice, MADAME, par l'attention que vous avez de me faire part d'un mariage qui vient d'être rendu public d'une maniére ſi ſatisfaiſante..... Votre étoile, toujours heureuſe pour les mariages, finit encore mieux qu'elle n'a commencé..... J'eſpére que Madame la Comteſſe de *Toulouſe* recevra encore plus agréablement mon compliment, lorſqu'il paſſera par votre bouche, que ſi je prenois la liberté de le lui faire moi-même. Je ſuis accoutumé à la bonté que vous avez de vouloir-bien me ſervir toujours d'interprète auprès de votre nombreuſe famille, & je me flâtte que vous ne refuſerez pas non-plus en cétte occaſion de m'acquitter de ce que je lui dois, ſur un événement qui lui fait un ſi grand plaiſir. Je ne vous dis rien ſur M. le Duc de *Noailles* en particuliér, parce que j'aurois trop de choſes à vous dire. Mais je compte que je n'y perdrai rien. Vous ſçavez tous mes ſentimens pour vous & pour lui. Vous ne vous tromperez pas, Madame, quand vous croirez qu'il n'y a perſonne qui vous honore plus parfaitement, & qui vous ſoit

plus véritablement attaché que moi & tout ce qui m'appartient. &c. &c.

V. *LETTRE de M. le* MARQUIS DE **

A M. le COMTE de **,

Pour lui faire compliment sur son Mariage.

OUI, mon cher COMTE, j'applaudis & de tout mon cœur à votre mariage. J'ai été assez heureux pour en poser la premiére pierre. Vous vous rappellerez, je vous prie, que lorsque nous parlâmes au Château de ** des Beautés de la Ville voisine, je vous dis qu'il y en avoit une dont la figure inspiroit l'amour, & dont le caractére étoit fait pour l'amitié. Vous me demandâtes son nom; je vous le dis, & dès ce moment vous fûtes amoureux sans vous en appercevoir. Je suis charmé que cette premiére semence ait fructifié. Vous allez jouir de cette union des cœurs, de cette sympathie de caractères, qui est le fruit & le principe de la vertu. Mlle de ** vous fera connoître de quel prix est une femme qui unit une belle âme à tous les agrémens extérieurs. Jouissez long tems de votre bonheur, & augmentez le mien en continuant de m'aimer.



VI. LETTRE au ſujet d'une DEMOISELLE,

Qui venoit d'épouſer le Marquis de ** , *veuf & vieux.*

MAdemoiſelle de V** a dit enfin, MONSIEUR, ce terrible *Oui*. Elle remplace une Dame qui avoit bien des vertus ; mais elle eſt faite pour faire-oublier les morts & pour conſoler les vivans. Elle avoit, le jour de la cérémonie, la blancheur du lys & la fraîcheur de la roſe, & cet éclat extérieur étoit relevé par une modeſtie douce, par une ſenſibilité tendre, qui augmentoit encore ſes charmes.

M. le Marquis de *** lui a donné de belles étrennes, par les jouiſſances qu'il lui accorde après ſa mort. Mais la meilleure étrenne, ſelon moi, eſt d'épouſer ce qu'on aime. Elle a donné la main à un homme vieux & infirme, & a uni un corps frais & ſain à un cadavre. Mais qui peut diſpoſer de ſoi à ſon gré ? Qui peut faire un choix qui ſatisfaſſe ſon cœur ? Il y a tant de raiſons qui forcent une Demoiſelle de condition, peu riche, à prendre le joug, que je pardonne facilement à celles qui s'y ſoumettent.

D'ailleurs Mlle de V** eſt pleine de ſens & d'eſprit ; & elle fera, par raiſon & par devoir, ce que certainement elle ne peut pas faire par goût. Son Epoux eſt en extaſe ; & il a trop fait en aveur de Mlle de V**, pour que toute ſa ten-

dreſſe ſoit miſe à fonds-perdu. La reconnoiſſance produira l'amitié, & ce ſentiment vaut ſouvent mieux en hymen que l'amour. Il eſt du moins plus durable, s'il n'eſt pas auſſi vif. &c. &c.

VII. LETTRE à M.***,

Qui avoit marié ſa Fille à un Homme riche, mais vieux.

VOTRE Lettre, mon cher AMI, reſpire toute la franchiſe de votre caractére & toute la ſenſibilité de votre cœur. Le mien y répond par la plus vive tendreſſe. Je me réjouis avec vous de l'établiſſement avantageux que fait Mademoiſelle votre Fille. Il étoit naturel que ſon Epoux payât le ſacrifice que la jeuneſſe de l'aimable Epouſe fait à la vieilleſſe. Ce n'eſt qu'à grands frais qu'on peut ſe procurer en hyver, les agrémens du printems. Quoique cette union ſoit diſproportionnee à cauſe de l'âge de votre Gendre, j'eſpére qu'elle ſera heureuſe. Je compte beaucoup ſur le bon eſprit de votre aimable Fille, & ſur-tout ſur les leçons & les exemples du Pere & de la Mere.



VIII. LETTRE de MAD[e] LA MARQUISE de**, *A Madame* du Montier, *sa mere*, *Pour lui proposer un Mariage pour sa Sœur.*

MA TRÈS CHERE MERE,

J'AI à vous entretenir d'une affaire qui me donne beaucoup de joie. Le Marquis me présenta, il y a quinze jours, un Seigneur Napolitain de la plus charmante figure. Mais on cesse d'y faire attention, lorsqu'on l'entend parler. Il n'est pas possible d'imaginer, dans un homme de cet âge, des lumiéres si universelles, un jugement aussi solide, un esprit plus aisé, plus juste, plus brillant. Ne m'accusez pas de prévention, je vous prie. Tout le monde est d'accord avec moi sur le compte du Signor *Mastrilli*, & son assiduité chez nous excite bien de la jalousie. Il n'a point déguisé au Marquis le motif de ses visites. La petite a fait sa conquête, & il proteste à mon Epoux qu'il s'estimeroit le plus heureux de tous les hommes, s'il pouvoit obtenir son cœur & sa main. Le Marquis ne lui a point déguisé que ma Sœur n'a d'autre dot que ses charmes & ses vertus. Cet aveu, loin de le rebuter, semble ajoûter quelque chose à la vivacité de ses sentimens. Il ne dépend que de lui; & vous recevrez une de ses Lettres avec celle-ci, & une de mon Epoux, pour demander le consentement de mon Pere & le vôtre. &c. &c.

IX. LETTRE de J. J. ROUSSEAU, A M. le Comte de **,

Nouvellement marié à une Dame qui avoit du penchant à la jalousie.

En vérité, Monsieur, je ſuis enchanté de vous & de votre digne Epouſe. Elle peut vous aimer trop pour votre repos, mais jamais trop pour votre mérite ; ni vous, l'aimer jamais aſſez pour le ſien, Je ne connois rien de plus intéreſſant que le tableau de votre union, & tracé par vous même...

Penſez ſi vous n'auriez pas donné à ſa délicateſſe quelque raiſon particuliére de craindre votre éloignement. Monſieur, les cœurs ſenſibles ſont faciles à bleſſer ; tout les alarme ; & ils ſont d'un ſi grand prix, qu'ils valent bien les peines qu'on prend à les contenter....

Que votre Femme voie toujours que vous cherchez votre bonheur dans le ſien, & que vous la diſtinguez des autres femmes par des ſentimens à l'épreuve du tems. Les ſoins amoureux de nouveaux Epoux bientôt ſe relâchent. Les témoignages d'un amour durable, fondé ſur l'eſtime & ſur la vertu, ſont moins frivoles, & ſont plus d'effet....

Quand une fois votre Femme ſera bien convaincue de la ſolidité de votre attachement, elle n'aura pas peur que vous lui ſoyez enlevé par des folles. Pardon, Monſieur ! Vous

demandiez des avis pour Madame la Comteſſe ; & c'eſt à vous que j'oſe en donner. Mais vous m'inſpirez un tel intérêt pour votre union, qu'en vous parlant de tout ce qui me ſemble propre à l'affermir, je crois déjà me mêler de mes affaires. &c. *A Motiers, le 26 Janvier 1765.*

X. LETTRE DE FÉLICITATION,

A un AMI qui venoit de ſe marier.

JE ne puis, mon très-cher AMI, qu'applaudir à votre choix. Il eſt bien flatteur pour vous d'avoir obtenu un main qui avoit été refuſée aux aſpirans les plus diſtingués. Mlle de ** a été le modèle des filles vertueuſes ; elle ſera celui des épouſes aimables & ſenſibles. Elle travaillera à votre bonheur, autant que vous contribuerez au ſien. Votre union ſera celle des cœurs. Jouiſſez long-tems de l'ouvrage de votre perſévérance & de vos vertus.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XI. LETTRE de J. J. ROUSSEAU,

*A M. K**, nouvellement marié.*

SI jeune, & déjà marié ! Monſieur, vous avez entrepris de bonne-heure une grande tâche. Je ſçais que la maturité de l'eſprit peut ſuppléer à l'âge, & vous m'avez paru promettre ce ſupplément. Vous vous connoiſſez d'ailleurs

en mérite, & je compte ſur celui de l'Epouſe que vous vous êtes choiſie.

Il n'en faut pas moins, cher K**, pour rendre heureux un établiſſement ſi précoce. Votre âge ſeul m'alarme pour vous; tout le reſte me raſſure. Je ſuis toujours perſuadé que le vrai bonheur de la vie eſt dans un Mariage bien aſſorti; & je ne le ſuis pas moins, que tout le ſuccès de cette carriére dépend de la façon de la commencer. Le tour que vont prendre vos occupations, vos ſoins, vos maniéres, vos affections domeſtiques durant la premiére année, décidera de tout le reſte. C'eſt maintenant *que le ſort de vos jours eſt entre vos mains.* Plus tard, il dépendra de vos habitudes.

Jeunes Epoux, vous êtes perdus, ſi vous n'êtes qu'amans. Mais ſoyez amis de bonne-heure, pour l'être toujours. La confiance qui vaut mieux que l'amour, lui ſurvit & le remplace. Si vous ſçavez l'établir entre vous, votre maiſon vous plaira plus qu'aucune autre; & dès qu'une fois vous ſerez mieux chez vous que partout-ailleurs, je vous promets du bonheur le reſte de votre vie.

Adieu, très-bon & aimable K**! Faites, je vous prie, agréer mes hommages à Madame votre épouſe. Dites-lui combien elle a droit à ma reconnoiſſance, en faiſant le bonheur d'un homme que j'en crois ſi digne, & auquel je prends un ſi tendre intérêt.

Voir la Lettre VII de l'art CONSEIL.

XII. LETTRE à M. le COMTE de **,

Sur son second Mariage.

Vous demandiez des consolations à la Providence, Monsieur le COMTE ; elle vous a très-bien servi. Mademoiselle de ** a une figure aimable, l'esprit naturel, & un cœur qui embellit encore la figure & l'esprit. Elle assure son bonheur en s'unissant à vous ; mais certainement elle fera le vôtre. L'amour & l'amitié partageront votre vie. J'espére que la premiére divinité ne vous fera pas oublier la seconde.

XIII. LETTRE

De M. L'ABBÉ ** à MADAME de **,

*Sur le Mariage de Mlle DE M**.*

MAdemoiselle de M... a pris enfin, MADAME, ces chaînes de l'hymen qui sont rarement des chaînes de fleurs. L'exemple de plusieurs de ses compagnes, qui versent des larmes améres sur le joug qu'elles se sont imposé, n'a pu la détourner. Elle espére être plus heureuse. Il est vrai que ce n'est ni l'intérêt, ni la vanité, ni le caprice, qui ont conduit cette fois-ci la victime à l'autel. Une certaine convenance dans les caractéres a été le premier lien des deux Epoux. Madame de ** trouvera son plaisir où elle croira voir son devoir, & avec cette façon d

penser, elle ne sçauroit avoir des regrets. Son Mari l'aime tendrement, & elle se pliera facilement à tous ses goûts. Cette flexibilité de caractére est, je crois, le premier pas vers le bonheur qu'on peut goûter dans le mariage. &c.

XIV. LETTRE de M. M. l'ABBÉ **,

Pour annoncer le Mariage de M. le Marquis de **

M. le Marquis de ** vient de se marier, mon cher AMI, avec Mademoiselle de V**: c'est l'amour, l'amitié & l'estime qui ont fait ce mariage. Les noces ont été célébrées au village de P**. Tous les habitans nageoient dans la joie & dans les plaisirs, & paroissoient partager les prémices d'un bonheur qui sera durable. Le Marquis a épousé une femme qu'il adore & dont il est aimé. L'un & l'autre ont ces vertus solides & constantes, propres à perpétuer la félicité. &c. &c.

XV. LETTRE à M. DE **,

Qui venoit d'épouser une Demoiselle riche & aimable.

IL vous faut, mon cher MONSIEUR, des événemens pour m'écrire. Celui que vous m'annoncez est très-agréable : vous avez enfin obtenu ce que vous méritiez depuis long-tems. Vous ne connoissez pas l'envie, & vous aurez

de quoi l'exciter. Je ſoupire après le moment où je pourrai jouir, de près, du ſpectacle de votre bonheur. Vous voilà partagé entre une Femme aimable & vos Amis. Elle aura ſans-doute les ſentimens les plus vifs de votre cœur; mais ſans lui diſputer ſa place, j'eſpére que je ne perdrai pas entiérement la mienne. &c. &c.

XVI. LETTRE de Monſieur **,

*Pour annoncer à Mademoiſelle de ** le Mariage d'une de ſes Amies.*

ENFIN l'affaire que vous avez traitée pendant ſi long-tems, MADEMOISELLE, eſt heureuſement terminée. Mademoiſelle de ** a dit hier cet *Oui* qui lui coûtoit tant. Je croyois qu'elle ne le prononceroit jamais, & je devois le croire, puiſqu'elle avoit réſiſté aux priéres d'une perſonne auſſi ſpirituelle & auſſi inſinuante que vous. Les aſſiduités de M. ** ont plus fait que nos ſollicitations. Ils feront heureux, je l'eſpére, & ils vous devront en partie leur bonheur, &c.

XVII. LETTRE D'UN SOLITAIRE

A un AMI qui venoit de ſe marier.

J'AI laiſſé paſſer, mon cher AMI, la foule qui vous aſſiégeoit le jour de vos noces, pour vous faire un compliment moins emphatique, mais

plus ſincére que ceux dont vous avez été accablé. Je craignois de n'être pas entendu au milieu de vos fêtes bruyantes. Les jeux, les danſes, les grands repas peuvent être favorables à l'Amour; mais tout cela ne ſert guéres à l'Amitié. Il lui faut un jour doux, une retraite paiſible; elle ſe plaît dans les grottes, elle aime à s'égarer dans les bois. Tel eſt mon cœur, mon cher Ami. Vous étiez couronné par l'Hymen & par l'Amour, & je demandois pour vous en ſilence à ces deux divinités un bonheur durable. &c. &c.

XVIII. LETTRE de M. * *

A ſa SŒUR, ſur ſon Mariage avec un de ſes Amis.

C'EST à vous qu'il appartient, ma très-chere SŒUR, de faire le bonheur de mes Amis, qui à leur tour feront le vôtre. Vous perdez une ſociété connue; mais vous acquérez le cœur d'un Epoux qui vous adore, en qui je vois un pere tendre & un ami fidèle, & qui doit attacher beaucoup de prix au bonheur de vous poſſéder. D'ailleurs la variété d'objets d'une grande Ville vous dédommagera bien-tôt des triſtes amuſemens d'une petite: amuſemens ſi ſouvent empoiſonnés par la médiſance & la tracaſſerie. Que ne puis-je aller unir ma petite fortune à la vôtre, embellir ainſi le peu de jours que la Providence me promet, vivre & mourir avec

vous, & renfermer nos cendres dans un tombeau commun ! Voilà les objets dont je nourris mon imagination. Le moment de ma vie où je ferai le plus content de moi, fera celui où ils fe réaliferont. Ces rèves font agréables, puifqu'ils roulent fur vous : s'ils s'effectuent, la Providence mettra la derniére main à mon bonheur.

XIX. LETTRE de M. C**,

*A M. DE **, qui alloit époufer une Demoifelle vertueufe & aimable.*

Il vous falloit, MONSIEUR, un établiffement ; & j'efpére que le vôtre fera heureux. Vous époufez une Perfonne aimable, dont l'âge n'eft pas trop difproportionné avec le vôtre. Votre caractére s'accommodera du fien. Mlle *** eft douce fans fadeur, vive fans étourderie, enjouée fans indécence. Votre gravité ne l'étonnera point, parce qu'elle ne vient pas de mauvaife humeur, & elle faura l'égayer. Vous ne reffemblerez point à ces Maris qui offrent d'abord un bouquet d'œillets & de jafmin, auquel fuccèdent bientôt des faifceaux de chardons & d'orties, & qui ayant commencé par être des amans foumis, finiffent par être des tyrans defpotiques. Je fuis fûr du moins que Mlle *** n'éloignera pas votre cœur par une aigreur déplacée, par des murmures continuels, par des

plaintes faites à contre-tems. En aspirant à sa main, vous avez voulu la rendre heureuse ; en acceptant la vôtre, elle a cru l'être : vous aurez l'un & l'autre le bonheur que vous desirez & que vous méritez.

XX. LETTRE DU MÊME

A un Homme-d'esprit d'Avignon.

IL n'y a pas long-tems, mon très-cher AMI, que je souhaitois une *Laure* à un nouveau *Pétrarque*. Vous l'avez enfin obtenue, & je me félicite de voir mes vœux accomplis. Vous réconcilierez sans-doute l'Amour avec l'Hymen, deux dieux plus désunis que *Voltaire* & *Jean-Jacques Rousseau*. J'aurois fait avec plaisir votre épithalame ; mais je n'ai sçu votre mariage qu'après-coup. J'aurois chanté les vertus de l'Epoux & les graces de l'Epouse. Vous avez perdu de mauvais Vers ; mais vous n'avez pas perdu les sentimens qui me les auroient inspirés. &c. &c.

XXI. LETTRE de M. DE V**,

A UNE PARENTE de M. le Marquis de Villette, *au sujet du Mariage de celui-ci avec Mademoiselle* de Varicour.

LES deux heureux, *MADAME*, me permettent de vous féliciter de leur bonheur. Mademoiselle *de Varicour* a bien voulu être ma fille quelque-

tems ; Madame *de Villette* jouit d'un fort plus beau ; elle eſt votre nièce , & j'oſe aſſurer qu'elle en eſt très-digne. Je vous rends votre bien, la vertu, le bon eſprit & les graces. Mon âge & mes maladies m'empêcheront de vous faire ma cour ; mais rien n'altérera la ſenſibilité & le reſpect avec leſquels j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, V**.

Voir la Lettre XVII. de l'art. *EXCUSE.*

MORALES, (LETTRES) *Voyez* l'art. entier CONSEIL... La plupart des Lettres des art. CONDOLÉANCE & CONSOLATION... Les n°s XLIII & LI. article FÉLICITATION... Les n°s XX & XXII. art. OUVRAGE DONNÉ... Les n°s VI, IX, XI, XVII, XIX, art. MARIAGE.





NARRATIONS, DESCRIPTIONS, *NOUVELLES* (LETTRES contenant des).

I. LETTRE

De la Princeſſe DES URSINS *au Marquis* DE TORCI,

Renfermant le détail des Diſputes d'étiquette. (*)

Barcelone, 16 *Décembre* 1701.

JE crois, MONSIEUR, que vous n'êtes jamais de meilleure humeur, que lorſque vous me faites l'honneur de m'écrire ; mais je vous avoue auſſi que je n'ai pas moins de plaiſir quand je vous fais réponſe. Qui vous a ſi bien informé du peu d'adreſſe que j'ai à porter la lampe que le Comte de *Bénaventé* me préſente gravement tous les ſoirs? C'eſt ſans-doute Madame la Ducheſſe de *Noailles*, qui eſt une cauſeuſe, & qui n'eſt jamais plus aiſe que quand elle peut me nuire. Ne vous aura-t-elle point dit auſſi que je laiſſe tomber aſſez ſouvent

(*) Ces minuties de gens importans, ne ſont pas agréables ſeulement aux perſonnes qui cherchent un amuſement dans la lecture, mais encore à celles qui veulent connoître l'homme dans les grandes & les petites choſes.

le pot-de-chambre du Roi ? qu'ordinairement je ne ſçais pas le matin ce que j'ai fait le ſoir de ſon épée ? Ce qui me conſole, c'eſt que vous ſeriez auſſi embarraſſé que moi, ſi vous vous trouviez chargé de cet attirail ; car ſûrement deux mains n'y ſçauroient pas ſuffire. On ne peut rien changer dans cette cérémonie. Le Roi ne ſeroit pas obéi, & je me ferois une affaire, comme il eſt arrivé ces jours paſſés, dans une choſe beaucoup plus ſérieuſe néanmoins. Quoique le Comte de *Marſin* doive vous en écrire, je vais vous la raconter, quand ce ne ſeroit que pour avoir le plaiſir de vous parler d'un vieux & malin petit ſinge, qu'on appelle ici le Patriarche des Indes.

Le jour de la Conception, le Roi & la Reine firent leurs dévotions à la grande Egliſe. Il fut queſtion la veille de régler le cérémonial ; & dans le tems que Leurs Majeſtés me faiſoient l'honneur de m'en parler, mon petit ſinge entra. Le Roi lui demanda qui devoit tenir la nappe ? Il répondit, que le Roi défunt ayant toujours communié ſeul, c'étoit lui & le *ſumiller de corps* qui avoient fait cette fonction ; mais que la Reine s'y trouvant, c'étoit à lui & à moi à avoir cet honneur, quoiqu'il eût encore à leur préſenter la coupe.

Après qu'il ſe fut retiré je repréſentai à Leurs Majeſtés qu'il ne me paroiſſoit pas décent, qu'à l'autel & aux yeux de tout le monde, je figu-

raſſe avec un Patriarche ; que ſi cette fonction étoit eccléſiaſtique, je ne devois pas y être employée ; & que ſi elle ne l'étoit pas, il me paroiſſoit beaucoup mieux que le *ſumiller* la fît avec moi. Le Roi loua cette réflexion, & envoya auſſi-tôt ſon Confeſſeur dire au Patriarche, qu'il donneroit la coupe, & que le Comte de *Bénavenré* & moi tiendrions la nappe. Ce Prélat répondit que cela ne ſe pouvoit pas, & n'en donna point de raiſon.

Le lendemain dans le tems de la communion, le Comte de *Bénavenré* prit la nappe qui avoit été préparée, & je m'approchai auprès de la Reine. Mais le petit Prélat, plus leſte, gagna de la main, & préſenta au Roi une autre nappe qu'il tira apparemment de ſa poche, ſi courte qu'à peine l'extrémité arrivoit juſqu'à la Reine. Le Roi ne vit rien ; la Reine me fit obſerver ce ridicule, par un ſigne qu'elle eut la bonté de me faire.

Cette journée fut celle des incidens : car il en arriva un autre, où je n'eus d'autre part que celle de ſervir de témoin.

Quand il fallut approcher le fauteuil du Roi plus près du prie-dieu ſur lequel Leurs Majeſtés étoient à genoux, le Comte *del-Priégo*, *mayordomo*, le prit ; le Duc d'*Oſſone* courut pour le lui ôter. Cela fit un petit combat preſque au pied de l'autel : car le premier ne vouloit point le lâcher, & le ſecond vouloit l'avoir, croyant l'un

& l'autre que ce service regardoit leur charge. Le dernier enfin l'emporta à force de coups de coudes, & par la complaisance de l'autre.

Pendant qu'ils se tourmentoient ainsi, je vis le moment que le Duc d'*Ossonne*, que vous sçavez, Monsieur, n'être pas plus gros qu'un rat, alloit être culbuté avec le fauteuil sur la personne du Roi, & le Roi sur la Reine.

Leurs Majestés ne s'apperçurent pourtant point de cette scène, étant l'un & l'autre attentifs à prier Dieu, & le bruit que l'on fait ordinairement dans les Eglises en ce pays-ci les ayant empêchés d'y faire attention. Avant que de sortir, je crus à-propos d'en avertir le Roi, afin qu'il empêchât que ces Messieurs n'en vinssent aux voies-de-fait. Sa Majesté en parla dans l'Eglise même au Duc d'*Ossone*, & dans le Palais au Comte *del-Priégo*. On régla le soir même ce différend dans le Conseil. Il fut jugé que le Duc d'*Ossone* avoit tort, & le Roi les accorda en parlant une seconde fois à tous les deux comme il convenoit. Ces Messieurs, de cœur & d'esprit pacifiques, avoient peu d'envie, je crois, de se battre ailleurs que dans l'Eglise.

Au reste, Monsieur, Leurs Majestés assistérent à l'Eglise le matin & l'après-dînée sans *cortenas* (sans rideaux) : il n'y en avoit point ici, & cela faisoit dire aux Espagnols que cette fonction ne se pouvoit faire. Mais nous fûmes bien aises de donner cette atteinte à l'étiquette ; & quand

il y en auroit eu, nous ne nous en ferions point fervis, la fantaifie de cacher un Roi aimable au peuple, me paroiffant une des moins fages de *Philippe II.*

Je ne vous entretiens que de bagatelles; la matiére étant épuifée, quand je vous ai parlé de l'union parfaite qui continue à être entre Leurs Majeftés. Notre Cour eft prefque toujours la même depuis le commencement du mois jufqu'à la fin; & je ne fçais quoi imaginer pour la diverfifier dans un pays où il n'y a rien abfolument qui puiffe y contribuer, &c. &c.

II. (*) LETTRE d'un ÉTRANGER, A M. ***,

Où il marque les différens caractéres des Perfonnes qu'il a vues dans une compagnie de Paris.

MONSIEUR,

IL faut convenir que ceux qui aiment à s'inftruire, ne font jamais oififs. Quoique je ne fois chargé d'aucune affaire importante, je fuis cependant dans une occupation continuelle. Je paffe ma vie à examiner. Tout m'intéreffe, tout m'étonne; je fuis comme un enfant, dont les organes encore tendres font vivement frappés par les moindres objets.

(*) Cette Lettre & les deux fuivantes font tirées des *Lettres Perfanes.*

J'ai passé quelques jours dans une maison-de-campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui : il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modestie une gaîté charmante.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier, selon ma coutume, cette foule de gens qui y abordoient sans cesse, dont les caractéres me présentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi, de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que nous nous entretenions en particulier dans un grand cercle, laissant les conversations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi, (lui dis-je,) plus de curiosité que de politesse ; mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions : car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne sçaurois démêler. Il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné la torture plus de deux cents fois, & cependant je ne les devinerois de mille ans.-- Vous n'avez qu'à dire, (me répondit-il,) & je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez, d'autant mieux que je vous crois homme discret. --Qui est cet homme, (lui dis-je,) qui nous

a tant parlé des repas qu'il a donnés aux Grands, qui eſt ſi familier avec vos Ducs, & qui parle ſouvent à vos Miniſtres, qu'on me dit être d'un accès ſi difficile ? Il faut bien que ce ſoit un homme-de-qualité ; mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait guéres honneur aux Gens-de-qualité, & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger ; mais il me ſemble qu'il y a, en général, une certaine politeſſe commune à toutes les Nations ; je ne lui trouve point de celle la. Eſt-ce que vos Gens-de-qualité ſont auſſi mal élevés que les autres ? --Cet homme, (me répondit-il en riant,) eſt un Fermier ; il eſt autant au-deſſus des autres par ſes richeſſes, qu'il eſt au-deſſous de tout le monde par ſa naiſſance. Il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſoudre à ne manger jamais chez lui. Il eſt bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par ſon Cuiſinier : auſſi n'en eſt-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui. --Mais ſi je ne vous importune pas, dites-moi, je vous prie, quel eſt celui qui eſt vis-à-vis de nous, qui eſt ſi mal habillé, qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'eſprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'eſprit ?--C'eſt, (me répondit-il,) un Poète, & le groteſque du Genre-humain : ces gens-là diſent qu'ils ſont nés ce qu'ils ſont ; cela eſt vrai, & auſſi ce qu'ils ſeront toute leur

vie, c'eſt-à-dire, preſque toujours les plus ridicules de tous les hommes. Auſſi ne les épargne-t-on point; on verſe ſur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maiſon; & il y eſt bien reçu du Maître & de la Maitreſſe, dont la bonté & les maniéres polies ne ſe démentent à l'égard de perſonne.

- Et ce vieil-homme, (lui dis-je tout bas) qui a l'air ſi chagrin? --C'eſt un vieux Guerrier, (me dît-il) qui ſe rend mémorable à tous ſes auditeurs par la longueur de ſes exploits. Il ne peut ſouffrir que la France ait gagné des batailles où il ne ſe ſoit pas trouvé, ou qu'on vante un ſiége où il n'ait pas monté la tranchée. Il ſe croit ſi néceſſaire à notre Hiſtoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini. Il regarde quelques bleſſures qu'il a reçues, comme la diſſolution de la Monarchie; & à la différence de ces Philoſophes qui diſent qu'on ne jouit que du préſent, & que le paſſé n'eſt rien; il ne jouit au contraire que du paſſé, & n'exiſte que dans les campagnes qu'il a faites. &c. &c.

III. LETTRE DU MÊME,

Sur les entretiens des Cafés.

MONSIEUR,

Vous ſçavez que je ſuis né Obſervateur. Pour ſatisfaire mon goût, j'entrai, il y a cinq ou ſix jours

jours, dans un Café. J'y remarquai d'abord un Gentilhomme, aſſez bien mis, qui ſe faiſoit écouter. Il parloit du plaiſir qu'il y avoit de vivre à Paris, & déploroit ſa ſituation d'être obligé de vivre dans la Province. « J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre, & je me croirois plus heureux, ſi j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau preſſer mes Fermiers & les accabler de frais de Juſtice, je ne fais que les rendre plus inſolvables: je n'ai jamais pu voir cent piſtoles à-la-fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit ſaiſir toutes mes terres, & je ſerois à l'Hôpital. »

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté, & je vis un autre homme qui faiſoit des grimaces de poſſédé. « A qui ſe fier déſormais, s'écrioit-il ? Il y a un traître, que je croyois ſi fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent, & il me l'a rendu: quelle perfidie horrible! Il a beau faire, dans mon eſprit il ſera toujours déshonoré. »

Tout-près de-là étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, diſoit: Dieu béniſſe les projets de nos Miniſtres. Puiſſé-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres!... J'eus la curioſité de demander ſon nom. C'eſt un homme extrêmement pauvre, me dît-on; auſſi a-t-il un pauvre métier: Il eſt Généalogiſte, & il

eſpére que ſon art rendra beaucoup, ſi les fortunes continuent : parce que tous ces nouveaux Riches auront beſoin de lui pour réformer leur nom, décraſſer leurs ancêtres, & orner leurs carroſſes ; il s'imagine qu'il va faire autant de Gens-de-qualité qu'il voudra.

Enfin, je vis entrer un vieillard, pâle & ſec, que je reconnus pour Nouvelliſte, avant qu'il ſe fût aſſis. Il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une aſſurance victorieuſe contre tous les revers, & préſagent toujours les victoires & les trophées. C'étoit, au contraire, un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles triſtes. « Les affaires vont bien-mal du côté de l'Eſpagne, dît il : nous n'avons point de Cavalerie ſur la frontière ; & il eſt à craindre que le Prince ***, qui en a un gros corps, ne faſſe contribuer tout le Languedoc. »

Il y avoit vis-à-vis de moi un Philoſophe, aſſez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliſte en pitié, & hauſſoit les épaules à meſure que l'autre hauſſoit la voix ; je m'approchai de lui, & il me dît à l'oreille : « Vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de ſa frayeur pour le Languedoc ; & moi j'apperçus hier au ſoir une tache dans le Soleil, qui, ſi elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la Nature en engourdiſſement ! & je n'ai pas dit un ſeul mot. »

Je ſuis perſuadé que ſi j'avois eu le tems de demeurer davantage dans ce lieu, j'y aurois cer-

tainement vu d'autres originaux. Comme j'efpére y retourner dans quelques jours, je ne manquerai pas de vous faire part de mes nouvelles découvertes.

Je fuis, &c. &c.

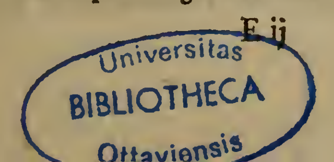
IV. LETTRE DU MÊME,

Sur un Géomètre.

PUISQUE vous vous amufez, MONSIEUR, de mes obfervations, je vous apprendrai, que paffant l'autre jour fur le Pont-neuf, avec un de mes Amis, il rencontra un homme de fa connoiffance qu'il me dit être un Géomètre; & il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit d'une rêverie profonde. Il fallut que mon Ami le tirât long-tems par la manche, & le fecouât, pour le faire defcendre jufqu'à lui; tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils fe firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires: ces difcours les menérent jufques fur la porte d'un Café, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre Géomètre y fut reçu de tout le monde avec empreffement. Il dérida alors un peu fon vifage, & fe mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de Géométrie.

Cependant fon efprit régulier toifoit tout c



qui se disoit dans la conversation ; il ressembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumiére trop vive. Rien, pour lui, n'étoit indifferent, pourvu qu'il fût vrai : aussi sa conversation étoit-elle singuliére.

Il étoit arrivé, ce jour-là, de la campagne, avec un homme qui avoit vu un Château superbe & des Jardins magnifiques ; & il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large, & un bosquet barlong de dix arpens. Il auroit fort souhaité que les règles de la perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru par-tout de même largeur ; & il auroit donné, pour cela, une méthode infaillible.

Il parut fort satisfait d'un Cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure tout-à-fait singuliére ; & il s'échauffa beaucoup contre un Sçavant qui étoit auprès de moi, qui, malheureusement, lui demanda si ce Cadran marquoit les heures Babyloniennes ?

Un Nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie ; & il donna aussi-tôt les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air ; &, charmé de sçavoir cela, il voulut en ignorer entiérement le succès.

Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hyver précédent par une inondation : « Ce que vous me dites-là m'est fort agréable, dit alors le Géomètre ; car je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, & qu'il est au moins tombé sur la Terre deux pouces d'eau plus que l'année passée. »

Un moment après il sortit, & nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme. Ils se choquérent rudement, & de ce coup, ils rejaillirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vitesse & de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au Géomètre : Je suis bien-aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre ; je viens de donner mon *Horace* au Public.--Comment, dit le Géomètre ? Il y a deux mille ans qu'il y est.-- Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre ; c'est une traduction de cet ancien Auteur que je viens de mettre au jour : il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi ! Monsieur, dit le Géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, & ils pensent pour vous ?--Monsieur, dit le Sçavant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au Public, de lui rendre

la lecture des bons Auteurs familiére ?--- Je ne dis pas tout-à-fait cela : j'estime, autant qu'un autre, les sublimes Génies que vous travestissez : mais vous ne leur ressemblerez point ; car si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais. Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piéce d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le Peuple ; mais elles sont toujours foibles & d'un mauvais alloi. Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts ; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps : mais vous ne leur rendez pas la vie, il y manque toujours un esprit pour les animer. Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ?..

Après ce petit conseil, ils se séparérent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre. &c.

Voir le n° IV des LETTRES BADINES, To. I, *p.* 89.

V. *LETTRE de RACINE à BOILEAU*,

Contenant le détail de la prise du Château-Neuf.

Au Camp près de Namur, 24 *Juin* 1692.

JE laisse à M. de *Valincour*, mon cher MONSIEUR, le soin de vous écrire la prise du Château-Neuf : voici seulement quelques circonstances qu'il oubliera peut-être dans sa Relation.

LeChâteau-neuf, appellé autremẽt le *fortGuillaume*, eſt un grand ouvrage à corne, avec quelq' redens dans le milieu de la courtine, ſelon que le terrein le demandoit. Il eſt ſitué de telle ſorte, que plus on en approche, moins on le découvre. Depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit, il n'y avoit fait qu'une très-petite brèche à paſſer deux hommes, & il n'y avoit pas une paliſſade du chemin-couvert, qui fût rompue. M. de *Vauban* a admiré lui-même la beauté de cet ouvrage. L'Ingénieur qui l'a tracé, & qui a conduit tout ce qu'on y a fait, eſt un Hollandois, nommé *Cohorne*. Mais notre tranchée l'embraſſoit de toutes parts. Elle eſt quelque choſe de prodigieux : elle embraſſe à-la-fois pluſieurs montagnes & pluſieurs vallées, avec une infinité de détours & de retours. Enfin il s'eſt trouvé, que dès que nous avons attaqué la contr'eſcarpe, les Ennemis qui craignoient d'être coupés, ont abandonné dans l'inſtant tout leur chemin-couvert. Voyant dans leur ouvrage vingt de nos Grenadiers, qui avoient grimpé par un petit endroit où on ne pouvoit monter qu'un-à-un, ils ont auſſitôt battu la chamade. Ils étoient encore quinze cens hommes, tous gens bien-faits.

Le principal Officier qui les commandoit, nommé M. de *Vimbergue*, eſt âgé de près de 80 ans. Comme il étoit d'ailleurs fort-incommodé des fatigues qu'il a ſouffertes depuis quinze jours, & qu'il ne pouvoit plus marcher, il s'étoit fait

porter ſur la petite brèche que notre canon avoit faite, réſolu d'y mourir l'épée à la main. C'eſt lui qui a fait la capitulation; & il y a fait mettre, « qu'il lui feroit permis d'entrer dans le vieux Château, pour s'y défendre encore juſqu'à la fin du ſiége. » Vous voyez par-là à quelles gens nous avons affaire, & que l'art & les précautions de M.r de *Vauban* ne font pas inutiles pour épargner bien des braves gens, qui s'iroient faire-tuer mal-à-propos.

C'étoit encore M.r le DUC, qui étoit Lieutenant-général de jour; & voici la troiſiéme affaire qui paſſe par ſes mains. Je voudrois que vous euſſiez pu entendre de quelle maniére aiſée, & même avec quel eſprit, il m'a bien voulu raconter une partie de ce que je vous mande, les réponſes qu'il fit aux Officiers qui le vinrent trouver pour capituler, & comme, en leur faiſant mille honnêtetés, il ne laiſſoit pas de les intimider.

On a trouvé le chemin-couvert tout plein de corps morts, ſans tous ceux qui étoient à-demi enterrés dans l'ouvrage. Nos bombes ne les laiſſoient pas reſpirer. Ils voyoient ſauter à tous momens en l'air leurs camarades, leur pain, leur vin, & étoient ſi las de ſe jetter par terre, comme on fait quand il tombe une bombe, que les uns ſe tenoient debout, au hazard de ce qui en pourroit arriver; les autres avoient creuſé de petites niches dans des retranchemens qu'ils

avoient faits dans le milieu de l'ouvrage, & s'y tenoient plaqués tout le jour.

Le vieux Château eſt compoſé de quatre autres Forts l'un derriére l'autre, & va toujours en s'étréciſſant, en telle ſorte, que celui de ces Forts qui eſt à l'extrémité de la montagne, ne paroît pas pouvoir contenir trois cens hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes. &c. &c.

VI. LETTRE AU MÊME.

(Victoire du Maréchal de *Luxembourg* à Nerwinde.)

A Marly, *le* 6 *Août* 1693.

LA Victoire de M. de *Luxembourg*, mon cher MONSIEUR, eſt bien plus grande que nous ne penſions, & nous n'en ſçavions pas la moitié. Le ROI reçoit tous les jours des Lettres de Bruxelles & de mille autres endroits, par où il apprend que les Ennemis n'avoient pas une troupe enſemble le lendemain de la Bataille. Preſque toute l'Infanterie qui reſtoit, avoit jetté ſes armes : les Troupes Hollandoiſes ſe ſont la plûpart enfuies juſqu'en Hollande. Le Prince d'*Orange* qui penſa être pris, après avoir fait des merveilles, coucha le ſoir, lui huitiéme, avec M. de *Baviére*, chez un Curé près de Loo. Nous avons 25 ou 30 Drapeaux, 55 Etendards, 76 piéces de canon, 8 mortiers, 9 pontons, ſans tout ce qui eſt tombé dans la riviére. Si nos chevaux, qui

n'avoient point mangé depuis deux fois vingt-quatre heures, eussent pu marcher, il ne resteroit pas un corps de troupes aux Ennemis.

Je vous envoie un récit du Combat en général, qui me fut dicté hier au soir par M. *Albergotti*; croyez que c'est comme si M. de *Luxembourg* l'avoit dicté lui-même. Vous sçaurez d'ailleurs les actions des principaux particuliers : M. de *Chartres* chargea trois ou quatre fois à la tête de divers Escadrons, & fut débarrassé des Ennemis, ayant blessé de sa main l'un d'eux qui le vouloit emmener. M. d'*Arci*, son Gouverneur, tomba aux pieds de ses chevaux, le sien ayant été blessé.

M. le Prince de *Conti* chargea aussi plusieurs fois, tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'Infanterie, & regagna pour la troisiéme fois le village de Nerwinde, qui donne le nom à la Bataille, & reçut sur la tête un coup de sabre d'un des Ennemis, qu'il tua sur-le-champ.

M. le DUC chargea de même, regagna la seconde fois le village à la tête de l'Infanterie, & combattit encore à la tête de plusieurs Escadrons de Cavalerie.

M. de *Luxembourg* étoit, dit-on, quelque chose de plus qu'humain, vôlant par-tout, & même s'opiniâtrant à continuer les attaques, dans le tems que les plus braves étoient rebutés, menant en personne les Bataillons & les Escadrons la charge.

M. de *Monmorenci*, ſon fils aîné, après avoir combattu pluſieurs fois à la tête de ſa Brigade, reçut un coup de mouſquet dans le tems qu'il ſe mettoit au-devant de ſon Pere, pour le couvrir d'une décharge horrible que les Ennemis firent ſur lui. M. le Comte, ſon frere, a été bleſſé à la jambe; M. de la *Rocheguion* au pied, &c.

Nous avons 1400 priſonniers, entre leſquels 165 Officiers, pluſieurs Officiers-généraux, dont on aura ſans-doute donné les noms.

Voici encore quelques particularités. Pluſieurs Généraux des Ennemis étoient d'avis de repaſſer d'abord la riviére: le Prince d'*Orange* ne voulut pas. L'Electeur de Baviére dit « qu'il falloit au contraire rompre tous les ponts, & qu'ils tenoient à ce coup les Français. »

Le lendemain du Combat, M. de *Luxembourg* a envoyé à Tirlemond où il étoit reſté, pluſieurs de ces Officiers bleſſés: entr'autres, le Comte de *Solms*, Général de l'Infanterie, qui s'eſt fait couper la jambe. M. de *Luxembourg*, au lieu de les faire tranſporter en cet état, s'eſt contenté de leur parole, & leur a fait offrir toute ſorte de rafraîchiſſemens. « *Quelle Nation eſt la vôtre*, (s'écria le Comte de *Solms*, en parlant au Chevalier *du Rozel*) »! *Vous vous battez comme des lions*, » *& vous traitez les vaincus, comme s'ils étoient vos* » *meilleurs amis*! » &c. &c.

VII. LETTRE à Madame de**,

Pour lui annoncer l'abdication du DUC *de Savoie, & le* Brutus *de* VOLTAIRE.

ON me remit hier, MADAME, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Le plaisir de recevoir de vos nouvelles a été d'autant plus grand, qu'il a été attendu avec bien de l'impatience. Donnez-m'en, je vous supplie, un peu plus souvent, & n'oubliez pas de me parler de votre santé & de vos amusemens. Il me paroît, par ce que vous me mandez, que vous ne regrettez point ce pays-ci; je pourrois de-là tirer quelque conséquence qui ne me seroit pas avantageuse; mais il ne faut pas travailler à se faire de la peine, & il vaut mieux passer légérement là-dessus, pour vous donner quelques nouvelles.

J'ai cependant peu de choses à vous apprendre; mais j'obéirai à vos ordres, qui me sont sacrés, supposé pourtant que la Renommée ne vous ait pas servie plutôt ou aussitôt que nous.

La nouvelle du jour est que le *Roi de Sardaigne* vient d'abdiquer en faveur de son Fils: c'est un événement auquel les Politiques ne s'attendoient guéres. Comment un Prince de son caractére a-t-il pu se déterminer à descendre du Trône? Il ne s'est réservé que cinquante mille écus de rente, deux valets-de-chambre & quatre va-

lets-de-pied ; il ne garde ni écuyers, ni pages, & il dit que le train auquel il s'eſt borné, eſt plus que ſuffiſant pour un ſimple Gentil-homme. Il doit dorénavant réſider à Chambery. Avez-vous ſçu auſſi le mariage du même Prince avec la Dame-d'honneur de la défunte Femme de ſon Fils ? Ce dernier trait n'eſt pas moins étonnant que ſon abdication ; & devine qui voudra ou qui pourra maintenant, ce que c'eſt que l'homme.

On nous promet *Brutus*, Tragédie de M. de *Voltaire*, pour le commencement de l'hiver : j'ai bonne opinion de tout ce qui ſort de la plume cet Auteur, & je ſuis bien ſon partiſan. Je voudrois fort que tout cela pût vous engager à revenir bien vite : mais je crains que vous ne préfériez les plaiſirs de la campagne à ceux de la Cour ; ils ont en effet quelque choſe de plus séduiſant, & je redoute leurs appas par rapport à vous. Je vous exhorte à conſerver votre ſanté, à abréger votre voyage, à me donner de vos nouvelles, & à ne pas douter de mon reſpectueux attachement.



VIII. LETTRE DE *M.* DE *V***

A Mademoiselle DE CLERMONT,

Renfermant la relation d'une Fête burlesque.

MADEMOISELLE,

LES Citoyens de Bellebat ne peuvent vous rendre compte, que de leurs divertissemens & de leurs Fêtes; ils n'ont ici d'affaires que leurs plaisirs: bien différens en cela de Monsieur votre Frere aîné (*), qui ne travaille tout le jour que pour le bonheur des autres.

Nous sommes tous devenus ici Poëtes & Musiciens, sans pourtant être devenus bizarres. Nous avons de fondation un Grand-Homme qui excelle en ces deux genres; c'est le Curé de Courdimanche. Ce bon-homme a la tête tournée de vers & de musique, & on le prendroit volontiers pour l'Aumônier du Cocher de M. de *Verthamon*.

Nous le couronnâmes hier Poëte en cérémonie dans le château de Bellebat; & nous nous flattons que le bruit de cette Fête magnifique excitera par-tout l'émulation & ranimera les Beaux-Arts en France.

On avoit illuminé la grande Salle de Bellebat, au bout de laquelle on avoit dressé un Trône sur une table de lansquenet. Au-dessus

(*) M. le Duc de *Bourbon*.

du Trône, pendoit à une ficelle imperceptible une grande couronne de laurier, où étoit renfermée une petite lanterne allumée, qui donnoit à la couronne un éclat singulier.

M. le Comte de *Clermont* & tous les Citoyens de Bellebat étoient rangés sur des tabourets. Ils avoient des branches de laurier à la main, de belles moustaches faites avec du charbon, un bonnet de papier sur la tête, fait en forme de pain-de-sucre; & sur chaque bonnet on lisoit en grosses lettres le nom des plus grands Poëtes de l'antiquité.

Les grands-Maîtres de cérémonies, une couronne de laurier sur la tête & un bâton à la main, étoient décorés d'un tapis vert qui leur servoit de mante.

Tout étant disposé & le Curé étant arrivé dans une calèche à six chevaux qu'on avoit envoyée au devant de lui, il fut conduit à son Trône. Dès qu'il fut assis, l'Orateur lui prononça à genoux une harangue dans le style de l'Académie, pleine de louanges, d'antithèses & de mots nouveaux. Le Curé reçut tous ces éloges avec l'air d'un homme qui sçait qu'il en mérite bien davantage: car tout le monde n'est pas de l'humeur de notre Reine (*), qui hait les louanges autant qu'elle les mérite.

Après la harangue, on exécuta le concert qui commença par une grande Pièce de Vers pom-

(*) Mlle de *Clermont*, à qui cette Lettre est adressée.

peux, à laquelle ni les aſſiſtans, ni le Curé, ni l'Auteur, n'entendirent rien. Il faudroit avoir été témoin de cette Fête pour en bien ſentir l'agrément. Les projets & les préparatifs de ces divertiſſemens ſont toujours agréables, l'exécution rarement bonne, & le récit ſouvent ennuyeux.

Ainſi, dans les plaiſirs d'une vie innocente,
Nous attendons l'heureux jour,
Où nous reverrons le ſéjour
De cette Reine aimable & bienfaiſante;
L'objet de nos reſpects, l'objet de notre amour.
Le plaiſir de vivre à ſa Cour
Vaut la fête la plus brillante.

&c. &c. &c.

IX. LETTRE DU MÊME,

Sur les Changemens opérés dans la Terre de Fernei.

VOUS voulez ſçavoir, MONSIEUR, quelques détails de mon voyage au bord du lac de Genève? Je vous dirai qu'il y avoit ici, dans le plus bel aſpect de l'Europe (après Conſtantinople), mais dans le ſol le plus ingrat & le plus malſain, un petit hameau habité par quarante malheureux dévorés d'écrouelles & de pauvreté. M. de V** acheta ce territoire affreux, exprès pour le changer. Il commença par faire deſſécher des marais empeſtés. Il défricha. Il fit venir

des Artiſtes étrangers de toute eſpèce, & ſurtout des Horlogers, qui ne connurent ni maîtriſe, ni jurande, ni compagnonage; mais qui travaillérent avec une induſtrie merveilleuſe, & qui furent en état de donner des Ouvrages finis, à un tiers meilleur-marché qu'on ne les vend à Paris.

M. le Duc de *Choiſeul* les protégea. M. *Dogni* les ſoutint avec des bontés ſans leſquelles ils étoient perdus. M. *Turgot* voyant en eux des Etrangers devenus Français & des Gens-de-bien devenus utiles, leur a donné toutes les facilités qui ſe concilient avec les Loix. Enfin, en peu d'années, un repaire de quarante ſauvages eſt devenu une petite Ville opulente, habitée par douze cens perſonnes utiles, par des Phyſiciens de pratique, par des Sages dont l'eſprit occupe les mains. Si on les avoit aſſujettis aux Loix ridicules inventées pour opprimer les Arts, ce lieu ſeroit encore un déſert infect, habité par les ours des Alpes & du mont-Jura, &c. &c.

A Fernei, 7 Mars 1776.



X. *LETTRE à M. LINGUET*
Pour lui annoncer une opération de Chirurgie, très-cruelle.

A Chartres, le 13 *Mars* 1776.

MONSIEUR,

ON vient de faire aux environs de Chartres une opération bien ſanguinaire, & en même-tems ſi bizarre, que je crois que juſqu'ici il n'y en a pas eu d'exēple. Il me ſemble qu'elle mérite d'être annoncée dans un Journal, rempli de tant d'anecdotes curieuſes, & ſi intéreſſant à tous égards.

Un Payſan avoit eu les doigts gelés en partie, lors du froid exceſſif qui s'eſt fait-ſentir pendant les deux derniers mois. Pour être guéri, il s'adreſſe à un Chirurgien de ſon Village. Cet homme dont l'impéritie ne peut que faire-gémir tous les cœurs ſenſibles, ſur l'étrange facilité avec laquelle on accorde à des gens ſans étude le droit de tuer impunément leurs ſemblables dans les campagnes, promet à ſon malade une entiére guériſon. Il lui propoſe pour cela un moyen infaillible. Vous ne le devineriez ſans-doute pas, Monſieur, ce moyen ? C'eſt d'avoir recours à l'amputation de tous les doigts, quoiqu'il n'y en eût que quelques-uns que le froid eût attaqués. Le Villageois crédule ſouſcrit avec docilité à l'ordonnance de ſon Eſculape, qui cependant ne veut pas ſe charger de l'exécution

& qui a la modeftie d'avouer que le Maréchal de l'endroit, homme habile & plein de dextérité, réuffira beaucoup mieux que lui. Le délégué accepte fans répugnance la commiffion. La victime eft amenée; le Chirurgien préfent donne fes ordres. D'abord on fait-pofer à celui qu'on veut guérir, une de fes mains fur l'enclume; & le Maréchal, armé d'un efpèce de hache, coupe d'un feul coup les cinq doigts. Le patient place auffi-tôt fon autre main, & d'un fecond coup les cinq autres font abbatus.... & voilà le malade guéri radicalement.

Ce fait, Monfieur, vous paroîtra fans-doute bien extraordinaire, & peut-être même incroyable. J'ofe cependant vous l'attefter, malgré fon invraifemblance; non d'après des rumeurs populaires, toujours incertaines, quoique tout Chartres en foit inftruit; mais fur le témoignage précis du Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de cette Ville, Artifte auffi véridique qu'il eft éclairé, & qui donne aujourd'hui fes foins, dans cet Hôpital, à l'infortuné qu'on a enfanglanté d'une maniére auffi cruelle.

Au refte, je ne fçais ce qui doit le plus furprendre dans ce tragique événement: ou l'ignorance meurtriére du Bourreau qui ordonne l'opération: ou l'obéiffance également barbare de celui qui s'en charge & qui l'exécute: ou enfin la ftupide crédulité, & tout-à-la-fois la conftance héroïque de celui qui l'endure.

Dans un ſiècle où l'art le plus ſalutaire aux hommes a fait de ſi grands progrès, où la Capitale & la plupart des autres Villes du Royaume applaudiſſent, dans ce genre, aux talens les plus rares, n'eſt-il pas inconcevable qu'il règne une pareille ignorance chez des hommes qui ſe prétendent appellés à l'art de guérir, & qui ſemblent n'être répandus au ſein de nos campagnes, que pour en faire de vaſtes tombeaux ? Si l'on jugeoit de l'état actuel de la Chirurgie chez nous, par les preuves multipliées que donnent de leur impéritie ces meurtriers ſubalternes qui ſe décorent du nom de Chirurgiens, ne ſeroit-on pas tenté de la croire encore au berceau ? Ah ! qu'il ſeroit à deſirer que le Gouvernement ſage dont nous recueillons tous les jours de nouveaux fruits, voulût bien pourvoir à la ſanté de nos Cultivateurs, comme il ſe propoſe de pourvoir bientôt à tous leurs beſoins !

Mais il faudroit qu'un auſſi funeſte abus fût préſenté aux yeux du Miniſtère ſous les plus fortes couleurs. Il faudroit une plume auſſi énergique que la vôtre, Monſieur, pour décrire toutes les cataſtrophes que cauſent dans un état qu'ils ignorent ces Brigands à lancette, qui ne méritent pas même le titre de Candidats, & qui oſent cependant ſe croire de dignes Enfans du Dieu d'Epidaure.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HUE DU TAILLIS, *Avocat au Parlement de Paris.*

Voy. la Lettre V. de l'art. *ENVOI.*

XI. (*) LETTRE de M. DE KERGUELEN, Capitaine de Vaiſſeau-de-Roi,

A M. ***,

Sur les Colonies Angloiſes de l'Amérique.

VOUS deſirez, MONSIEUR, que je vous diſe mon opinion ſur les troubles qui règnent entre la Grande-Bretagne & ſes Colonies de l'Amérique, & que je vous donne quelques éclairciſſemens ſur cette partie du Globe, qui fixe aujourd'hui l'attention de toute l'Europe? Je vais tâcher de répondre à la confiance que vous me témoignez. Une étude réfléchie du commerce des Anglois, à laquelle je me ſuis appliqué pour connoître les moyens de faire, en tems de guerre, des courſes avantageuſes; un voyage que j'ai fait en Angleterre pour cet effet; enfin, une croiſiére que j'ai tenue pendant la Guerre ſur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, m'ont mis à-portée, ſans-doute, de prendre des connoiſſances ſur ce qui concerne le commerce & les forces de l'Amérique. Mais je vous demande de l'indulgence pour mon ſtyle, dont la ſéchereſſe doit naturellement ſe reſſentir de la ſituation d'un Officier malheureux, auquel il ne reſte que ſes foibles talens & ſon honneur.

(*) Nous avons abrégé cette Lettre, parce que ce qui étoit vrai en 1775, ne l'eſt plus aujourd'hui. La même raiſon nous a obligés de mettre des reſtrictions à quelques phraſes.

Les Colonies Angloiſes n'ont pas la ſixiéme partie de l'étendue qu'on a lieu de leur ſuppoſer par l'inſpection des Cartes. Elles ſont reſſerrées entre la Mer & les montagnes, & n'ont guéres que 150 milles de moyenne profondeur, ſur environ 800 milles d'étendue depuis le 31e juſqu'au 46e degré à-peu-près de latitude ; ce qui fait environ 120,000 milles quarrés (*). La Grande-Bretagne contient dans ces trois Royaumes 105,624 milles quarrés, ſuivant les derniers calculs : ainſi l'on voit que les poſſeſſions de l'Amérique n'ont guéres plus d'étendue que l'Irlande, l'Ecoſſe & l'Angleterre enſemble.

Vous ſerez peut-être étonné de cette réduction de terres du Continent ; mais je ne dois compter que celles qui rempliſſent l'objet des Colonies, qui eſt de nourrir les habitans par l'agriculture, & d'employer le ſurplus des terres en denrées de commerce pour ſe procurer des objets d'échange avec les manufactures de la Métropole. Or, il n'y a dans l'Amérique que très-peu de terres dans ce cas. Le terrein de ce Continent eſt, en général, mauvais : ce n'eſt que le long des riviéres qu'on voit de bonne terres, comme dans la Virginie & le Maryland, deux Provinces qui ſont arroſées d'un grand nombre de riviéres. On ne trouve, du nord au ſud, de terres bonnes, ou qui puiſſent tourner à l'avantage de la Grande-Bretagne, que depuis le 41^e^

(*) Le *Mille* Anglois vaut un tiers de lieue.

jufqu'au 35e degrés de latitude ; plus au fud que trente cinq degrés, on rencontre, à mefure qu'on avance, des terres plus mauvaifes & qui fe terminent en fables brûlans ; & plus au nord que quarante &-un degrés, on ne découvre que des rochers plus ou moins couverts de neiges à mefure qu'on s'élève en latitude.

Suivant les rôles de ceux qui payent les impôts publics, le nombre des Blancs étoit en Amérique, en 1760, de 2,500,000, & celui des Noirs de 430,000. Mais, comme il eft prouvé que la population double en ces Colonies tous les vingt ans, nous pouvons fuppofer aujourd'hui fur ce Continent quatre millions d'habitans, y compris les Noirs. Cette population paroît d'abord étonnante ; mais on n'en fera pas-du-tout furpris, fi l'on examine celle des campagnes en Europe, où le nombre des habitans doubleroit tous les dix ans, fans la navigation, la multiplicité des Couvens & des manufactures, les Guerres, &c. Le nombre des Villes arrête auffi la population. Les hommes font comme les plantes : il leur faut de l'efpace & une certaine étendue de terre pour en tirer leur nourriture. Les hommes dans les Villes, ainfi que les arbres dans les Forêts, fe preffent, s'étouffent & s'affament. Dans les Colonies, au contraire, les hommes s'étendent librement, & un Pere n'y eft point effrayé du nombre de fes Enfans. L'on voit donc que la population de l'Amérique n'eft point merveil-

leuſe ; je ſuis même perſuadé qu'elle ſeroit plus forte, ſans l'intempérie du climat, & ſans pluſieurs ſituations marécageuſes & mal-ſaines.

Ce qui rend ces Colonies encore plus pernicieuſes, c'eſt le paſſage prompr & rapide des chaleurs exceſſives de l'été aux froids âpres de l'hyver. Ajoutez à cela, que leur ſituation entre la Mer & les montagnes les ſoumet à des pluies abondantes.

La partie ſeptentrionale de l'Amérique ne produit aucune denrée de commerce & d'exportation. Les Villes y ſont ſi nombreuſes & ſi peuplées, qu'elles abſorbent la plus grande partie du revenu des terres. Les habitans ne peuvent que ſe procurer les néceſſités de la vie : s'ils s'occupoient de quelque autre objet, ils périroient de froid pendant l'hiver. On eſtime qu'il y a plus de dix degrés de différence, du froid qu'il fait ordinairement à Boſton, à celui qu'on reſſent à Londres dans les années communes. Les difficultés de l'agriculture, dans les Colonies du nord, ont forcé les habitans de s'adonner à la pêche. C'eſt à elle que la partie ſeptentrionale de l'Amérique doit une partie de ſa ſubſiſtance.

L'agriculture n'eſt pas belle dans certaines contrées. Comme les hivers ſont également durs & longs, & qu'ils ſont ſuivis de chaleurs exceſſives, le bled prend peu de racine, croît ſubitement, s'épuiſe en paille, & ne produit qu'un grain foible & chétif. L'orge & l'avoine ſont ſujets

jets aux mêmes accidens ; mais le maïs y croît en perfection, & forme la nourriture des Américains la plus assurée.

La partie centrale de l'Amérique cultive le tabac. Le Maryland & la Virginie ont été jusqu'ici les Provinces les plus fructueuses à l'Angleterre par la culture du tabac ; mais cette plante dévorante a entiérement épuisé les terres. Les Virginiens & les Marylandois faisoient autrefois trois boucaux de tabac par tête; ils n'en sçauroient fournir un aujourd'hui. Les terres à bled dépérissent également. Les terres de la Virginie & du Maryland sont d'autant plus faciles à s'épuiser, qu'elles sont légéres & peu profondes.

La partie méridionale du Continent, qui comprend les deux Carolines, la Géorgie & la Floride, est un pays plat & bas; les terres y sont également peu profondes; & comme il y pleut beaucoup, les eaux n'ayant point d'écoulement, forment des marais très-mal-sains. Ces marais sont ce qu'on nomme les terres à riz, dont la culture coûte bien des hommes chaque année.

Ces Provinces faisoient aussi le commerce de coton ; mais les Colons n'en cultivent plus que pour leur usage : ils le mêlent avec de la laine, & en font une bonne étoffe. La Caroline cultive beaucoup d'indigo ; mais il est bien inférieur à celui de St-Domingue. Cette denrée demande, ainsi que le tabac, des terres riches & fécondes. La Grande-Bretagne a très à-cœur l'établissement des vi-

gnobles dans les Colonies du ſud ; mais le terrein ne répond pas aux ſoins des habitans. Les vignes ſont preſque toujours noyées par les pluies & détruites par les brouillards. D'ailleurs, comme à la ſaiſon des pluies ſuccèdent des chaleurs ſubites & très vives, le raiſin devient un fruit d'été & le vin qu'il produit ne ſe conſerve pas. Le Gouvernement a cependant établi des prix pour encourager la culture des vignes ſur le Continent.

J'ai paſſé ſous ſilence différens petits articles de commerce ou d'agriculture, comme le lin, l'opium, la potaſſe, la cinnamome, la pêche de l'éturgeon, les bois de teinture, l'olivier, l'aloës, le cirier, & le thé, que l'amour de la patrie fait préférer à celui de Chine.

D'après le tableau que je viens, Monſieur, de tracer, vous pouvez conclure que l'Amérique n'eſt pas un pays auſſi riche que les Anglois ſe le perſuadent ; que l'Europe n'a point à craindre qu'il s'y forme d'Empire formidable ; que les Américains ſont dans la néceſſité d'établir chez eux des Manufactures nouvelles, d'encourager les anciennes, d'étendre l'économie & l'induſtrie, afin de tirer de leur propre fonds toutes les marchandiſes propres à commercer avec les Antilles ; qu'ils doivent animer leur commerce & leur agriculture à proportion que leur population augmente : que les Anglois doivent de leur côté vivre dans la plus parfaite harmonie avec les

Américains, les protéger, encourager leur commerce, leurs manufactures, partager avec eux le monopole de la pêche, qui eſt la pépiniére de leurs Matelots; qu'ils doivent, le plutôt poſſible, prendre des arrangemens pour terminer une guerre cruelle, incertaine, funeſte dans ſes conſéquences, qui n'aboutit qu'à s'épuiſer de part & d'autre en dépenſes fatales, qu'à ruiner & égorger leurs Freres; qu'ils ſont dans la poſition la plus critique, ſi quelque Marine étrangére bien adminiſtrée les attaquoit, ou ſi les Américains ouvroient en même-tems leurs ports à toutes les Nations; & qu'enfin la reſſource à laquelle ils paroiſſent forcés, d'appeller des Étrangers à leur ſecours, eſt bien dangereuſe pour une Nation inquiette, qui tourmentée par le génie de la liberté, s'agite en tout ſens, & n'a d'autre fortereſſe que ſes vaiſſeaux.

Je ſuis, &c. &c.

DE KERGUELEN.

Au Château de Saumur,
le 19 *Décembre* 1775.



XII. *LETTRE* du Maréch. de *NOAILLES* A LOUIS XV.

A l'Escurial, ce 12 Juin 1746.

SIRE,

C'EST de l'Escurial que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté. Je reçus le 8, environ six heures avant mon départ d'Aranjuez, la Lettre dont Elle m'a honoré, du 26 Mai, par le retour d'un de mes Courriers; & je remis celles dont Elle me chargeoit pour le Roi d'Espagne, pour Madame Infante, & pour le Chevalier de beaucoup d'ordres. Je partis le même jour pour Madrid, où je n'ai resté que les deux jours que je m'étois proposé, suivant le compte que je lui en ai rendu par le dernier ordinaire.

Je pars demain pour Saint-Ildefonse, d'où je prendrai la route de la vieille Castille pour me rendre le plutôt que je pourrai à Baïonne, sans cependant pouvoir espérer de faire plus de diligence qu'il plaira à nos mules & à nos muletiers, qui sont également fantasques....

Je n'alongerai pas cette Lettre par le récit des rares & tristes beautés que l'on voit dans ce fameux & magnifique monastére. Si j'ai à me retirer jamais dans quelqu'un pour y finir mes jours, je ne choisirai certainement pas celui-ci, quelque riche qu'il soit.

Je n'ai rien de nouveau à mander à Votre

Majesté, de la Cour, de laquelle je suis parti il y a quatre jours; je me réserve à lui en parler plus en détail que je n'ai fait jusqu'ici, lorsque j'aurai le bonheur d'être auprès d'Elle. J'en ai la plus vive impatience, aussi-bien que de lui renouveller les assûrances du tendre attachement, du parfait dévouement & du profond respect avec lesquels je suis, &c.

Voy. aussi la *Lettre* du même Maréch. de *Noailles* à *LOUIS XV.* rapportée à l'art. AMBASSADE: on y trouve quelqûes *Nouvelles.*

XIII. *LETTRE*

D'UN CORRESPONDANT DE PARIS,

A son AMI en Province,

Pour lui annoncer le jugement d'une Cause intéressante.

Paris, 25 *Juillet* 1784.

LE Parlement, MONSIEUR, vient de juger une cause aussi intéressante que curieuse, parce qu'elle présente un contraste singulier d'humanité, de dureté, de désintéressement & d'avarice. La décision des Juges est parfaitement conforme au vœu public.

Le Charretier d'un riche Fermier des environs, ayant amené en ville plusieurs denrées, s'en retournoit avec sa voiture vuide. Il avoit à-peine passé la barriére & gagné le grand-che-

min, lorſqu'il fut acoſté par un inconnu. Celui-ci lui remit une petite caiſſe adreſſée au Fermier, & ſollicita le Payſan de faire aller doucement ſes chevaux, parce que la caiſſe contenoit des choſes fragiles. Arrivé à la métairie, on s'empreſſa d'ouvrir le coffre. Mais quelle fut la ſurpriſe du Fermier, à l'aſpect d'un jeune Enfant dormant au fond de la caiſſe ! Il refuſa de s'en charger. Son Charretier, plus compatiſſant, prit la parole & dit : *Dans ce cas, c'eſt moi qui m'en charge. J'éleverai cet Enfant ; ſi je n'en ſuis pas récompenſé, j'aurai la ſatisfaction d'avoir fait une bonne œuvre.*

Ayant porté cet Enfant dans ſa chaumiére, ſa Femme l'accueillit avec tendreſſe. Peu-après ils trouvérent au fond de la caiſſe une bourſe de cent louis-d'or, & un billet adreſſé au Fermier, pour l'exhorter à ne laiſſer l'Enfant manquer de rien, avec promeſſe d'une rétribution beaucoup plus conſidérable... Inſtruit du fait, le Fermier réclame l'Enfant & la bourſe. Son Charretier refuſe l'un & l'autre. Cité par ſon Maître devant le Juge, il plaide ſa cauſe & la gagne. Appel au Parlement, qui a débouté le Fermier de ſa demande, & l'a déclaré indigne de la confiance que les Parens de l'Enfant avoient miſe en ſa probité.

Quant au Charretier bienfaiſant, il reſte en poſſeſſion du dépôt confié, il fera élever cet Enfant avec ſoin, & il a l'eſpérance de voir un jour ſa bienfaiſance récompenſée.

J'ai cru qu'une nouvelle qui touchera votre cœur, & qui a attiré au Parlement les bénédictions du Peuple, vous intéresseroit davantage que la gazette de nos modes changeantes & de nos goûts verſatiles.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XIV. LETTTRE de J. J. ROUSSEAU, A Mr. D***.

Strasbourg, 5 Novembre 1765.

JE ſuis arrivé, mon cher AMI, à Strasbourg Samedi, tout-à-fait hors d'état de continuer ma route, tant par l'effet de mon mal & de la fatigue, que par la fiévre & une chaleur d'entrailles qui s'y ſont jointes. Il m'eſt auſſi impoſſible d'aller maintenant à Potzdam qu'à la Chine, & je ne ſçais plus trop ce que je vais devenir; car probablement on ne me laiſſera pas longtems ici. Quand on eſt une fois au point où je ſuis, on n'a plus de projets à faire; il ne reſte qu'à ſe réſoudre à toutes choſes, & à plier ſa tête ſous le peſant joug de la néceſſité.

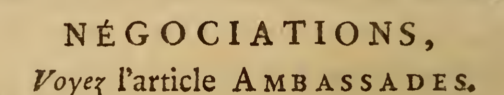
J'ai écrit à Milord *Maréchal*; je voudrois attendre ici ſa réponſe. Si l'on me chaſſe, j'irai chercher de l'autre côté du Rhin quelqu'humanité, quelqu'hoſpitalité: ſi je n'en trouve plus nulle-part, il faudra bien chercher quelque moyen de s'en paſſer. Bonjour, non-plus mon hôte, mais toujours mon Ami. *Georges Keith* & vous,

m'attachez encore à la vie. De tels liens ne se rompent pas aisément. Je vous embrasse.

Voyez, la Lettre XX. de l'art. CONSEIL ; & sous le mot VOYAGE, d'autres modèles de *Descriptions* & *Narrations*.

(Quant aux Lettres de NOUVELLES, il faut qu'elles soient vraies, simplement contées & intéressantes par elles-mêmes, ou du moins pour ceux à qui vous les adressez. Combien de gens ressemblent *à cette Dame de Provence*, dont parle Mad[e] de *Sévigné*, *qui dans un cercle de Paris, confioit des intrigues d'Avignon* !)

Voyez la Lettre XVII. de l'art. AMITIÉ, par laquelle M. le Marquis de *Condorcet* prie M. de *la Harpe* d'insérer plusieurs Nouvelles intéressantes dans son Journal.



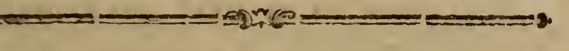
NÉGOCIATIONS,

Voyez l'article AMBASSADES.





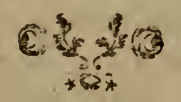
OBLIGEANTES (LETTRES).



I. LETTRE de VOITURE, A Madame la Marquise de *Rambouillet.*

MADAME,

TOUT ce que vous écrivez eſt excellent. Je recueille les moindres billets qui échappent de vos mains, comme on recueilloit les feuilles de la Sybille. J'y étudie cette douce éloquence que tout le monde cherche, & qui ſeroit néceſſaire pour parler dignement de vous. S'il eſt vrai, comme vous le dites, que je vous aie bien louée, je puis me vanter d'avoir fait la choſe du monde la plus difficile, & celle que je deſirois le plus. Mon deſir le plus ardent, eſt de faire connoître combien votre vertu eſt accomplie, combien vous êtes eſtimable, & avec quel reſpect je ſuis, &c.



II. LETTRE DU MÊME

A M. le Comte DE GUICHE.

MONSIEUR,

APRÈS avoir fait un grand ſiége & deux petits, c'eſt vraiement un grand rafraîchiſſement de recommencer de nouveau au mois de Septembre, comme ſi l'on n'avoit rien fait. Il me ſemble que les Chevaliers du tems paſſé en avoient meilleur marché que ceux d'aujourd'hui. Ils en étoient quittes pour un combat, ou pour quelques lances rompues. Le reſte du tems ils ſe promenoient en liberté par de belles forêts & de belles prairies, avec une ou deux Demoiſelles; & depuis le Roi *Périon* de Gaule, juſqu'au dernier de la race d'*Amadis*, je n'en vois pas un ſeul occupé d'une circonvallation ou d'une tranchée.

Il n'en eſt pas de même de vous, MONSIEUR: la Fortune vous vend bien cher ce qu'elle ſemble vous donner. La guerre vous retranche une partie de vos beaux jours; & en vous laiſſant vivre, elle vous ôte la moitié de votre vie. Il eſt vrai que ceux qui font la guerre avec autant de ſuccès que vous, doivent y trouver de grands charmes. La gloire d'une profeſſion qui nous met ſi fort au-deſſus des autres, touche tellement les grandes ames, qu'il n'y a point de travail que ce ſentiment ne rende ſupportable.

Pour moi, MONSIEUR, je ſuis conſolé de votre abſence par la réputation que vous acquérez. Quelque plaiſir qu'il y ait de vous parler, il y en a plus encore à entendre parler de vous. Je ſouhaite pourtant que vous veniez bientôt ici jouir de votre gloire. Alors je vous dirai à loiſir les allarmes où j'ai été en vous ſçachant au milieu des périls, & l'attachement avec lequel je ſuis, &c. &c.

III. LETTRE DU MÊME

A M. le Comte D'*AVAUX, Miniſtre plénipotentiaire à Munſter.*

MONSIEUR,

C'EST une choſe merveilleuſe, que cette étoile qui vous a concilié de tout tems l'amour des peuples. Il n'y a pas ici de Bourgeois qui ne vous nomme, qui ne vous connoiſſe, qui ne vous loue. La France a mis en vous ſeul le peu d'eſpérance qui lui reſte. On croit que la paix ne peut ſe faire que par miracle, & que c'eſt vous qui ferez ce miracle-là ; & dans la conſternation publique, vous ſoutenez le courage de tout le monde.

Madame de *Longueville* reçut derniérement une de vos Lettres, qui a été louée de tous ceux qui l'ont vue. Il n'y a que vous en France qui puiſſe écrire de la ſorte. Quant à celle que

je viens de recevoir de vous, elle ſemble puiſée *medio de fonte Lepôrum*, tant elle eſt agréable. Il eſt aiſé de voir que cela part d'un eſprit ſerein & d'une ame tranquille. Vous ſçavez ſi je me connois en ces ſortes de beautés. Mais pourquoi voulez-vous que je vous écrive une fois le mois ? Ne vous ſuffiroit-il pas d'être ſervi par quartier ? Je vous obéirai néanmoins, à cauſe des grandes obligations que je vous ai, &c.

N. B. *Nous avons corrigé le ſtyle de cette Lettre, ainſi que celui des deux précédentes.*

IV. LETTRE de M.**

*A Madame de **.*

VOUS avez beau faire, MADAME, vous ſerez toujours louée; &, duſſiez-vous me gronder, j'ajouterai que vous ne le ſerez jamais aſſez. Je vous dirai même que la Lettre que je viens de recevoir de vous eſt d'un tour ſi délicat, que je ne vous aurois point fait de réponſe, ſi je prétendois bien écrire. Mais puiſque vous n'aimez pas plus qu'on vous parle de votre eſprit que de vos yeux, il vaut mieux que je finiſſe, en vous aſſurant des ſentimens reſpectueux, &c. &c.



V. LETTRE de M. DE V***, *A M. le Cardinal QUIRINI.*

MONSEIGNEUR,

VOTRE Eminence orne la raiſon des charmes de l'eſprit. Elle élève l'eſprit par le zèle, & elle met le comble au zèle par ſa magnificence. D'une main, elle décore Berlin d'une Egliſe ; de l'autre, elle arrache au joug hérétique un ſçavant Religieux, brebis égarée qui rentre au bercail. Votre Eminence répand avec une égale libéralité ſes tréſors & ſon encre ; elle éclaire les Sçavans & ſoulage l'indigence. Je brûle de voir vos ſçavantes productions & vos vertus généreuſes recueillies par les Imprimeurs de *Breſcia* ; mais je ſouhaite avec encore plus d'ardeur de lui rendre mes devoirs de près, &c.

A Potſdam, 21 *Nov.* 1752.

N. B. M. de V** avoit écrit cette Lettre en italien. Nous la traduisîmes en français il y a quelques années, & nous nous ſervons ici de cette traduction.

VI. LETTRE *De M. le Préſid. de MONTESQUIEU à M. H***.*

MON cher H***, l'affaire s'eſt faite, & de la meilleure grace du monde. Je crains que vous n'ayez eu quelque peine là-deſſus, & je ne voudrois donner aucune peine à mon cher

H***; mais je ſuis bien aiſe de vous remercier des marques de votre amitié. Je vous déclare de plus que je ne vous ferai plus de complimens, & au lieu de complimens qui cachent ordinairement les ſentimens qui ne ſont pas, mes ſentimens cacheront toujours mes complimens. Faites mes complimens, non-complimens, à notre ami *Saurin*. J'ai uſurpé ſur lui, je ne ſçais comment, le titre d'ami, & me ſuis venu fourrer en tiers. Si vous autres me chaſſez, je reviendrai; *tamen uſque recurret*. Mon cher H***, je ne ſçais point ſi vous êtes autant au-deſſus des autres que je le ſens; mais je ſens que vous êtes au-deſſus des autres, & moi je ſuis au-deſſus de vous par l'amitié.

MONTESQUIEU.

St Seurin, 11 *Février* 1749.

VII. LETTRE de M. DE V***,

A M. le Duc de BOUILLON,

Qui avoit fait des Vers à ſa louange.

Au Château de Ferney, en Bourgogne, par Genève, le 31 *Juillet* 1761.

VOUS voilà, MONSEIGNEUR, comme le Marquis de *la Fare*, qui commença à ſentir ſon talent pour la Poéſie à-peu-près à votre âge, quand certains talens plus précieux étoient ſur le point de baiſſer un peu, & de l'avertir qu'il y avoit encore d'autres plaiſirs.

Ses premiers Vers furent pour l'amour, les ſeconds pour l'Abbé de *Chaulieu*. Vos premiers ſont pour moi : cela n'eſt pas juſte ; mais je vous en dois plus de reconnoiſſance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis : c'eſt vous qui faites mon triomphe.

VIII. LETTRE de Mad[e] DE LAMBERT,

A M. de FÉNELON, *Archevêque de Cambrai.*

JE n'aurois jamais conſenti, MONSEIGNEUR, que M. de *Sacy* vous eût montré les occupations de mon loiſir, ſi ce n'étoit vous mettre ſous les yeux vos principes, & les ſentimens que j'ai pris dans vos Ouvrages. Perſonne ne s'en eſt plus occupé, & n'a pris plus de ſoin de ſe les rendre propres. Pardonnez-moi ce larcin, Monſeigneur ; voilà l'uſage que j'en ai ſçu faire. Vous m'avez appris, que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'eſprit & le cœur de mes enfans. J'ai trouvé dans *Télémaque* les préceptes que j'ai donnés à mon fils ; & dans l'*Éducation des filles*, les conſeils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite, que d'avoir choiſi mon Maître & mes modèles.

J'ai la hardieſſe de croire que je penſerois comme vous ſur l'ambition (*). Mais les mœurs

(*) M. de *Fénelon* avoit écrit à M. de *Sacy*, qu'il n'étoit pas tout-à-fait d'accord avec Mad[e] de *Lambert*, ſur toute l'ambition qu'elle demandoit de ſon fils.

des jeunes-gens d'à-préfent nous mettent dans la néceffité de leur confeiller, non pas ce qui eft le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvéniens. Ils nous forcent à croire, qu'il vaut mieux occuper leur cœur & leur courage d'ambition & d'honneurs, que de hazarder que la débauche s'en empare.

Quel danger, Monfeigneur, pour l'amour-propre, que des louanges qui viennent de vous! Je les tournerai en préceptes; elles m'apprennent ce que je dois être, pour mériter une eftime qui feroit la récompenfe des plus grandes vertus. Nous fommes ici dans une fociété très-unie fur la forte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois, dans nos projets de plaifirs, nous fommes-nous promis de vous aller porter nos refpects! Pour moi, je n'aurois pas de plus grande joie, que de pouvoir vous affurer moi-même combien je vous honore, & à quel point je fuis...

IX. LETTRE de M. *de V***, A l'Auteur du Drame d'*HENRI IV*, *Ou* la *Réduction de Paris.*

JE fuis fi vieux & fi malade, MONSIEUR, que je n'ai pu vous répondre plutôt. Vous êtes, ce me femble, du pays de *Maynard*; vos vers en ont la grace. Je fuis bien loin de mériter tout

ce que vous me dites de féduifant ; je n'y reconnois qu'une chofe de vraie, c'eft le vif intérêt que je prends aux progrès des jeunes-gens dans les Lettres. Vous voulez, Monfieur, faire une Piéce-de théâtre, & *Henri IV* eft votre héros. Je fuis très-peu propre à décider, dans ma retraite, du fuccès que doit avoir une Piéce-de-théâtre à Paris. On dit que le goût du Public eft entiérement changé : le mien qui ne l'eft pas, eft trop furanné & trop hors de mode.

X. *LETTRE** *à M. l'Abbé* DE LILLE,

En lui envoyant des Vers

Au fujet de fon Poëme DES JARDINS.

MONSIEUR,

Votre Poëme ne m'eft parvenu que fort tard, dans un trifte Château où j'ai paffé une partie de l'été. Je n'y avois ni Jardins Anglais, ni Français ; mais en vous lifant je me fuis cru dans la plus charmante folitude. Je vous dois l'hommage de mes plaifirs littéraires de cette faifon ; c'eft toujours vous qui en avez fait les frais, & vos *Jardins* m'ont furpris lifant vos *Géorgiques.*

Il n'y a point de milieu : il faut, MONSIEUR, après vous avoir lu, ne plus faire des

* On a fait quelques légéres corrections au ftyle de cette Lettre, qui eft d'ailleurs très-ingénieufe.

vers, ou en faire pour vous, & j'ai pris ce dernier parti. Mon amour-propre s'est tû, pour laisser parler ma reconnoissance.

Vous recevrez toujours avec indulgence un Poëte de huit syllabes, qui avoit juré aux Muses de ne plus faire des vers, & qui leur manque de parole à cause de vous. J'aurois bien voulu, pour me rendre digne de vous, être un peu plus *Virgilien*; mais je pourrai le devenir, car je suis à la cinquiéme ou sixiéme lecture de votre Ouvrage.

En arrivant à Montpellier, j'ai vu qu'on pensoit à la ville comme aux champs. Il n'y a qu'un cri pour vous, Monsieur; & ce cri est celui de la Nature. Les habitans de cette Province m'ont paru très-satisfaits de vous avoir payé leur tribut d'applaudissemens, avant d'avoir appris ceux que Paris vous doit & vous donne. Je n'éprouve qu'un regret dans la commune joie, c'est que les circonstances ne me permettent pas d'être de quelque tems à Paris. Je suis fâché sur-tout de n'avoir pas recherché l'honneur de vous voir à mon dernier voyage; après le plaisir de vous lire, vient le plaisir de vous connoître. J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens qu'inspirent vos grands talens, *MONSIEUR*,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
MARTIN de CHOISY.

Montpellier le 2 du mois d'Auguste 1782.



XI. *RÉPONSE de M. de V***,

A une Lettre obligeante qu'on lui avoit écrite *au sujet d'ALZIRE.*

LE ſuccès de mes *Américains* eſt d'autant plus flatteur pour moi, mon cher MONSIEUR, qu'il juſtifie votre amitié pour ma perſonne & votre goût pour mes Ouvrages. J'oſe vous dire que les ſentimens vertueux qui ſont dans cette Piéce, ſont dans mon cœur, & c'eſt ce qui fait que je compte beaucoup plus ſur l'amitié d'une perſonne comme vous, dont je ſuis connu, que ſur les ſuffrages d'un Public toujours inconſtant, qui ſe plaît à élever les idoles pour les détruire, & qui depuis long-tems paſſe la moitié de l'année à me louer, & l'autre à me calomnier, &c. &c.

XII. LETTRE DU MÊME,

Au Même.

J'AI fait mille tours; je ſuis à-préſent fixé à Bruxelles, & réformé à la ſuite d'un Procès. Rien ne peut mieux, mon cher MONSIEUR, égayer l'ennui de la chicane, que vos agréables Lettres. Les nouvelles de Paris en deviennent plus intéreſſantes, quand elles paſſent par vos mains. Ma vie eſt ici auſſi uniforme & auſſi tranquille qu'elle l'étoit à Cirey. Mes Lettres ſont

auſſi ſtériles que les nouvelles de ce Pays-ci. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & j'attends de vous des Lettres auſſi longues que la mienne eſt courte ; car qui écrit bien, doit écrire beaucoup.

A Bruxelles, le 17 Juin 1739.

XIII. LETTRE

A UN HOMME AIMABLE.

VOUS ſentez avec vivacité, & vous exprimez très-bien, mon cher AMI, ce que vous ſentez. Votre ſtyle eſt ſimple & touchant ; aucune affectation, aucune recherche. C'eſt ainſi qu'il faut écrire à ce qu'on aime. Je ſerois jaloux de votre façon d'écrire, ſi l'amitié permettoit de l'être.

Vous faites très-bien de cultiver votre eſprit. La lecture fournira à vos graces naturelles un ornement de plus. Il y a des Petits-maîtres inſipides qui dédaignent les Livres ; mais les hommes aimables doivent en faire cas, & ils en feront plus aimables encore. Mes jours coulent tranquillement lorſque je m'occupe ; ils ſont d'une longueur exceſſive, lorſque je ne fais rien. Si je pouvois jouir de votre charmante ſociété, vous me tiendriez lieu de tous les Livres. Je trouve en vous le meilleur cœur du monde & l'eſprit le plus enjoué. Ceux qui vous ont connu ne ſçauroient vous oublier, parce qu'il n'eſt

pas possible de vous remplacer par quelqu'un qui plaise autant que vous.

Je ne sçais si je tiens toujours dans votre cœur la place que vous m'aviez donnée ; mais je sçais bien que vous en tiendriez toujours une dans ma mémoire, quand-même je cesserois de vous aimer. Plus on aura joui de votre société, plus on en sera charmé.

Vos qualités les plus essentielles ne se montrent pas tout-de-suite. Vous séduisez par la vivacité de vos yeux & de vos maniéres ; mais il faut vous fréquenter quelque tems pour connoître toute la solidité de votre esprit & toutes les vertus cachées sous des dehors agréables & frivoles. Adieu : puisque le monde vous ennuie, continuez de vivre avec vous-même, & quoique seul, vous serez toujours en bonne compagnie.

XIV. LETTTRE Ire de M. DE V**,

*A M. H****.

MON cher & jeune Apollon, mon Poëte-Philosophe, il y a six semaines que je suis plus errant que vous. Je comptois de jour en jour repasser par Bruxelles, & y relire deux Piéces charmantes de poésie & de raison, sur lesquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration, & aussi quelques points interrogans. Vous tes le Génie que j'aime & qu'il falloit aux

Français ; il vous faut encore un peu de travail, & je vous promets que vous irez au sommet du Temple de la Gloire par un chemin tout nouveau. Je voudrois bien, en attendant, trouver un chemin pour me rapprocher de vous. La Providence nous a tous difperfés. Mad^e *du Châtelet* eft à Fontainebleau ; je vais peut-être à Berlin ; vous voilà en Champagne. Qui fçait, cependant, fi je ne pafferai point une partie de l'hyver à Cirey, & fi je n'aurai pas le plaifir de voir celui qui eft aujourd'hui *noftri fpes altera Pindi*? Ne feriez-vous point à-préfent avec M. de *Buffon* ? Celui-là va encore à la Gloire par d'autres chemins ; mais il va auffi au Bonheur. Il fe porte à merveille. Le corps d'un Athlète, & l'ame d'un Sage : voilà ce qu'il faut pour être heureux.

A propos de Sage, je compte vous envoyer inceffamment un exemplaire de l'*Anti-Machiavel*. L'Auteur étoit fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chofe unique : un Allemand qui écrit mieux que bien des François, qui fe piquent de bien écrire : un jeune-homme qui penfe en Philofophe, & un Roi qui penfe en homme ! Vous m'avez accoutumé, mon cher Ami, aux chofes extraordinaires. L'Auteur de l'*Anti-Machiavel*, & vous, font deux chofes qui me réconcilient avec le fiécle. Permettez-moi d'y mettre encore *Emilie*. Il ne la faut pas oublier dans la lifte, & cette lifte ne fera jamais bien longue.

XV. LETTRE IIe

Du Même au Même.

MON jeune Apollon, j'ai reçu votre charmante Lettre ; si je n'étois pas avec Madᵉ *du Châtelet*, je voudrois être à Montbar. Je ne sçais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte & modeste réponse que j'ai faite aux anti-Newtoniens. Je suis l'enfant-perdu d'un parti dont M. de *Buffon* est le chef, & je suis assez comme les Soldats qui se battent de bon cœur sans trop entendre les intérêts de leur Prince. J'avoue que j'aimerois infiniment-mieux recevoir de vos ouvrages, que vous envoyer les miens. Je vous ai dédié ma quatriéme *Epitre sur la modération* ; cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation ; mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre Métaphysique n'est pas l'ennemie de la Poësie. Le P. *Malebranche* étoit quelquefois Poëte en prose ; mais vous, vous sçavez l'être en vers. Il n'avoit de l'imagination qu'à contre-tems.

Adieu, mon cher Ami! Envoyez-moi donc de ces vers, dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour, je vous prie, à M. de *Buffon* ; il me plaît tant, que je voudrois bien lui plaire. Adieu! je suis à vous pour le reste de ma vie.



XVI. LETTRE III[e]

Du Même au Même.

MON cher Rival, mon Poëte, mon Philoſophe; je reviens de Berlin, après avoir eſſuyé tout ce que les chemins de la Weſtphalie, les inondations de la Meuſe, de l'Elbe & du Rhin, & les vents contraires ſur la Mer, ont d'inſupportable pour un homme qui revôle dans le ſein de l'amitié. J'ai montré au ROI de Pruſſe votre *Epitre* corrigée ; j'ai eu le plaiſir de voir qu'il a admiré les mêmes choſes que moi, & qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de choſe à cet ouvrage pour être parfait. Je ne ceſſerai de vous dire que ſi vous continuez à cultiver un art qui ſemble ſi aiſé & qui eſt ſi difficile, vous vous ferez un honneur bien rare parmi les Quarante; je dis les Quarante de l'Académie, comme ceux des Fermes.

Les *Inſtitutions Phyſiques* & l'*Anti-Machiavel* ſont deux monumens bien ſinguliers. Se feroit-on attendu qu'un Roi du Nord, & une Dame de la Cour de France, euſſent honoré à ce point les Belles-Lettres? Prault a dû vous remettre de ma part un *Anti-Machiavel.* Vous avez eu la *Philoſophie Leibnitienne* de la main de ſon aimable & illuſtre Auteur. Après avoir lu tout, ou preſque tout ce qu'on fait en Allemagne ſur la Philoſophie, je n'ai rien vu qui approche, à-beaucoup-près, du

du livre de Mad^e *du Châtelet.* C'eſt une choſe très-honorable pour ſon ſexe & pour la France.

Il eſt peut-être honorable pour l'amitié d'aimer tant de gens qui ne ſont pas de notre avis; & même de quitter, pour ſon adverſaire, un Roi qui me comble de bontés, & qui veut me fixer à ſa Cour par tout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt & l'ambition. Vous ſçavez, mon cher Ami, que je n'ai pas eu grand mérite à cela, & qu'un tel ſacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connoiſſez; vous ſçavez ſi on a jamais joint à plus de lumiéres, un cœur plus généreux, plus conſtant & plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriſeriez bien, ſi j'étois reſté à Berlin.

M. *Greſſet*, qui probablement a des engagemens plus légers, rompra ſans-doute ſes chaînes à Paris, pour aller prendre celles d'un Roi à qui on ne peut préférer que Mad^e *du Châtelet.* J'ai bien dit à Sa Majeſté Pruſſienne que *Greſſet* lui plairoit plus que moi; mais que je n'étois jaloux, ni comme Auteur, ni comme courtiſan. Sa maiſon doit être comme celle d'HORACE, *Eſt locus unicuique ſuus.* Pour moi, il ne me manque à-préſent que mon cher H***: Ne reviendra-t-il point ſur les frontiéres? n'aurai-je point encore le bonheur de le voir & de l'embraſſer?

N. B. Ce que nous avons obſervé To. II p. 6. à la ſuite des Lettres à M. *du Belloi*, nous le répétons ici, parce que le même vice donne lieu à la même cenſure.

XVII. LETTRE DU MÊME

A M. d'Aquin de Chateau-Lyon,

Qui composoit alors la feuille intitulée:

L'Avant-Coureur.

S'IL vous étoit permis, MONSIEUR, de rendre votre *Avant-Coureur* aussi agréable que vos Lettres, il feroit une grande fortune. Je vous supplie de continuer. J'aurai le plaisir d'avoir de vous ce que vous faites de mieux. Vous me contez très-plaisamment des anecdotes très-plaisantes. Ne vous lassez pas, je vous prie. Songez que je suis malade. Vous êtes Médecin, autant qu'il m'en souvient: vos Lettres sont pour moi une excellente recette.

Permettez-moi de souscrire pour votre *Avant-Coureur*. Si jamais j'obtiens quelque crédit dans le Sanhédrin de la Comédie, je vous ferai recevoir Spectateur, & vous pourrez siffler à votre aise. Sans cérémonie. *VOLTAIRE.*

Aux Délices, 22 Juin 1764.

(*) C'est un littérateur aimable & estimable, qui, dans son *Almanach Littéraire*, petit recueil très-connu, unit l'honnêteté à la variété & à l'agrément.



XVIII. LETTRE

De l'Abbé DE CHOISY au Comte DE BUSSY,

Sur sa réception à l'Académie.

Paris, 4 *Août* 1687.

QUI vous auroit dit, MONSIEUR, il y a quinze ans, que cet Abbé *de Choisy*, votre voisin, feroit un jour votre confrére, vous ne l'euffiez jamais cru en lifant fes Lettres : & même en lifant celle-ci, pourrez-vous croire que Meffieurs de l'Academie, tous gens de bon fens & de bon efprit, aient voulu mettre fon nom dans la même lifte que le vôtre ? Confolez-vous, Monfieur, il faut bien qu'il y ait des ombres dans les tableaux. Les uns parlent, les autres écoutent ; & je fçaurai fort bien me taire, fur-tout quand ce fera à vous à parler. Venez donc quand il vous plaira ; vous ne me trouverez point dans votre chemin. Quoique ma nouvelle dignité me faffe votre égal (en *Apollon*, s'il vous plaît), je me rangerai toujours pour vous laiffer paffer.

XIX. LETTRE de M. FLÉCHIER au Même,

Sur le même fujet.

MONSIEUR,

LA grace que Meffieurs de l'Académie viennent de me faire en me donnant une des places

vacantes de leur compagnie, & la bonté que le Roi a eûe d'approuver ce choix, m'ont touché très-sensiblement. Mais ma joie n'est point accomplie, & je ne me tiens ni bien choisi, ni bien reçu, jusqu'à ce que vous ayez eu la bonté de confirmer mon élection & ma réception. Je sçais de quel poids doit être votre suffrage. Je serai bien glorieux, quand je serai mis encore, de votre main, dans la place qu'on m'a donnée. J'espére que vous ne me refuserez pas votre agrément, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous; & que vous voudrez-bien vous tromper en ma faveur, après que tant d'autres de qui j'ai l'honneur d'être connu s'y sont trompés eux-mêmes. Ce qui me donne encore quelque confiance, c'est que Madame de **, en qui vous en avez beaucoup, vous dira que je ne suis pas indigne de la grace qu'on m'a faite. Je l'ai priée de mêler à ses mensonges officieux au moins quelque vérité, en vous assûrant qu'il n'y a personne au monde qui vous honore plus que moi, & qui soit plus sincérement & plus respectueusement, &c.

XX. RÉPONSE de M. FLÉCHIER,

Au P. BONTOUS, Jésuite,

Qui lui avoit écrit une Lettre obligeante.

Montpellier, 10 *Janvier* 1709.

VOUS me donnez, mon Révérend PERE, des louanges que je n'ai pas méritées, & vous

faites pour moi des souhaits qui ne peuvent guère être accomplis; je ne laisse cependant pas de vous en être sensiblement obligé. Ce sont des hyperboles d'amitié que le cœur fournit à l'esprit, qui ne servent pas à persuader, mais qui ne laissent pas de plaire. Je ne prétends à aucune espèce d'immortalité en ce monde-ci. Nous passerons bientôt, moi & mes ouvrages, & je ne puis pas dire avec le Poëte; *NON OMNIS MORIAR.*

Mon dernier *Mandement contre les Spectacles*, qui vient de tomber entre vos mains, durera autant qu'il pourra. Les hommes ont peine à se corriger; il faut du moins les instruire, & leur faire connoître le mal qu'ils font, & qu'ils veulent faire. Le zèle le plus modéré a toujours son feu. Je ne sçais s'il est bon qu'on me trouve encore quelque jeunesse dans l'esprit. En tout cas, ce n'est pas moi qui ne vieillis point; c'est la justice & la vérité qui sont toujours vives & jeunes. J'espére après votre Carême vous revoir à Nîmes, & vous assurer qu'on ne peut être plus que je le suis,

Mon Révérend PERE,

Votre très-humble, &c.



XXI. RÉPONSE de J. B. ROUSSEAU,
A une Lettre obligeante *DE M. LE FRANC DE POMPIGNAN.*

VOUS faites à mon égard, MONSIEUR, ce que lés ſages Miniſtres font envers les Souverains. C'eſt en les louant des vertus qu'on leur ſouhaite, qu'ils leur inſpirent l'envie de les acquérir. Les idées de perfection que vous exprimez dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ne laiſſent rien à deſirer qu'une plus juſte application. Quelque bonheur qu'aient eu mes nouvelles *Epitres*, je ſuis bien éloigné de les croire dignes des louanges dont vous les honorez. Mais je ne puis me défendre d'en adopter le principe avec autant de joie que de reconnoiſſance. J'y découvre un fonds de bonté pour moi, qui m'eſt beaucoup plus cher que tous les éloges du monde. J'ai la ſatisfaction en même-tems de me confirmer de plus en plus dans le jugement que j'ai fait de votre cœur & de votre eſprit à la lecture de vos Ouvrages. Quelle conſolation ne ſeroit-ce point pour moi, de pouvoir en juger de plus près !

Je n'ai jamais regretté ni les maiſons, ni le pavé de Paris ; ce ſont des hommes comme vous, MONSIEUR, que je regrette. Ce ſont eux qui me feroient principalement deſirer qu'il y eût quelque réalité dans les bruits qui ſe ré-

pandent de mon retour. Je n'en ſuis informé que par la voix publique. C'eſt à la Providence à faire le reſte, & à moi d'attendre patiemment ce qu'elle en ordonnera. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en quelque lieu du monde que je vive, je ferai toujours, avec autant d'eſtime que de reconnoiſſance, &c.

XXII. *AUTRE RÉPONSE*

Au Même.

RIEN ne feroit plus dangereux pour moi, MONSIEUR, que la prévention d'un homme de votre mérite en ma faveur, ſi je n'en avois moi-même prévenu le danger par l'habitude que je me ſuis faite de m'étudier & de me rendre juſtice. Si par hazard le Public a paru quelquefois content de ce que je lui ai offert, je puis vous aſſurer qu'il a été plus aiſé à contenter que moi. Je me trouve encore bien loin des idées que je me forme de la perfection. Si quelque choſe me ſatisfait en moi, c'eſt ma façon de penſer; & ſi vous la connoiſſiez, peut-être la trouveriez-vous préférable à la maniére d'exprimer mes penſées. Du moins trouveriez-vous dans mon cœur de quoi ſuppléer à ce qui manque à mon eſprit. C'eſt-là, MONSIEUR, que vous verriez un fonds d'eſtime pour votre perſonne, encore plus grand, s'il eſt poſſible, que pour vos talens. Quand il m'eſt arrivé d'être frappé de quelque

Ouvrage, je me ſuis toujours attaché à chercher l'Auteur dans ſon écrit, & je m'y ſuis rarement trompé.

Je crois donc avoir reconnu votre caractére, non-ſeulement dans l'Ouvrage que j'ai vu de vous, mais encore dans la Préface qui l'accompagne, & dans les Lettres dont vous m'avez honoré. J'y ai remarqué une ſageſſe, une vérité, une ſimplicité & une juſteſſe, que je ne remarque point dans la foule des écrits dont Paris eſt inondé, & à qui je vois prodiguer le plus de louanges. &c. &c.

XXIII. *LETTRE DU MÊME*, A M. RICCOBONI,

Qui lui avoit écrit des choſes flatteuſes.

QUELQUE affermi que je ſois contre les ſurpriſes de l'amour-propre, j'ai bien de la peine, MONSIEUR, à me défendre contre une approbation auſſi éclairée que la vôtre. Le plaiſir de me rencontrer avec vous dans les mêmes idées ſur des matiéres où vos connoiſſances ſont ſi ſupérieures, me flatte infiniment - plus que tout ce que je pourrois recevoir d'approbation d'ailleurs. A vous dire le vrai, j'en connois très-peu qui méritent qu'on en ſoit touché. Je regarde un ſuffrage donné ſans connoiſſance de cauſe, comun ſujet d'humiliation, plutôt que comme un

motif de vanité. Je perds beaucoup, Monsieur, à ne pouvoir m'entretenir avec vous que par Lettres, & j'aurois actuellement bien plus de besoin de vous, que vous ne croyez. Vous n'êtes pas dans le cas où je suis, & vous vivez dans une Ville où vous pouvez trouver au moins un petit nombre de personnes dignes d'être consultées sur vos Ouvrages. Je n'ai ici d'autre Critique que moi-même, ni personne à qui je puisse même lire la moindre des choses qui échappent de ma plume. Ainsi mon premier confident sera mon Libraire, s'il arrive qu'il fasse une nouvelle édition de mes Ouvrages, comme il semble s'y préparer, &c.

XXIV. LETTRE DU MÊME

Au célèbre Comédien BARON.

Les marques d'amitié dont vous m'honorez, MONSIEUR, flattent plus mon amour-propre que ne feroient celles de tous les Héros que vous représentez si dignement, s'ils étoient encore en état de flatter. Je vous ai toujours regardé comme le plus grand-homme d'une Profession, où il s'en trouve moins qu'en nulle autre. Ayant eu toute ma vie pour principe d'estimer les hommes par ce qu'ils valent, & non par ce qu'ils sont, je me fais infiniment plus d'honneur de vos bonnes-graces, que de celles de la plupart des Grands de la terre. Je me tiens trop

payé, par-là, de la ſatisfaction que je me ſuis donnée en vous rendant la juſtice qui vous eſt due. J'en ai ſaiſi avec joie les occaſions, toutes les fois qu'il s'en eſt préſenté quelqu'une de parler de vous.

Soyez perſuadé, MONSIEUR, que je penſe encore au-delà de tout ce que j'ai pu dire. J'ai remplacé au double tout ce que j'ai pu perdre en quittant Paris. Le plaiſir de vous voir, que je n'oſe eſpérer de remplacer jamais, eſt la ſeule choſe que je juge véritablement digne de mes regrets. Le ſeul moyen que j'aie de m'en conſoler, eſt de penſer que je tiens quelque place dans votre eſtime. Je n'en doute point, puiſque vous me faites l'honneur de m'en aſſurer. Soyez perſuadé que perſonne n'en connoît mieux le prix que moi, & n'eſt avec une conſidération plus ſincére & plus tendre,

MONSIEUR, Votre, &c.

XXV. RÉPONSE de J. J. ROUSSEAU

A Monſieur WATELET, qui lui avoit écrit une Lettre obligeante.

VOUS me traitez en Auteur, *MONSIEUR*; vous me faites des complimens ſur mon livre. Je n'ai rien à dire à cela : c'eſt l'uſage. Ce même uſage veut auſſi qu'en avalant modeſtement votre encens, je vous en renvoie une partie. Voilà pourtant ce que je ne ferai pas; car quoique

vous ayez des talens très-vrais, très-aimables, les qualités que j'honore en vous les effacent à mes yeux. C'eſt par elles que je vous ſuis attaché; c'eſt par elles que j'ai toujours deſiré votre bienveillance ; & l'on ne m'a jamais vu rechercher les Gens-à-talent qui n'avoient que des talens.

Je m'applaudis pourtant de ceux auxquels vous m'aſſurez que je dois votre eſtime, puiſqu'ils me procurent un bien dont je fais tant de cas. Les miens, tels-quels, ont cependant ſi peu dépendu de ma volonté; ils m'ont attiré tant de maux ; ils m'ont abandonné ſi vite, que j'aurois bien voulu tenir cette amitié dont vous permettez que je me flatte, de quelque choſe qui m'eût été moins funeſte, & que je puiſſe dire être plus à moi. &c. &c.

XXVI. LETTRE DU MÊME

A M. de SILHOUETTE, quand il eut quitté la place de Contrôleur-général.

DAIGNEZ, *MONSIEUR*, recevoir l'hommage d'un Solitaire qui n'eſt pas connu de vous, mais qui vous eſtime par vos talens, & qui vous reſpecte par votre adminiſtration. Ne pouvant ſauver l'Etat qu'aux dépens de la Capitale qui l'a perdu, vous avez bravé les cris des gagneurs d'argent. En vous voyant écraſer ces miſérables, je vous enviois votre place. En vous la voyant quitter ſans vous être démenti, je vous

admire. Soyez content de vous, Monſieur ; elle vous laiſſe un honneur dont vous jouirez longtems ſans concurrent. Les malédictions des méchans ſont la gloire de l'homme juſte.

XXVII. LETTRE DU MÊME

A M. HUME, qui lui avoit offert une retraite dans ſa maiſon à Edimbourg.

De Motiers, le 19 Février 1753.

QUE de choſes, MONSIEUR, m'ont fait regretter l'aſyle & l'hoſpitalité philoſophique qui m'attendoient près de vous ! Toutefois mes malheurs m'en ont toujours rapproché en quelque maniére.

La protection & les bontés de Milord *Maréchal*, votre illuſtre & digne compatriote, m'ont fait-trouver, pour-ainſi-dire, l'Ecoſſe au milieu de la Suiſſe. Il vous a rendu préſent à nos entretiens. Il m'a fait-faire, avec vos vertus, la connoiſſance que je n'avois encore faite qu'avec vos talens. Il m'a inſpiré la plus tendre amitié pour vous, & le plus ardent deſir d'obtenir la vôtre, avant que je ſçuſſe que vous étiez diſpoſé à me l'accorder. Jugez, quand je trouve ce penchant réciproque, combien j'aurai de plaiſir à m'y livrer.

Non, Monſieur, je ne vous rendois que la moitié de ce qui vous étoit dû, quand je n'avois pour vous que de l'admiration. Vos grandes

vues, votre étonnante impartialité, votre génie, vous éleveroient trop au-dessus des hommes, si votre bon cœur ne vous en rapprochoit.

Milord *Maréchal*, en m'apprenant à vous voir encore plus aimable que sublime, me rend tous les jours votre commerce plus desirable. Que ne puis-je espérer de nous voir un jour assemblés avec Milord dans votre commune patrie, qui deviendroit la mienne! Je bénirois, dans une société si douce, les malheurs par lesquels j'y fus conduit. Je croirois n'avoir commencé de vivre, que du jour qu'elle auroit commencé, &c. &c.

XXVIII. RÉPONSE

*A une Lettre obligeante de M. B**.*

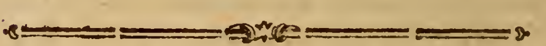
Je ne suis, MONSIEUR, ni assez vain pour prendre vos éloges à la lettre, ni assez orgueilleux pour les dédaigner. Votre estime est bien capable de me flatter; je ne cesserai de travailler à me rendre digne de l'amitié des Gens-de-bien & du suffrage des vrais Philosophes. Vous êtes d'une famille qui réunit ces deux avantages. Vous embellissez les vertus par les lumiéres, & vous joignez à vos connoissances un caractére doux & sociable. Jugez si je m'empresserai de cultiver la liaison que vous voulez bien former avec moi. Je ne puis que gagner à un tel commerce.

Voy. aussi plusieurs *Lettres* de l'art. *COMPLIMENT.*



OFFRES DE SERVICE,

(LETTRES à ce ſujet).



I. LETTRE de M. l'ABBÉ de ***, *PRÉVÔT DU CHAPITRE DE* **, A M. l'Abbé **. (*Offre d'une Prébende.*)

Vous ſerez peut être bien aiſe, MONSIEUR, de changer les ſollicitudes inquiétantes de la Capitale pour la tranquillité d'une petite Ville. Il vaque une petite prébende dont je puis diſpoſer ; voyez ſi cette bagatelle vous accommoderoit, & je vous nommerai ſur-le-champ. Vous ſçavez que notre Chapitre n'eſt pas riche ; mais la vie que nous menons eſt très-douce, & notre Ville fort agréable. D'ailleurs, vous vous contentez de peu ; & vous avez ſçu conſerver votre philoſophie au milieu du faſte & du vain étalage de Paris. Je penſe comme vous. Que m'importe d'avoir tant de richeſſes embarraſſantes ? Pourvu que j'aie de quoi traiter mes Amis & ſoulager quelques indigens, je ſuis ſatisfait, &c.



II. LETTRE DE M. ***,

A Monſieur **,

Pour lui offrir de faire ſes Commiſſions.

JE ſçais, MONSIEUR, que pour faire vos commiſſions à Tours, vous vous adreſſez ſouvent à des indifférens. Vos Amis mériteroient la préférence. J'oſe me mettre du nombre; j'en ai le droit par mes ſentimens. Je ſuis à portée de Tours; j'y connois les perſonnes les plus propres à vous ſervir dans tout ce que vous deſirez. Si vous avez beſoin de moi, ou de mes Amis, vous n'avez qu'à parler.

III. AUTRE LETTRE,

Sur le même ſujet.

M. de **, notre Ami commun, m'a dit, *MONSIEUR*, que vous deſiriez de faire des emplettes à la Foire de Beaucaire. Je dois m'y rendre dans quinze jours: envoyez-moi ſimplement le Mémoire de ce que vous ſouhaitez; je me flatte de le remplir à votre ſatisfaction. Le plaiſir de faire quelque choſe pour vous, ſera l'aiguillon de mon indolence naturelle, & la récompenſe mes petits ſoins. J'attends avec impatience votre Lettre, & je vous aſſûre de tout mon zèle, ainſi que de mon attachement, &c. &c.



IV. LETTRE à un SÇAVANT,

Qui écrivoit l'Histoire d'une Province.

MONSIEUR,

Je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement, & je m'en sçais un mauvais-gré infini. On m'a dit que votre caractére étoit aussi honnête que vos écrits sont sçavans ; & qu'après le plaisir de vous lire, le plus grand étoit de vous fréquenter. Vous avez entrepris un Ouvrage, qui demande beaucoup de renseignemens : voulez-vous bien que je vous en fasse passer quelques-uns sur des sujets historiques que j'ai approfondis ? Je suis de la même Province que vous, & quoique je lui fasse moins d'honneur, j'aime trop ceux qui l'illustrent, pour ne pas chercher les occasions de leur être utile, &c.

V. *AUTRE LETTRE.*

Offre de Recommandation.

OUI, MONSIEUR, je vais à Grenoble pour mon malheureux Procès. Ce séjour, qui dans tout autre tems auroit été désagréable pour moi, ne pourra que me plaire, s'il me fournit l'occasion de vous rendre quelque service. J'attends vos ordres, je les exécuterai ponctuellement. Vous vouliez que je parlasse à M. le Président de **, de l'affaire de Madame votre Sœur. Marquez-

moi si elle est finie, & si ma recommandation sera nécessaire. Je ne négligerai rien pour prouver à vous & à elle l'attachement respectueux, &c. &c.

VI. LETTRE de M. le COMTE de **,

A un HOMME-DE-LETTRES qui lui offroit de rechercher les Papiers de sa Famille.

VOUS ne pouvez douter, MONSIEUR, que je n'accepte avec plaisir l'offre si obligeante que vous voulez-bien me faire. Mais je crains qu'il ne vous en coûte trop de tems, & que votre complaisance pour moi ne nuise à des occupations plus essentielles. Je serois fâché que pour m'obliger vous fissiez quelque brèche à vos études, & que le Public perdit à mesure que je gagnerois. J'abandonne le tout à votre prudence & à votre amitié ; je ne me réserve que le soin de la reconnoissance. La mienne est aussi vive que sincere ; & dans tout ce qui pourra vous être ou utile ou agréable, ne craignez point de vous adresser à celui qui sera toute sa vie,

V. T. H & T. O. S.

VII. LETTRE

*De M. l'ABBÉ de** à Monsieur C.***

LES Talens & la Vertu ont, MONSIEUR, des droits sur mon cœur. C'est à ce titre que je vous offre

mes bons offices auprès de M. l'Evêque de **. Votre indolence fur votre fortune eft inexcufable. Vous n'ignoriez pas que ce Prélat étoit très-favorablement difpofé. Votre nouvel Ouvrage vous fourniffoit un moyen d'entretenir une protection fi puiffante ; vous avez négligé de le lui préfenter. Faites-le-moi paffer, je vous prie, & en faifant connoître le mérite du Livre, je ferai quelques demandes pour l'Auteur. La Philofophie peut très-bien fe concilier avec des démarches qui tendent à améliorer notre fort, fur-tout lorfqu'elles font exemptes de baffeffe. J'ai peut-être dans l'efprit autant de philofophie que vous; elle m'a même été d'un grand fecours dans des fituations épineufes ou triftes. Mais fi la Providence m'avoit doué de quelques talens, j'en aurois fait un ufage qui auroit pu affurer mon bonheur & celui des Amis & des Parens qui m'auroient environné, &c. &c.

VIII. LETTRE D'UN ACADÉMICIEN

A un Homme-de-Lettres de Province.

MA bonne volonté pour vous, MONSIEUR, fera toujours la même. Vous augmentez encore l'empreffement que j'ai de vous fervir, par votre probité, par vos talens, & par votre fituation, bien peu digne de ces talens. J'ai demandé une place qui paroît vous convenir; il y a quelques difficultés : mais une main bienfaifante doit lever les

obstacles qui s'opposent à votre avancement. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle achève ce que j'ai commencé.

J'ai l'honneur, &c. &c.

IX. *LETTRE de Monsieur* DE ** A Monsieur ***. (*Offre d'un Emploi.*)

Je vous remercie, MONSIEUR, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle ne peut être mieux employée qu'à vous rendre tous les services que je pourrai dans la place que j'occupe. Je vous avois offert le petit emploi de Directeur du Bureau de **. Si vous trouvez que cela vous convienne, faites-le-moi sçavoir au plutôt. Je compte assez sur l'amitié dont m'honore le Ministre actuel des Finances, pour me flatter de l'obtenir. Soyez assuré du moins que je le demanderai avec le zèle & la chaleur que m'inspirent l'amitié & la reconnoissance, &c. &c.

(*Offre de belle action à faire.*)

X. LETTRE DE M. de VOLTAIRE

A Madame GEOFFRIN, *qui étoit alors à la Cour du* ROI de Pologne, *pour la prier de s'intéresser auprès de ce Prince en faveur des* SIRVENS.

Vous êtes, MADAME, auprès d'un grand Roi, qui ne doit sa couronne qu'à son mérite. Je ne puis mieux faire ma cour à Sa Majesté & à vous,

Madame, qu'en vous propoſant une bonne action à faire. Ceux qui ſecourent les *Sirvens* & qui prennent en main leur cauſe, ont beſoin d'être appuyés de noms reſpectables & chéris. Nous ne demandons qu'à voir notre liſte honorée par ces noms qui encouragent le Public. La gloire de protéger l'innocence vaut le centuple de ce qu'on donne. L'affaire dont il s'agit intéreſſe le Genre-humain, & c'eſt en ſon nom qu'on s'adreſſe à vous, Madame. Nous vous devons l'honneur & le plaiſir de voir un grand Roi ſecourir la vertu contre un Juge de village, & contribuer, &c.

Le 6 Juillet 1766.

Voir la Lettre X de l'art. JUSTIFICATION.

XI. *RÉPONSE DU MÊME*

A M. TABAREAU, Directeur de la Poſte de Lyon, qui lui avoit propoſé M. PONCET, célèbre Sculpteur de Rome.

A Ferney, 25 Décembre 1775.

QUAND vous m'annoncez un Sculpteur, MONSIEUR, je le crois un *Phidias*, ou un *Praxitèle*. Mais en vérité je n'ai l'encolure, ni du *Jupiter* Olympien, ni de l'*Apollon* du Belvedère. Soyez bien ſûr qu'il n'y a perſonne dans le ſacré Collège qui deſire avoir ma maigre figure; la moitié des Cardinaux ne ſçait pas ſi je ſuis au monde, & l'autre moitié ne s'en ſoucie guéres.

Cependant, ſi votre *Phidias* à la rage de faire un groteſque, & de ſculpter un vieux ſinge éden-

té de quatre-vingt-deux ans, il n'y a rien que je ne faſſe pour votre protégé. Je ſuis entiérement à vos ordres, puiſque vous aimez les carricatures. Votre *Phidias* viendra quand il voudra, & il ſera très-bien reçu, pourvu que je ne ſois pas mort de vieilleſſe en l'attendant. Mais que ne va-t-il ſculpter la belle face de M. *Turgot*, ou bien celle de M. de *St-Germain* !

J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens les plus vifs & les plus vrais, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

XII. LETTRE de M. DE MAUPERTUIS *A M. l'Abbé LE BLANC*, Pour lui offrir des avantages à Berlin.

A Berlin, 15 Février 1746.

VOUS m'avez entiérement oublié, mon cher ABBÉ; pour moi, je penſe toujours à mes Amis. Un grand & très-grand Roi voudroit avoir auprès de lui, 1°. Un honnête-homme, 2°. Un homme d'eſprit & de talent, 3°. Un homme de bonne compagnie. M'ayant fait l'honneur de s'adreſſer à moi pour lui trouver ces trois hommes, je lui ai dit que vous les étiez. Voyez maintenant ſi vous les voulez être à Berlin. Je ne vous dis rien de ce ſéjour, parce que j'aurois l'air d'un exagérateur, quand je ne vous dirois que la plus exacte vérité. Je ne vous dis rien du plaiſir que

j'aurois de vous y voir, parce que je crois que vous le ſçavez.

Faites-y vos réflexions ; dites-moi quelles conditions vous demanderiez. Réponſe prompte, poſitive, & que je puiſſe faire voir au Roi, &c.

N. B. M. l'Abbé *le Blanc*, craignant modeſtement de ne pas remplir l'idée que M. de *Maupertuis* avoit donnée de lui, refuſa cette propoſition avantageuſe. D'ailleurs, dit-il dans ſa réponſe : « en oppoſant le » courage à l'infortune, je ſuffis à un état qui ne » ſuffiroit pas à d'autres; & ſans être heureux, je ſuis » content. »

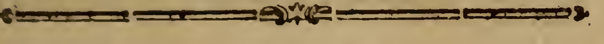
Voyez auſſi la LETTRE IIe de l'art. AFFAIRES.





OUVRAGE DONNÉ

(LETTRES DE REMERCIMENT pour un).



I. *LETTRE d'un Homme-de-Lettres*

A MONSIEUR P**,

Qui lui avoit envoyé un POÈME *ſur la Maladie Epizootique de* 1776.

LE débit d'un Ouvrage eſt, MONSIEUR, une maniére de louer bien ſupérieure à toutes les aûtres. Je ne ſuis point ſurpris du ſuccès du vôtre; vous peignez avec de grands traits un fléau terrible, qui avoit déja exercé la plume de *Virgile.* Vous avez frappé les eſprits par de grandes images, & attendri les cœurs par des peintures touchantes; & dans l'arêne où vous êtes deſcendu avec le Roi des Poëtes Latins, vous avez été quelquefois ſon égal.

J'ai été plus content de vos Vers que de votre *Préface.* Vous y louez des Gens-de-lettres qui ne ſont guéres louables. Vous exaltez leur cœur & leur eſprit; ces éloges, en faiſant honneur à votre caractére, pourroient faire tort à votre diſcernement. Mais vous n'avez pu deviner au bord de l'Adour, ce qu'on penſe de certaines

gens au bord de la Seine. Vous avez jugé d'eux par leurs Ouvrages, ſans penſer que l'humanité eſt quelquefois prêchée par des hommes très-durs, & la bonté chantée par des méchans. Au reſte, votre mépriſe n'eſt que celle d'un bon cœur qui juge des auttes par lui-même, &c. &c.

II. *AUTRE LETTRE à un POÈTE.*

VOUS avez recueilli depuis long-tems, MONSIEUR, les myrthes de Paphos ; vous y joignez aujourd'hui les lauriers les plus brillans du Parnaſſe. Vous étiez aimable dans vos petites Piéces ; vous êtes touchant & pathétique dans vos Poëmes. C'eſt preſque réunir les talens oppoſés, & c'eſt un genre de ſuccès dont un homme tel que vous doit jouir.

Puiſque vous exigez de moi quelques obſervations critiques, je vous dirai que, parmi un grand nombre de Vers harmonieux, j'en ai trouvé quelques-uns un peu durs ; mais lorſ-même que vous ne flattez pas l'oreille, vous avez l'art d'émouvoir l'ame par des ſentimens vifs & attendriſſans. Il ne vous manque, dans la ſolitude où vous vivez, que des Lecteurs faits pour vous lire & vous entendre.



III. *LETTRE* de *Monſieur* DE *V****

A M. l'Abbé AUBERT,

Qui lui avoit envoyé ſes FABLES.

JE n'ai reçu, MONSIEUR, que depuis très-peu de jours, dans ma Campagne où je ſuis de retour la Lettre pleine d'eſprit & de graces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre Livre qui me rend votre Lettre encore plus précieuſe. Je ne ſçais quel contre-tems a pu retarder un préſent ſi flatteur pour moi. J'ai lu vos FABLES avec tout le plaiſir qu'on doit ſentir, quand on voit la raiſon ornée des charmes de l'eſprit. Il y en a quelques-unes qui reſpirent la philoſophie la plus digne de l'homme : celles du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, &c. ſont de ce nombre. De telles Fables ſont du ſublime écrit avec naïveté. Vous avez, avec le mérite du ſtyle, celui de l'invention, dans un genre où tout paroiſſoit avoir été dit. Je vous remercie, & je vous félicite. Je donnerois ici plus d'étendue à tous les ſentimens que vous m'inſpirez, ſi le mauvais état de ma ſanté me permettoit de longues Lettres : je puis à peine dicter ; mais je n'en ſuis pas moins ſenſible à votre mérite & à votre préſent.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

IV. LETTRE DU ROI DE PRUSSE,

A M. MILON de Liége,

Qui lui avoit envoyé des Vers.

AMI des Mufes, c'eft toujours avec un plaifir bien fenfible que je vois renaître dans notre fiécle des *Homéres* & des *Pindares*. Les effais de Poéfie que vous venez de m'offrir à la fuite de votre Lettre, du 2 de Décembre dernier, me paroiffent tenir quelque chofe de l'un & de l'autre, & je les ai accueillis comme ils le méritent. Je me féliciterois beaucoup, fi, comme vous dites, mes Ouvrages ont quelque part au goût que vous avez pris pour la Poéfie, dans laquelle vous paroiffez fi bien réuffir. En attendant, je fuis très-fenfible à vos hommages, & je vous en conferverai toujours un fouvenir reconnoiffant, en priant Dieu qu'il vous ait en fa fainte garde.

Potzdam, ce 5 Janvier 1775. *Signé* FRÉDERIC.

V. LETTRE (*a*) de M. le Préfident DE MONTESQUIEU,

A Mr *B**, qui lui avoit envoyé un Eloge en Vers.*

VOUS voyez, MONSIEUR, que je ne fais pas fi facilement de la Profe, que vous faites

(*a*) Cette Lettre n'a jamais été imprimée.

des Vers, &, ce qui est encore plus, que vous faites de bons Vers. Il paroît que vous n'avez pas besoin d'être soutenu par votre sujet, puisque vous me louez. J'ai lu avec bien du plaisir votre Lettre, & je me rappelle avec non-moins de plaisir l'homme d'esprit qui l'a écrite, &c.

A Baron, ce 25 Février 1752.

VI. LETTRE de M. DE V***

A M. CAILHAVA D'ESTANDOUX,

Auteur du *Tuteur dupé.*

Au Château de Ferney,
le 30 Novembre 1762.

JE ne puis trop vous remercier, MONSIEUR, de la bonté que vous avez eûe de me faire-partager le plaisir que vous avez donné à tout Paris. Je n'ai point été étonné du succès de votre Piéce: non-seulement elle fournit beaucoup de jeu de Théâtre, mais le Dialogue m'en a paru naturel & rapide. Elle est aussi bien écrite que bien intriguée. Il est à croire que vous ne vous bornerez pas à cet Essai, & que la Scène Françoise s'enrichira de vos talens. Ma plus grande consolation dans ma vieillesse languissante, est de voir que les Beaux-Arts que j'aime passionnément, sont soutenus & embellis par des hommes de votre mérite.

VII. LETTRE DU MÊME

Au R. P. VIONNET, Jésuite, qui lui avoit envoyé sa Tragédie de Xercès.

Paris, le 14 *Décembre* 1749.

J'AI l'honneur, mon Révérend PERE, de vous marquer une très-foible reconnoissance d'un fort beau présent. Vos Manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres ; mais j'offre ce que j'ai. Il me paroît que vous êtes un plus grand ennemi de *Crébillon* que moi : vous avez fait plus de tort à son *Xercès*, que je n'en ai fait à sa *Sémiramis*. Vous & moi nous combattons contre lui. Il y a long-tems que je suis sous les étendards de votre Société. Vous n'avez guéres de plus mince Soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentimens particuliers que vous m'inspirez pour vous, & avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.



VIII. LETTRE DU MÊME A MONSIEUR DE MAUPERTUIS,

QUI LUI AVOIT ENVOYÉ

Sa Figure de la Terre, déterminée.

A Cirey Kittis, 22 *Mai* 1738.

JE viens de lire, MONSIEUR, une Hiſtoire & un morceau de Phyſique plus intéreſſans que tous les Romans; Madame *du Châtelet* veut le lire, elle en eſt plus digne que moi : il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaiſir de s'inſtruire, avoir celui de vous remercier.

Il me ſemble que votre Préface eſt très-adroite, qu'elle fait naître dans l'eſprit du Lecteur du reſpect pour l'importance de l'entrepriſe; qu'elle intéreſſe les Navigateurs, à qui la figure de la Terre étoit aſſez indifférente; qu'elle inſinue ſagement les erreurs des anciennes meſures, & l'infaillibilité des vôtres; qu'elle donne une impatience extrême de vous ſuivre en Laponie.

Dès que le Lecteur y eſt avec vous, il croit être dans un pays enchanté, dont les Philoſophes ſont les Fées.

Les Argonautes qui s'en allérent commercer dans la Crimée, & dont la bavarde Grèce a fait des demi-Dieux, valoient-ils, je ne dis pas les *Clairauts*, les *Camus*, & les *Le-Monier*, mais les Deſſinateurs qui vous ont accompagnés?

On les a divinifés ; & vous, quelle eft votre récompenfe ? Je vais vous le dire : l'eftime des Connoiffeurs, qui vous répond de celle de la poftérité. Soyez sûr que les fuffrages des Êtres penfans du XVIII[e] Siécle, font fort au-deffus des Apothéofes de la Grèce.

Je vous fuis, avec tranfport & avec crainte, à travers les Cataractes, & fur vos montagnes de glace. Certainement vous fçavez peindre ; il ne tenoit qu'à vous d'être notre plus grand Poète, comme notre plus grand Mathématicien ; fi vos opérations font d'*Archimède*, & votre courage de *Chriftophe Colomb*, votre defcription des neiges de Tornéa eft de *Michel-Ange*, & celle des efpèces d'Aurores boréales eft de l'*Albane*.

IX. RÉPONSE DU MÊME A M. DE XIMENEZ,

Qui lui avoit envoyé une Traduction de la feptiéme Elégie d'OVIDE.

LES perfonnes qui ont l'honneur de vous connoître, MONSIEUR, vous rendront la juftice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les Amours fortunés d'*Ovide*, que fes Amours malheureux. Si, d'ailleurs, quelque Beauté avoit à fe plaindre de vous, elle feroit difcrette ; & vous pourriez vous vanter de vos exploits fans lui déplaire. Il y a de très-galans hommes

qui ont perdu partie, revanche & le tout, sans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là & je vous crois très-heureux au jeu. Pour moi qui ne joue point, je vous souhaite d'aussi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaisirs, & chantez-les.

J'ai l'honneur d'être, &c.

X. LETTRE de M. le Cher DE THOMASSIN

Au ROI de Prusse,

En lui envoyant un (*) Discours, *pour prouver que les Lettres n'amollissent pas le courage.*

SIRE,

C'EST au Tribunal des grands Rois que ressortit la cause des Muses outragées. Leur honneur doit être cher aux Héros; elles les forment & les immortalisent. Eblouis de l'éclat qu'elles répandent sur le courage, des jaloux atrabilaires, croyant l'obscurcir, ont tâché de flétrir les lauriers dont elles couronnent les Guerriers Philosophes.

Pouvois-je mieux, SIRE, les venger aux yeux de l'univers, qu'en opposant la gloire de Votre Majesté aux calomnies de leurs ennemis? Votre auguste Nom, gravé sur l'Egide de Minerve, suffisoit pour anéantir à jamais l'odieux

(*) *Voir* la Lettre dernière de l'art. ENVOI.

préjugé, & pour confondre l'ignorance & l'envie.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

SIRE, de Votre Majeſté,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

A Troyes, Le Cher de JUILLY de THOMASSIN.

le 26 Septembre 1771.

RÉPONSE du ROI de Pruſſe.

J'AI reçu, Monſieur le Marquis de *Juilly* de *Thomaſſin*, votre Lettre & votre Diſcours, dont je vous fais mes remercimens. On ne pouvoit mieux défendre la cauſe des Muſes. Il faudroit être décidément ignorant & atrabilaire, pour appeller de la force & de la ſolidité de vos raiſons. Il eſt triſte que, dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre, on ait encore à combattre les préjugés & l'envie, qui s'élèvent de tems en tems pour obſcurcir les Lettres.

Au reſte, ſoyez bien perſuadé que je fais un cas infini de vos talens militaires & littéraires. On ne peut trop eſtimer un Officier tel que vous. Sur ce je prie Dieu, Monſieur le Marquis de *Juilly* de *Thomaſſin*, qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

FRÉDERIC.

A Berlin le 28 *Décemb.* 1771.



XI. LETTRE DU ROI DE POLOGNE A Mr. M***,

Au sujet de Belisaire (*a*).

Vous avez fait, MONSIEUR, avec le Public, comme on fait avec les enfans auxquels on veut donner le goût de la lecture. On leur donne d'abord de jolis Livres, amusans, peu profonds, mais qui leur font sentir qu'il y a quelque chose de mieux à sçavoir. Quand leur curiosité est mise en mouvement, & que l'ambition de n'être plus enfans agit en eux, on leur donne des Livres plus forts. On étoit sûr qu'un Ouvrage de vous devoit être bien écrit & plein de sentiment. Aussi avez-vous réussi à faire-lire avec plaisir & avec fruit, dans le siécle des bagatelles, un *Traité* de morale, très-sérieux. &c. &c.

(*a*) On ne considére cet Ouvrage que du côté du style, sans approuver ce que les Théologiens y ont justement censuré.

XII. LETTRE A un PROFESSEUR de Mathématiques,

Par un de ses Disciples.

JE vous remercie, MONSIEUR, de votre Ouvrage. Si, à ma honte, je n'ai presque rien gagné à vous entendre, je serai peut-être plus heureux en vous lisant. Mais quel que soit

l'effet de vos écrits & de vos leçons, vous pouvez compter ſur la reconnoiſſance d'un Diſciple, dont le cœur vaut infiniment mieux que l'eſprit.

XIII. LETTRE de M. DE V***

A M. DE FURCI,

Qui lui avoit envoyé un Recueil de petits morceaux de Muſique.

LE ſuffrage de Madame *Denys*, MONSIEUR, doit vous être plus précieux que le mien. Souffrez pourtant que je joigne mes remercimens à ſon approbation. Vous faites parvenir le bon goût & le plaiſir juſqu'au pied des Alpes. Nous ne nous attendions pas qu'un homme qui réuſſit à la Cour, daignât ſonger à nos déſerts. Jugez combien nous ſommes flattés de l'honneur que vous nous avez fait. &c.

A Ferney, Décembre 1763.

XIV. LETTRE DU MÊME.

A M. du Verger, *Gentilhomme du Roi de Pologne.*

TOUT malade que je ſuis, MONSIEUR, je ſuis très-honteux de ne répondre qu'en proſe & ſi tard à vos jolis Vers. Je félicite le Roi de Pologne d'avoir auprès de lui un Gentil-

homme qui pense comme vous. Il seroit bien difficile qu'on pensât autrement à la Cour d'un Prince qui pense si bien lui-même, & qui a fait renaître, dans la partie du monde qu'il gouverne, les beaux jours du siécle d'*Auguste*, l'amour des arts & des vertus.

XV. LETTRE DU MÊME

A M. SÉLIS, *Professeur au Collége de* Louis *le* Grand, *qui lui avoit envoyé sa Traduction de* Perse.

MON grand âge & ma déplorable santé ne m'ont point empêché de lire votre judicieuse Préface, & la Traduction de la premiére Satyre. Je vois que vos notes éclaircissent beaucoup le texte, & que ceux qui veulent faire quelques progrès dans la langue Latine, doivent vous lire & vous étudier. J'éprouve par moi-même qu'on peut apprendre à tout âge ; & c'est avec reconnoissance que j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XVI. LETTRE DU MÊME

AU RÉDACTEUR DU *SECRÉTAIRE DU PARNASSE*.

J'AI reçu, MONSIEUR, votre *Secrétaire du Parnasse*. S'il y a beaucoup de piéces de vous dans ce recueil, il y a apparence qu'il réussira long-tems. Mais je vois que votre Secrétaire n'est pas le mien. Il m'impute une *Epitre* à Mll^e.

Ch * *, Actrice de la Comédie de Marſeille. Je n'ai jamais connu Mll^e Ch * *, & je n'ai jamais eu le bonheur de courtiſer aucune Marſeilloiſe.

Je prends cette occaſion pour vous dire, qu'en général c'eſt une choſe fort ennuyeuſe que cet amas de rimes redoublées, qui ne diſent rien, ou qui répètent ce qu'on a dit mille fois. Il eſt quelquefois auſſi ridicule de livrer ces amuſemens de ſociété à un Libraire, qu'il le ſeroit d'imprimer ce qu'on a dit dans la converſation.

Je ſuis très-fâché qu'on me rende reſponſable, depuis ſi long-tems, de ce que j'ai fait & de ce que je n'ai point fait. Je ne ſuis qu'un vieux Laboureur réformé, à la ſuite des *Ephémérides du Citoyen*, défrichant des campagnes arides, & ſemant avec le nouveau ſemoir; n'ayant nul commerce avec Mll^e Ch **, ni avec aucune perſonne de ſon eſpèce, &c. &c.

XVII. LETTRE de M. d'*Alembert*

A M. le Baron D'ESPAGNAC,

Auteur de *l'HISTOIRE du Maréchal de Saxe.*

JE reçois à l'inſtant, MONSIEUR, la nouvelle édition de votre excellent & magnifique Ouvrage que vous me faites l'honneur de m'envoyer. Quelque mauvais juge que je ſois en ces matiéres, je lirai certainement avec tout

l'intérêt possible les augmentations que vous y faites, & je ne doute pas qu'elles ne reçoivent des connoisseurs les mêmes suffrages que la premiére édition. Quant à moi, je ne puis vous offrir que ma reconnoissance de toutes vos bontés, & je vous prie d'être bien persuadé qu'elle ne peut être plus vive & plus sincére.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Paris, le 21 Février 1775.

XVIII. LETTRE de M. MARMONTEL

AU MÊME.

Si je n'avois pas reçu aujourd'hui, MONSIEUR, comme une marque de vos bontés, la nouvelle édition de l'*Histoire du Maréchal de Saxe*, je l'aurois acquise demain. Que n'ai-je des guides aussi sûrs pour tous les autres détails du règne de LOUIS XV! Je vous suivrai pas-à-pas, Monsieur, en faisant hommage à mon maître, des lumiéres que je lui devrai.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Paris, le 2 Mars 1775.



XIX. LETTRE de J. B. ROUSSEAU A M. LE FRANC,

Pour le remercier de la Tragédie de DIDON.

IL eſt vrai, MONSIEUR, que dans cette foule de Tragédies qui inondent le Théâtre depuis quelques années, celle de *Didon* eſt preſque la ſeule qui m'ait donné une idée avantageuſe de ſon auteur, quelque eſprit que j'aie pu trouver dans la plupart des autres ; car c'eſt, à mon ſens, ce qui manque le moins à nos Poëtes d'aujourd'hui. Mais il eſt rare de le voir accompagné de la juſteſſe qui doit faire le principal caractére des bons Ouvrages. C'eſt ſurtout ce que j'ai eſtimé dans le vôtre, Monſieur, & je ne craindrai point de lui rendre ici la même juſtice, que je lui ai rendue lorſque l'occaſion s'en eſt préſentée.

Il m'a paru que vous étiez dans les véritables principes de la Tragédie ; & je ne doute point que vous n'y perſévériez toujours avec le même ſuccès. Je ſouhaite que votre exemple vienne un jour à-bout de détromper ceux qui ſe ſont aviſés de la dépouiller de ſa ſimplicité naturelle, pour la revêtir des ornemens d'un faux merveilleux puiſé dans leur imagination. Quelque décriés que ſoient aujourd'hui les Romans, on diroit que nos Auteurs ne s'étudient qu'à les déguiſer ſous un autre nom,

& qu'à y rechercher le modèle d'un nouvel Art Poétique, non moins ignoré des Anciens, que réprouvé du bon-fens.

Je fuis affligé, je vous l'avoue, de voir dans nos Piéces-de-théâtre d'à-préfent, tant d'efprit perdu dans cette multiplicité d'événemens, & encore plus dans cet héroïfme romanefque, qui femble s'être emparé non-feulement de la Tragédie, mais encore de la Comédie; ce qui eft, felon moi, le comble du ridicule.

C'eft à vous, MONSIEUR, & aux perfonnes qui penfent auffi fenfément que vous, de corriger votre fiécle de ces deux défauts; vous avez tout ce qu'il faut pour y réuffir. Je prendrai toujours beaucoup de part à la gloire qui vous en reviendra; & fi je ne puis par mes Ouvrages me rendre digne des louanges dont vous m'honorez, j'efpére au moins parvenir à mériter quelque part dans votre amitié, par la véritable eftime & la fincére confidération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR, Votre, &c.

A Bruxelles, le 10 Décembre 1735.

XX. LETTRE de M. DE V***

A M. BLANCHET,

Auteur du livre de l'*Art du Chant.*

RECEVEZ, MONSIEUR, mes très-fincéres remercimens de l'Ouvrage ingénieux & profond

que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il respire le goût & la connoiſſance des Beaux-Arts. Le Phyſicien y conduit toujours le Muſicien. Un tel Ouvrage ne pouvoit être fait que dans le plus éclairé des ſiécles. Je ſouhaite qu'il forme des Artiſtes dignes de vos leçons. Je n'en ſerai pas le témoin ; mais j'applaudis de loin aux progrès de l'Art, dont on vous ſera redevable. J'ai l'honneur d'être, avec tous les ſentimens d'eſtime qui vous ſont dus, &c.

Aux Délices près Genève, le 3 Avril 1756.

XXI. LETTRE DU MÊME

A M. de LA FARGUE, qui lui avoit adreſſé des Vers.

MOINS je mérite vos beaux Vers, MONSIEUR, & plus j'en ſuis touché. Les Belles reçoivent froidement les cajoleries ; mais les Laides y ſont fort ſenſibles. Je vous répondrois en vers, ſi e n'étois entiérement occupé de ceux de *Corneille*. Chaque moment que je dérobe au Commentaire que j'ai promis ſur ce Grand-homme, eſt un larcin que je lui fais. Mais je ne puis me refuſer au plaiſir de vous remercier, & de vous dire avec combien d'eſtime j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

A Fernei, Avril 1761

XXII. *LETTRE DU MÊME* A M. de LA HARPE,

Pour le remercier de la Tragédie de WARWICK.

APRÈS le plaisir, MONSIEUR, que m'a fait votre Tragédie, le plus grand que je puisse recevoir est la Lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes, & votre Pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre Lettre.

Racine, qui fut le premier qui eut du goût, comme *Corneille* fut le premier qui eut du génie; l'admirable *Racine*, non assez admiré, pensoit comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté, que quand elle fait une partie nécessaire du sujet; autrement, ce n'est qu'une décoration. Les incidens ne sont un mérite que quand ils sont naturels; & les déclamations sont toujours puériles, sur-tout quand elles sont remplies d'enflure. Vous vous applaudissez de m'avoir point fait de *Vers à retenir*; & moi, Monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les Vers que je retiens le plus aisément, sont ceux où la maxime est tournée en sentiment; où le Poète cherche moins à paroître, qu'à faire-paroître son personnage; où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce que l'on doit dire: voilà les Vers que j'aime! Jugez si je ne dois pas être content de votre ouvrage. &c.

Novembre 1763.

XXIII. LETTRE DU MÊME, *A M.* NOVERRE, *pour le remercier de son Livre intitulé:* LETTRES *sur la Danse & les Ballets.*

J'AI lu, MONSIEUR, votre Ouvrage de génie; mes remercimens égalent mon estime. Votre titre n'annonce que la Danse, & vous donnez de grandes lumiéres sur tous les Arts. Votre style est aussi éloquent, que vos Ballets ont d'imagination.

Vous me paroissez si supérieur dans votre genre, que je ne suis point-du-tout étonné que vous ayez essuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talens. Vous êtes auprès d'un Prince qui en sent tout le prix. Une vieillesse très-infirme m'a seule empêché d'être témoin de ses magnifiques Fêtes, que vous embellissez si singuliérement.

Vous faites trop d'honneur à la *Henriade*, de vouloir bien prendre le Temple de l'Amour pour un de vos sujets. Vous ferez un tableau vivant, de ce qui n'est chez moi qu'une foible esquisse.

Je crois que votre mérite sera bien senti en Angleterre, parce qu'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des Acteurs capables d'exécuter vos idées? Vous êtes un *Promethée*; il faut que vous formiez des hommes, & que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XXIV. LETTRE DE J. J. ROUSSEAU,

Au ſujet du DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, *&*
ſur les Ouvrages de M. de BUFFON.

BIEN des remercimens, MONSIEUR, du *Dictionnaire Philoſophique.* Il eſt agréable à lire ; mais l'Auteur eſt preſque toujours de mauvaiſe foi dans les extraits de l'Ecriture. Il raiſonne ſouvent fort mal, & l'air de ridicule & de mépris qu'il rejette ſur des ſentimens reſpectés des hommes, rejailliſſant ſur les hommes mêmes, me paroit un outrage fait à la ſociété.....

Les écrits de M. de *Buffon* me plairont & m'inſtruiront toute la vie. Je lui crois des égaux parmi ſes contemporains en qualité de Penſeur & de Philoſophe ; mais en qualité d'Ecrivain, je ne lui en connois point. C'eſt la plus belle plume de ſon ſiécle. Je ne doute point que ce ne ſoit-là le jugement de la poſtérité.

Un de mes regrets eſt de n'avoir pas été à-portée de le voir davantage, & de profiter de ſes obligeantes invitations. Je ſens combien ma tête & mes écrits auroient gagné dans ſon commerce. Je quittai Paris au moment de ſon mariage : ainſi je n'ai point eu le bonheur de connoître Madame de *Buffon.* Mais je ſçais qu'il a trouvé dans ſa perſonne & dans ſon mérite l'aimable & digne récompenſe du ſien.

A Motiers, 4 Novembre 1764.

XXV. LETTRE de M. GODEAU A SCUDERI,

Qui lui avoit écrit des chofes flatteufes en le remerciant du don de fes POÉSIES.

AU lieu de vous remercier, MONSIEUR, de la Lettre flatteufe que vous m'avez écrite, il faut que je vous en gronde. Il femble que le frere & la fœur ont conjuré contre ma modeftie. Ne fçavez-vous pas qu'il en eft des Poëtes comme des Femmes ? Si vous leur dites une fois qu'*elles font belles*, le Diable le leur dit cent fois, & elles ajoutent plus de foi à ces menfonges qu'au miroir le plus fidèle. L'imagination qui enfante les ouvrages Poëtiques fe croyant créatrice, notre amour-propre eft plus facile à féduire. Pourquoi donc prenez-vous tant de peine à me faire avaler un poifon dont j'étois déjà tout plein ?

Le préfent qu'on vous a fait de ma part, eft une dette qu'on vous a payée. Vous m'en remerciez cependant, comme d'un don de grande importance. Pour moi, je vous jure que, parmi tant de piéces de Vers que j'ai mifes au jour, j'en vois peu qui me fatisfaffent, & beaucoup qui me déplaifent. Je fouhaiterois avoir fait à Dieu feul l'hommage des Luths & des Harpes que vous célébrez, & que toutes parlaffent de fes grandeurs. Les Hymnes qu'on lui adreffe font de tous les tems. Les Odes d'*Horace* ne

ſe liſent que dans quelques cabinets, & les Pſeaumes de *David* ſe chantent dans tout l'Univers.

Je ne ſçais ſi ce que vous louez dans mes Eglogues n'eſt pas ce qui me condamne. J'ai peur que mes *Iris* ne ſoient trop ajuſtées pour des Bergéres de la Paleſtine, & quoique *Licidas* ait rappellé ſon cœur de l'Egypte, il ſemble quelquefois en avoir conſervé le langage.

Au reſte mes Muſes dorment depuis long-tems. Quand le Berger craint le loup, il ne s'amuſe pas à jouer du chalumeau. Je ſuis, &c.

N. B. Cette Lettre a été entiérement refondue, & de deux qui étoient longues & diffuſes, on n'en a fait qu'une.

XXVI. LETTRE DE REMERCIMENT *De M. de* Fénelon, *Archev. de Cambray,* A M. SANTEUIL.

JE n'ai jamais été plus touché que je le ſuis, MONSIEUR, de votre Muſe & des préſens qu'elle me fait; mais vous devez excuſer un ſilence qui ne vient que de mes embarras. Il y a ſix ſemaines que j'ai fait banqueroute au Parnaſſe, pour n'entendre parler que d'Avocats & de Banquiers. Jugez par-là, Monſieur, combien *Apollon* a de graces pour moi dans le recueil de vos Vers; je vais m'y délaſſer, après avoir lu tout ce qu'il y a de plus dégoûtant dans le ſtyle de

procédure. Les louanges que vous me donnez m'enſeignent ce que je dois faire, & je les reçois avec reconnoiſſance ſur le pied d'inſtructions. Je vous prie de croire que perſonne n'eſt, MONSIEUR, plus véritablement que moi,

Votre, &c. &c.

XXVII. LETTRE DE REMERCIMENT

De M. BOSSUET au Même.

J'AI reçu, MONSIEUR, avec bien de la joie le beau préſent que vous m'avez fait. Je me ſuis hâté de lire l'Epitre dédicatoire, & j'y ai trouvé un éloge de M. *Pelletier*, qui m'a paru très-délicatement touché. Je reverrai avec plaiſir dans cet Ouvrage abrégé toute la beauté de l'ancienne Poëſie des *Virgiles*, des *Horaces*, &c. dont j'ai quitté la lecture il y a long-tems; ce me ſera une ſatisfaction, de voir que vous faſſiez revivre les anciens Poètes, pour les obliger en quelque ſorte de faire l'éloge des Héros de notre ſiécle d'une maniére moins éloignée de la vérité de notre Religion.

Il eſt vrai, Monſieur, que je n'aime pas les fables, & qu'étant nourri depuis beaucoup d'années de l'Ecriture ſainte, qui eſt le tréſor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'eſprit humain & dans ces productions de ſa vanité. Mais lorſqu'on eſt convenu de s'en ſervir comme d'un langage figuré, pour

exprimer d'une maniére plus vive ce que l'on veut faire entendre, fur-tout aux perfonnes accoutumées à ce langage, on fe fent forcé de faire grace au Poète Chrétien, qui n'en ufe ainfi que par une efpèce de néceffité. Ne craignez donc point que je vous faffe un procès fur votre Livre : je n'ai au contraire que des actions-de-graces à vous rendre. Sçachant que vous avez dans le fonds autant d'eftime pour la vérité, que de mépris pour les fables en elles-mêmes, j'ofe dire que vous ne regardez, non-plus que moi, toutes ces expreffions tirées de l'ancienne Poéfie, que comme le coloris d'un tableau. Vous en ifagez principalement le deffein & les penfées de l'ouvrage, qui en font comme la vérité, & ce qu'il y a de plus folide. Je fuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

XXVIII. LETTRE de J. B. ROUSSEAU *A M. Riccoboni.*

MONSIEUR,

UNE maladie de quinze jours, fuivie d'un abbatement extraordinaire, m'a empèché jufqu'ici de répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai reçue avec les deux Livres dont elle etoit accompagnée, un jour feulement avant que de tomber malade.

Vous jugeriez, Monſieur, du plaiſir que m'a fait ce préſent, ſi j'avois l'avantage d'être connu perſonnellement de vous. J'ai porté quelquefois peut-être un peu trop loin le mépris du faux mérite & des mauvaiſes copies dans toutes les Profeſſions, depuis le ſceptre, (comme diſoit notre *Malherbe*,) juſqu'à la houlette. Mais je puis dire, & vous en conviendrez ſans-doute, que peu de perſonnes ont été plus paſſionnées que je le ſuis, pour le mérite réel & pour les hommes originaux dans les Arts & les Profeſſions où leur génie les a appellés.

Vous ne vous regarderiez donc plus à mon égard comme un perſonnage inconnu: (comme ſi un homme auſſi excellent que vous l'êtes dans votre Art, pouvoit l'être autre-part que dans un nouveau monde.) Oui, Monſieur, à peine étiez-vous arrivé à Paris, qu'une foule de Lettres & de témoignages de bouche m'avoient déjà inſtruit de votre profonde connoiſſance des paſſions, & de votre Art inimitable à les exprimer. Je connoiſſois de plus Mlle *Flaminia*, votre illuſtre Epouſe, pour une perſonne diſtinguée parmi ce qu'il y a de plus ſçavant en Italie. Ce que j'ignorois, c'eſt que vous euſſiez joint à des talens ſi peu communs une érudition & un diſcernement encore plus rares & plus difficiles à raſſembler. Il ne ſe trouve que trop de gens ſçavans du ſçavoir d'autrui, mais très-peu qui le ſoient du leur propre; & c'eſt ce

que

que m'a appris la lecture des deux Livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, &c.

XXIX. LETTRE

De J. J. *Rousseau* à M. de *Chamfort*.

J'AI toujours desiré, MONSIEUR, d'être oublié de la tourbe insolente & vile, qui ne songe aux infortunés que pour insulter à leur misére. Mais l'estime des hommes-de-mérite est un précieux dédommagement de ses outrages; & je ne puis qu'être flatté de l'honneur que vous m'avez fait en m'envoyant votre Pièce. Quoiqu'accueillie du Public, elle doit l'être des Connoisseurs, & des gens sensibles aux vrais charmes de la Nature. Je desire, pour l'utilité publique, que vos écrits tiennent tout ce que promet votre début. Je vous salue, MONSIEUR, de tout mon cœur.

24 *Juin* 1764.

XXX. LETTRE *du* MÊME *au* MÊME.

JE vous remercie, MONSIEUR, de votre derniére Pièce (*), & du plaisir que m'a fait sa lecture. Elle décide le talent qu'annonçoit la premiére; & déjà l'Auteur m'inspire assez d'es-

(*) L'*Epitre d'un Pere à son Fils sur la naissance d'un Petit-fils*, piéce qui fut couronnée par l'Académie Françoise en 1764.

time, pour oſer lui dire du mal de ſon ouvrage.

Je n'aime pas trop qu'à votre âge vous faſſiez le Grand-pere. Je ne voudrois pas que vous marquaſſiez un intérêt ſi tendre pour le Petit-fils que vous n'avez point ; car dans cette Epitre, où vous dites de ſi belles choſes, je ſens que ce n'eſt pas vous qui parlez.

Evitez cette Métaphyſique à la mode, qui depuis quelque tems obſcurcit tellement les Vers français, qu'on ne peut les lire qu'avec contention d'eſprit. Les vôtres ne ſont pas dans ce cas encore ; mais ils y tomberoient, ſi la différence qu'on ſent entre votre premiére Pièce &, la ſeconde, alloit en augmentant.

Votre Epitre abonde non-ſeulement en grands ſentimens, mais en penſées philoſophiques, auxquelles je reprocherois quelquefois de l'être trop.... Il ne faut pas, pour paroître au-deſſus des préjugés, ſaper les fondemens de la morale..... Il y a plus de Philoſophie à combattre les préjugés philoſophiques qui ſont nuiſibles, qu'à combattre les préjugés populaires qui ſont utiles.

Lorſque vous voudrez m'honorer de quelque marque de ſouvenir, & me faire part de vos travaux littéraires ; je les recevrai toujours avec intérêt & reconnoiſſance. Je vous ſalue, MONSIEUR, de tout mon cœur.

A Motiers, ce 6 Octobre 1764.

XXXI. LETTRE du Même à M. HIRZEL,

Auteur du *SOCRATE RUSTIQUE.*

JE reçois, MONSIEUR, avec reconnoiſſance la ſeconde édition du *Socrate Ruſtique*, & les bontés dont m'honore ſon digne Hiſtorien. Quelque étonnant que ſoit le Héros de votre Livre, l'Auteur ne l'eſt pas moins à mes yeux. Il y a plus de Payſans reſpectables, que de Sçavans qui les reſpectent & qui oſent le dire. Heureux le Pays où des *Klioggs* cultivent la terre, où des *Hirzels* cultivent les Lettres ! L'abondance y règne, & les vertus y ſont en honneur.

Recevez, MONSIEUR, mes remerciemens, &c.

11 *Novembre* 1764.

XXXII. RÉPONSE DU MÊME à M. R**;

Qui lui avoit envoyé une *Lettre* & une *Ode*.

A Montmorency, le 6 Février 1759.

ON ne ſçauroit aimer les Peres, ſans aimer des Enfans qui leur ſont chers. Ainſi, MONSIEUR, je vous aimois ſans vous connoître, & vous croyez bien que ce que je reçois de vous n'eſt pas propre à relâcher cet attachement. J'ai lu votre *Ode*; j'y ai trouvé de l'énergie, des images nobles, & quelquefois des vers heureux. Mais votre Poëſie paroît gênée; elle ſent la lampe,

& n'a pas acquis la correction. Vos rimes, quelquefois riches, sont rarement élégantes, & le mot-propre ne vous vient pas toujours.

Mon cher R***, quand je paye les complimens par des vérités, je rends mieux que ce qu'on me donne. Je vous crois du talent, & je ne doute pas que vous ne vous faſſiez honneur dans la carriére où vous entrez. J'aimerois pourtant mieux, pour votre bonheur, que vous euſſiez ſuivi la profeſſion de votre digne Pere ; ſur-tout ſi vous aviez pu vous y diſtinguer comme lui. Un travail modéré, une vie égale & ſimple, la paix de l'ame & la ſanté du corps qui ſont le fruit de tout cela, valent mieux, pour vivre heureux, que le ſçavoir & la gloire.

Du moins, en cultivant les talens des Gens-de-Lettres, n'en prenez pas les préjugés. N'eſtimez votre état que ce qu'il vaut, & vous en vaudrez davantage.

Je vous dirai que je n'aime pas la fin de votre Lettre ; vous me paroiſſez juger trop ſévérement les Riches. Vous ne ſongez pas, qu'ayant contracté dès leur enfance mille beſoins que nous n'avons point, les réduire à l'état des Pauvres, ce ſeroit les rendre plus miſérables qu'eux. Il faut être juſte envers tout le monde, même envers ceux qui ne le ſont pas pour nous. Eh! Monſieur, ſi nous avions les vertus contraires aux vices que nous leur reprochons, nous ne ſongerions pas même qu'ils ſont au

monde, & bientôt ils auroient plus besoin de nous, que nous d'eux ! Encore un, mot & je finis. Pour avoir droit de mépriser les Riches, il faut être économe & prudent soi-même, afin de n'avoir jamais besoin des richesses.

Adieu, mon cher R*** ! Je vous embrasse de tout mon cœur.



PLAISANTES (LETTRES) ET FACÉTIEUSES.

I. *LETTRE du Comte de GRAMONT,* A Mgr. le Duc de BERRI,

Où il apprend à S. A. combien son absence réjouit les restes du Gibier du Canton.

MONSEIGNEUR,

LES grandes douleurs sont muettes : ainsi je n'ai pu vous marquer plutôt l'affliction que j'ai eûe de votre départ ; mais la Philosophie, comme vous sçavez, Monseigneur, est d'un grand secours dans ces extrémités ; elle m'a un peu remis, & je prends la liberté de vous écrire, pour vous apprendre, (car je ne sçais point flatter) que tout ne vous regrette pas tant ici

que fait le Comte de *Gramont*. Le peu de gibier qui reſte dans les lieux où vous avez coutume de chaſſer, regarde votre abſence comme une bénédiction, & ce ne ſont que divertiſſemens parmi les perdrix de la plaine. Le Roi ne ſçauroit plus monter à cheval, ſans être accablé d'une foule de liévres & de lapins qui lui préſentent des Placets contre vous. Un petit lapereau, eſtropié d'un pied, ſe mît hier à genoux pour demander juſtice de toute ſa famille que vous aviez tuée dans un jour. Je ne le ſçais que par le bruit commun; mais voici ce que je ſçais par moi-même. Je me promenois l'autre jour dans le parc (ſelon ma coutume), rêvant à toutes les qualités qui vous rendent aimable: -- *Quoi*, diſois-je, *ce jeune Prince, qui a tant de bonté pour moi, ſera donc abſent trois ou quatre mois? C'eſt pour en mourir* .... -- Au contraire c'eſt le moyen de vivre, me dît un phaiſan blanc, blanc comme neige, qui m'aborda dans ce moment. -- *Ho, ho*, lui dîs-je, *& qui vous a, s'il vous plaît, appris à parler?* -- Le gros perroquet de Madame *Dudicour*, me dît il, qui étoit fort de mes amis. -- *Et d'où vient que vous êtes blanc*, lui dîs-je? --C'eſt que je porte le deuil d'un frere que le Prince dont vous parlez, tua quelque tems avant ſon départ...Vous ſçavez, pourſuivit-il, que la volatile ne porte point autrement le deuil, & que tous les cignes ont fait vœu de porter le deuil & de chanter en mourant, pour hono-

rer la mémoire des cignes du Méandre.--*Voilà*, lui dis-je, *de beaux contes! Mais que ſouhaitez-vous de moi?* Je voudrois, me dît-il, comme vous aimez à rendre de bons offices, & que le ROI vous écoute avec bonté, que vous vouluſſiez le ſupplier très-humblement de donner quelque Royauté à Monſeigneur de *Berri*, où il pût, depuis le matin jusqu'au ſoir, tuer les phaiſans ſes ſujets, pour laiſſer ici en repos ceux du ROI ſon grand-pere.....

Voilà, MONSEIGNEUR, la commiſſion que m'a donnée le pauvre phaiſan du Parc de Verſailles. Voyez ſi vous voulez que je m'en charge. En attendant vos ordres, je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR, &c. &c.

II. LETTRE

D'UN PHILOSOPHE FRANÇOIS

A un Métaphyſicien Allemand,

Doyen des Philoſophes de Goettingen.

MONSIEUR LE DOYEN,

JE ſuis bien aiſe d'apprendre au Public que vous avez écrit un petit Livre contre moi. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur.

Vous rejettez (*p.* 17) la preuve de l'exiſtence de Dieu, tirée des cauſes finales. Si vous aviez raiſonné ainſi à Rome, le R. P. Jacobin, Maître

du Sacré Palais, vous auroit mis à l'Inquisition; si vous aviez écrit contre un Théologien de Paris, il auroit fait censurer votre proposition; si contre un enthousiaste, il vous eût dit des injures, &c. &c. Mais je n'ai l'honneur d'être ni Jacobin, ni Théologien, ni enthousiaste. Je vous laisse dans votre opinion, & je demeure dans la mienne.

Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un Horloger, & que l'Univers prouve un Dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace & de la durée, de la nécessité de la matiére, & des monades, & de l'harmonie préétablie. Je vous renvoie à ce que j'en ait dit en dernier lieu dans mon Livre, où je voudrois bien m'être entendu.

Vous citez, à propos de l'espace & de l'infini,

La *Médée* de *Sénèque*;
Les *Philippiques* de *Cicéron*;
Les *Métamorphoses* d'*Ovide*;
Des Vers du Duc de *Buckingham*, de *Gombauld*, de *Régnier*, de *Rapin*, &c.

J'ai à vous dire, Monsieur, que je sçais bien autant de Vers que vous; que je les aime autant que vous; & que s'il s'agissoit de Vers, nous verrions beau jeu. Mais je les crois peu propres à éclaircir une question métaphysique, fussent-ils de *Lucrèce*, ou du Cardinal de *Polignac*.

Au reste, si jamais vous comprenez quelque

chofe aux monades, à l'harmonie préétablie; &, pour citer des vers,

Si Monfieur le Doyen peut jamais concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu fe mouvoir.

Si vous découvrez auffi comment tant d'hommes s'égorgent, & pourquoi ils s'égorgent dans ce monde fublunaire; je vous ferai très-obligé de m'en faire part, en vers ou autrement.

J'attends vos raifonnemens, vos vers, vos invectives, & je vous protefte du meilleur de mon cœur, que ni vous, ni moi ne fçavons rien des queftions auxquelles *Leibnitz* a cru répondre.

J'ai d'ailleurs l'honneur d'être,

DE MONSIEUR LE DOYEN,

Le très-humble, très-obéiffaut & très-ennuyé Serviteur,
M. F. *A. D. V*...

III. RÉPONSE de M. DE V***

A M. DE MAUPERTUIS, qui l'avoit menacé de tirer vengeance de fes Satyres.

J'AI reçu la Lettre dont vous m'honorez. Vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces font entiérement revenues, & vous me menacez de venir m'affaffiner, fi je publie la Lettre de *la Beaumelle*. Ce procédé n'eft ni d'un Préfident d'Académie, ni d'un bon Chrétien tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment fur

votre bonne ſanté; mais je n'ai pas tant de force que vous. Je ſuis au lit depuis quinze jours, & je vous ſupplie de différer la petite expérience de Phyſique que vous voulez faire.

Vous voulez peut-être me diſſéquer; mais ſongez que je ne ſuis pas un Géant des Terres-Auſtrales, & que mon cerveau eſt ſi petit, que la découverte de ſes fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion de l'ame.

De plus, ſi vous me tuez, ayez la bonté de vous ſouvenir que Monſieur de *la Beaumelle* m'a promis de me pourſuivre juſqu'aux Enfers: il ne manquera pas de m'y aller chercher, quoique le trou qu'on doit creuſer par votre ordre juſqu'au centre de la Terre, & qui doit mener tout droit en Enfer, ne ſoit pas encore commencé: il y a d'autres moyens d'y aller; & il ſe trouvera que je ſerai mal-mené dans l'autre monde, comme vous m'avez perſécuté dans celui-ci. Voudriez-vous, Monſieur, pouſſer l'animoſité ſi loin?

Ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter votre ame pour voir clairement l'avenir, vous verrez, que ſi vous venez m'aſſaſſiner à Leipſick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, & où votre Lettre eſt dépoſée, vous courrez quelque riſque d'être pendu; ce qui avanceroit trop le moment de votre maturité, & feroit peu convenable à un Préſident d'Académie. Je vous conſeille

de faire d'abord déclarer la Lettre de *la Beaumelle* forgée, & attentatoire à votre gloire, dans une de vos Assemblées : après quoi il vous sera plus permis peut-être de me tuer, comme perturbateur de votre amour-propre.

Au reste, je suis encore bien foible : vous me trouverez au lit, & je ne pourrai que vous jetter à la tête ma séringue & mon pot-de-chambre. Mais dès-que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere Pyrio*, & en multipliant la masse par le quarré de la vitesse, jusqu'à ce que l'action & vous soient réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle ; elle paroît en avoir besoin.

Il sera triste pour vous que les Allemands, que vous avez tant vilipendés, aient inventé la Poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'Imprimerie. Adieu, mon cher Président !

IV. LETTRE DU MÊME

A M. FORMEI, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE ÉTERNEL,

JE vous envoie l'Arrêt-de-mort que le Président a prononcé contre moi, avec mon appel au Public, & les témoignages de protection que m'ont donnés tous les Médecins & tous les Apothicaires de Leipsik. Vous voyez que M. le Pré-

ſident ne ſe borne pas aux expériences qu'il projette dans les Terres-Auſtrales, & qu'il veut abſolument ſéparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'eſt la premiére fois qu'un Préſident a voulu tuer un de ſes Conſeillers. Eſt-ce-là le principe de la moindre action ? Quel terrible homme que ce Préſident ! Il déclare fauſſaire à gauche, il aſſaſſine à droite, & il prouve Dieu par *A.* plus *B.* diviſé par *Z.* Franchement on n'a jamais rien vu de pareil.

J'ai fait, Monſieur, une petite réflexion : c'eſt que quand le Préſident m'aura tué, diſſéqué & enterré, il faudra faire mon Eloge à l'Académie ſelon la louable coutume. Si c'eſt lui qui s'en charge, il ne ſera pas peu embarraſſé. On ſçait comme il l'a été avec feu M. le Maréchal de *Sch-Mettau*, auquel il avoit fait quelque peine pendant ſa vie. Si c'eſt vous, Monſieur, qui faites mon Oraiſon funèbre, vous y ſerez tout auſſi empêché qu'un autre. Vous êtes Prêtre, & je ſuis profâne ; vous êtes Calviniſte, & je ſuis Papiſte ; vous êtes Auteur, je le ſuis auſſi ; vous vous portez bien, & je ſuis Médecin.

Ainſi, Monſieur, pour eſquiver l'Oraiſon funèbre, & pour mettre tout le monde à ſon aiſe, laiſſez-moi mourir de la main cruelle du Préſident, & rayez-moi du nombre de vos Élus. Vous ſentez bien d'ailleurs qu'étant condamné à mort par ſon Arrêt, je dois être préalablement dégradé. Retranchez-moi donc, Monſieur, de vo-

tre liste ; mettez-moi avec le faussaire *Köenig*, qui a eu le malheur d'avoir raison. J'attendrai patiemment la mort avec ce coupable.

Pariterque cedentes ignovêre Diis.

Je suis métaphysiquement,

MONSIEUR, &c. &c.

V. *LETTRE* DU *MÊME*

A Monsieur l'INTENDANT de Lyon,

POUR le prier de faire rendre au Commis d'un JUIF ses Effets, confisqués à la Douane.

BÉNI soit l'ancien Testament qui me fournit, MONSIEUR, l'occasion de vous dire, que de tous ceux qui adhérent au nouveau, il n'en est aucun qui vous soit plus dévoué que moi. Un descendant de *Jacob*, honnête Fripier, comme sont tous ces Messieurs, en attendant le *Messie*, attend aussi votre protection, dont il a plus besoin dans ce moment. Les gens du premier métier de St *Matthieu*, qui fouillent indistinctement les Juifs & les Chrétiens aux portes de votre Ville, ont saisi je ne sçais quoi dans le gousset d'un Israëlite, appartenant au Circoncis qui a l'honneur de vous remettre ce billet. En tout je joins mes voeux aux siens, & je vous prie d'y avoir égard. Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien & éternel serviteur, qui vous aime d'une amitié tendre & respectueuse. *VALE.*

VI. *LETTRE de l'Abbé* DE CHAULIEU, A Mad. la Ducheſſe DE BOUILLON,

Qui ſe faiſoit un jeu de le plaiſanter ſur ſes infirmités.

RÉjouiſſez-vous, MADAME, réjouiſſez-vous! le Ciel a exaucé vos vœux : l'affaire n'eſt plus douteuſe : Je ſuis paralytique des deux jambes, & les eaux de Vichi m'ont fait tout le mal que vous pouviez deſirer & que je devois craindre ; j'ai des vapeurs, des duretés de prunelles, & quatre rhumatiſmes tout nouveaux.

Mais ce qui plus me déſeſpére,
C'eſt que par honneur en partant,
De quatre piſtoles comptant,
Il m'a fallu payer l'auteur de ma miſére.

Je crois au moins que vous me trouverez de la nobleſſe dans l'ame & dans le procédé. Des rhumatiſmes à une piſtole la pièce !... ah ! croyez-moi, rien n'eſt plus magnifique. Mais je voudrois bien un peu plus de ſanté, & moins de ſomptuoſité. Je n'eſpére plus de guériſon, que du plaiſir de vous revoir, & mes maux diminueront par la manière agréable dont je vous entendrai les brocarder.

Je n'ai jamais douté que vous n'euſſiez l'ame Romaine, & à la fermeté que vous montrez dans un carroſſe prêt à verſer, il faut que vous ſoyez deſcendue des *Arrie* ou des *Porcie*, Je ſerois bien

fâché cependant que pour marquer combien vous ressemblez à Mesdames vos Grand'Meres, vous ne missiez point pied-à-terre dans les endroits périlleux des montagnes; car, à ne vous point flatter, je ne pense pas que l'on pendît votre portrait au Temple de mémoire, pour vous être, de propos délibéré, rompu le coû en carrosse en revenant de Turenne. Permettez, avec cet avis fidèle, que je vous assure que personne n'est, avec tant de respect, tant d'attachement, & tant de douleurs, entiérement à vous, que

L'Abbé DE *CHAULIEU.*

Voyez la Lettre XX. de l'art. CONSEIL... La Lettre XII. de l'art. CONDOLÉANCE... La Lettre V. de l'art. DÉSAVEU... La Lettre IV. de l'art. ENVOI... La Lettre XVIII. & partie de la XXII. de l'art. EXCUSE... La Lettre XXVII. de l'art. FÉLICITATION... Les Lettres II, III, IV & VIII. de l'art. NARRATION... La Lettre IX. OUVRAGE DONNÉ.

Voyez aussi l'article des LETTRES BADINES, sous ce dernier mot; & celui de VOYAGE.





PRÉSENT DONNÉ ou REÇU,

[*LETTRES à ce ſujet.*]

I. LETTRE de l'Abbé de CHAULIEU,

En envoyant de l'Huile d'Aix.

VOILA, MONSIEUR, un petit préſent d'Huile d'Aix, excellente. L'olive a toujours été le ſymbole de la paix. Ne pourroit-elle point aujourd'hui faire-finir la guerre que vous m'avez déclarée ſi ouvertement ?

II. LETTRE DE SAINT-EVREMONT,

En envoyant des Pêches.

COMME tout le monde, MADAME, vous donne des fruits, je n'ai pas voulu être le ſeul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un homme qui n'a pas de jardin, d'auſſi bon cœur qu'il vous les offre, &c.



III. LETTRE A UNE RELIGIEUSE,

EN LUI ENVOYANT

Des Médailles & des Reliquaires.

MADAME,

MON voyage de Rome m'a été infiniment agréable, puisqu'il m'a fourni l'occasion de vous obliger. Je vous envoie tout ce que je vous ai promis. Vous avez dans la boëte que je joins à ma Lettre, tout ce qu'il faut pour nourrir votre piété. J'ai choisi les Reliques des Saints dont vous suivez les traces de plus près. Vos vertus n'avoient pas besoin de ce nouvel aiguillon ; mais je voulois vous donner des preuves de l'estime que j'ai pour celle qui les possède. Vous verrez dans les Médailles un Portrait du Pontife (*) dont vous avez lu les *Lettres* avec tant de plaisir & tant de fruit. J'ai cru qu'un grand-homme vertueux ne seroit point déplacé au milieu des Médailles de tant de Saints, &c.

Juillet 1779.

(*) *Clément XIV.* On convient à présent que les *Lettres* qui portent son nom, ne sont pas de lui, quoique dignes de lui.



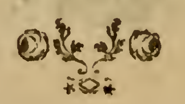
IV. LETTRE d'un AMI à un AMI,

En lui envoyant un Bouquet.

LE jour de votre naiſſance, mon cher MONSIEUR, mérite bien d'être célébré par tous vos Amis. J'eſpére que le plus ſincére de tous ne vous déplaira point, en vous offrant un bouquet compoſé de fleurs communes, mais d'un éclat plus durable que celui des fleurs brillantes. Nous ſouhaitons de vous rendre long tems ce petit hommage, qui eſt celui de l'amitié la plus vive & de l'eſtime la plus étendue. &c.

RÉPONSE.

VOTRE Bouquet & votre compliment, mon très-cher AMI, ont touché également mon cœur. C'eſt réellement un jour de fête, lorſque je reçois de nouvelles marques de votre amitié. La mienne ſera auſſi conſtante que l'éclat des fleurs eſt paſſager. Mais je n'en reçois pas moins les vôtres avec beaucoup de plaiſir, puiſque c'eſt votre cœur qui me les a offertes. Soyez aſſuré que mon cœur les a reçues, & que ce cœur ſera éternellement à vous.



V. RÉPONSE à un AMI de Marſeille,

Qui avoit envoyé du Café de Moka.

NON, mon cher AMI, je n'ai pas beſoin de l'excellent Café que vous m'avez envoyé, pour me tirer du prétendu engourdiſſement que vous me ſuppoſez. Il eſt vrai qu'en buvant mon Café, je me ſouviendrai de la main de qui je le tiens; mais vous avez eu tant de bontés pour moi, qu'il faudroit être bien ingrat, s'il falloit le ſecours d'une liqueur pour les rappeller. On ſe ſouvient de vous dans tous les tems, parce que, dans tous les tems, vous êtes diſpoſé à aimer & à obliger vos Amis. Soyez perſuadé que j'ai les mêmes ſentimens.

VI. LETTRE à M. l'ABBÉ**,

En lui envoyant une Ecritoire.

VOULEZ-VOUS bien, MONSIEUR, recevoir un petit meuble dont vous faites bien meilleur uſage que moi? Il ſera, entre vos mains, l'inſtrument de nos plaiſirs & de notre inſtruction. J'ai mon intérêt en vous faiſant ce médiocre préſent: il me rappellera quelquefois à vous, & j'aime à croire que ce ſouvenir aiguillonnera votre pareſſe.



RÉPONSE.

L'Amitié, MONSIEUR, sera le seul aiguillon de ma paresse. Les marques que vous me donnez de la vôtre, me sont très-précieuses. J'aurois bien tort d'oublier un Homme tel que vous. Quoique je n'eusse pas besoin pour m'en rappeller de votre joli présent, il ne m'en est pas moins cher. Il est d'un favorable augure pour mes travaux futurs. Tenant mon écritoire d'un homme d'esprit & d'un homme aimable, je ne puis qu'y puiser des idées agréables & ingénieuses : vous inspirerez la douce chaleur du printems à une imagination que l'approche de l'hiver alloit refroidir, &c. &c.

Octobre 1776.

VII. LETTRE

Du Ch^er^. D'HER... à Mad^e^ DE V**,

En lui envoyant un Maure & un Singe.

L'AFRIQUE s'épuise pour vous, MADAME : elle vous envoie les plus vilains animaux qu'elle ait produits. Rien ne manqueroit à mon présent, si je vous donnois aussi un Crocodile. Voilà le plus stupide de tous les Maures, & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous assure qu'il y a une de ces bêtes-là qui respecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'esprit.

Vous jugez bien que l'admirateur eſt le Maure. Outre que tous ceux de ſa Nation croient fermement que les Singes ont autant d'eſprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent, en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler ; ce Maure-ci a conçu une eſtime particuliére pour le Singe, par la longue habitude qu'il a eûe avec lui, & il n'a de raiſonnement, qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je ſuis bien-aiſe que vous ayez toujours en votre préſence un Homme ſoumis qui me repréſentera : il n'eſt pas plus à vous que moi. &c. &c.

VIII. *LETTRE de M. DE V****

A M. MEZLERE, Peintre,

Qui lui avoit envoyé un Tableau, où il y avoit une Allégorie relative à cet Homme célèbre.

J'AI reçu, MONSIEUR, le chef-d'œuvre que vous m'avez envoyé. On ne peut être ni plus indigne ni plus reconnoiſſant de l'honneur que vous me faites. La ſolitude où je vis, & le peu de goût qu'on a pour les Beaux-Arts dans le pays où je ſuis, me font déſeſpérer de trouver rien ici qui puiſſe vous être préſenté. Il faudroit être dans le pays des *Raphaël* & des *Titien* pour vous remercier dignement.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens que je vous dois, &c. &c.

IX. LETTRE

A Madame DES HOULIÈRES, *en lui envoyant un Remède pour la migraine.*

MADAME,

JE vous envoie un Remède qui jufqu'ici a été infaillible pour la migraine ; mais j'ai peur que vous ne lui faffiez perdre fa réputation. On dit que la migraine eft le mal ordinaire des Beaux-efprits ; & fi cela eft vrai, vous ne devez pas douter que le vôtre ne foit incurable.

Vous voyez, MADAME, que le Ciel ne donne rien pour rien. Il vous fait-payer les avantages que vous en avez reçus, par les maux qu'il a voulu y attacher. Je voudrois avoir quelque remède, dont la force égalât celle de votre efprit ; il n'eft rien que je ne miffe en ufage pour rendre une fanté durable, à la perfonne du monde qui mérite le mieux d'être immortelle.

X. *LETTRE*

De J. J. ROUSSEAU à Mad^e D'Az**,

Qui lui avoit envoyé l'Eftampe encadrée de fon portrait, avec des Vers de fon Mari au-deffous.

VOUS m'avez fait, MADAME, un préfent bien précieux. Mais j'ofe dire que le fentiment

avec lequel je le reçois, ne m'en rend pas indigne. Votre Portrait annonce les charmes de votre caractére. Les Vers qui l'accompagnent, achèvent de le rendre inestimable. Il semble dire : « Je fais le bonheur d'un tendre Epoux ; » je suis la Muse qui l'inspire, & la Bergére » qu'il chante. » En vérité, MADAME, ce n'est qu'avec un peu de scrupule que je l'admets dans ma retraite, & je crains qu'il ne m'y laisse plus aussi solitaire qu'auparavant.

Agréez, MADAME, toute ma reconnoissance & tout mon respect.

XI. *LETTRE du Même à Mlle* D'*IVERNOIS*,

Fille de M. le PROCUREUR-GÉNÉRAL de Neufchâtel,

En lui envoyant un lacet qu'elle lui avoit demandé pour présent de noces, & que Rousseau *lui-même avoit tressé.*

LE voilà, MADEMOISELLE, ce beau présent de noces que vous avez desiré. S'il s'y trouve du superflu, faites, en bonne ménagére, qu'il ait bientôt son emploi. Portez sous d'heureux auspices, cet emblême des liens de douceur & d'amour dont vous tiendrez enlacé votre heureux Epoux ; & songez qu'en portant un lacet tissu par la main qui traça les devoirs des Meres, c'est s'engager à les remplir.

XII. LETTRE de M. DE V***

AU DIRECTEUR de l'Académie de Pétersbourg ;

*Qui lui avoit envoyé, de la part de l'*Impératrice*, une Médaille frappée à l'occasion de la Paix avec la Porte.*

MONSIEUR,

IL eſt bien doux pour moi de recevoir de vous la Médaille de vos victoires & de votre Paix. Je crois vois ſur cette Médaille votre flotte qui brûla la flotte Turque. Je n'oublierai jamais que j'eus le bonheur de vous recevoir chez moi au milieu de vos triomphes. Si j'en croyois mon zèle, je viendrois vous en féliciter à Pétersbourg, & me mettre au pied de Sa Majeſté Impériale, victorieuſe, pacificatrice, légiſlatrice. Mais à mon âge de quatre-vingt trois ans, & accablé de maladies, je ne puis vous applaudir que du bord de mon tombeau. &c.

A Fernei, Juillet 1776.

XIII. LETTRE de J. B. *Rouſſeau*

A M. AVEID, Peintre du Roi,

Pour le remercier de ſon Portrait.

GRACES à vos bontés, MONSIEUR, & à l'excellence de vos talens, je puis me flatter, d'un honneur que ni les *Pindares* ni les *Horaces* n'ont

n'ont jamais eu : c'eſt d'avoir, tout chétif rejetton que je ſuis de ces grands-hommes, un *Zeuxis* pour Peintre, & de faire-paſſer à la poſtérité mes traits au défaut de mes Ouvrages. Il m'étoit déja revenu de pluſieurs endroits, que mon Portrait avoit eu un ſuccès qui s'étoit répandu juſques ſur moi. Je n'ai point été ſurpris que la délicateſſe de votre pinceau, en vous attirant l'admiration du Public m'ait procuré des regards qui ont fait-faire des vœux pour mon retour en France.

Cette conſidération, je l'avoue, & la juſtice que tout le monde rend aujourd'hui à ma conduite, avoit déja fort ébranlé la réſolution que j'avois priſe de finir mes jours à Bruxelles : l'amour de la Patrie achève d'en triompher. Je ne vous diſſimulerai point le deſir ſincére que j'aurois de la revoir, ſi je le pouvois avec ſûreté & avec honneur. Plus d'un motif m'inſpire cette penſée ; mais aucun ne m'y détermine plus puiſſamment, que celui de pouvoir être à portée de profiter des bontés & des lumiéres de M. le Marquis de ***, &c. &c.



XV. LETTRE DU MÊME

A M. TITON DU TILLET, pour le remercier de deux Eſtampes.

MONSIEUR,

LA joie que j'ai eûe en revoyant ici M. le Chevalier de *Camilly* après un éloignement de près de douze années, a paſſé comme un éclair, & s'eſt évanouie au moment de ſon départ. Mais celle qu'il m'a donnée en me remettant de votre part les deux magnifiques Eſtampes dont vous avez bien-voulu me faire préſent, durera autant que ma vie. L'idée, l'exécution, tout m'en a paru admirable. Tous les hommes que vous immortaliſez dans le monument ſuperbe dont l'image y eſt repréſentée, ont peut-être moins mérité l'immortalité par leurs Ouvrages, que vous ne la méritez, Monſieur, par l'honneur que vous leur faites. Ce monument élevé à leur mérite, en ſera un éternel du vôtre; puiſque; (ſelon la penſée de *Scaliger*,) *nunquam Poëſis aut Poëtarum amor in humilem animum cecidit, ſed maxima plerùmque ſequitur ingenia, eorumque perpetuus ferè comes.* . . . .

Vous voyez, Monſieur, que je me ſouviens encore de ce tems agréable où nous philoſophions enſemble dans votre belle maiſon du Fauxbourg St-Antoine. Que ne m'eſt-il permis d'y développer encore mon cœur avec vous,

& de vous renouveller, avec cette même franchise que vous m'avez connue, les assurances de la sincére estime, avec laquelle je suis toujours, MONSIEUR, Votre, &c.

A Bruxelles, le 5 Septembre 1726.

XV. LETTRE

D'UN POÈTE retiré en Campagne,

A UNE DAME DE SES VOISINES,

En lui envoyant une Hure de Sanglier.

JE suis pénétré, MADAME, de vos bontés. Ce pays-ci, qui n'étoit d'abord pour moi qu'un azyle, est devenu, graces à vous, un séjour délicieux que je voudrois habiter toute ma vie. Il me semble que ma patrie doit être où vous habitez. Paris est par-tout où vous êtes.

Je prends la liberté de vous envoyer une Hure de Sanglier. Ce Monsieur vient d'être assassiné tout-à-l'heure, pour me donner l'occasion de vous faire ma cour. Je vous faisois chercher un Chevreuil; mais on n'en a point trouvé. Ce Sanglier étoit destiné à vous donner sa hure. Je vous jure que je fais très-peu de cas d'une tête de Cochon sauvage. Je crois bien que cela ne se mange que par vanité; mais je n'ai rien autre chose à vous offrir. Si j'avois pris une Alouette, je vous la présenterois de même, dans la confiance d'un homme qui croit que le cœur fait tout. J'ai l'honneur d'être, &c.

XVI. LETTRE à Mademoiselle ***,

En lui envoyant un Pâté de Sanglier.

MADEMOISELLE,

J'AI couru un grand péril ; mais enfin mon ennemi eſt défait, & je vous l'envoie en Pâté. Je l'ai bien fait - ſaler & épicer, pour conſerver la mémoire de mon triomphe. Si j'avois eu le ſecret des anciens Egyptiens, je l'euſſe embaumé, & j'euſſe fait de mon Sanglier une momie ; cela eût duré une infinité de ſiécles : mais, par malheur, nous autres modernes, nous n'avons point d'autres ſecrets que la Pâtiſſerie. Plaiſanterie à-part, je ferai flatté ſi vous mangez de mon Pâté avec plaiſir, & ſi le gibier vous rappelle quelquefois le chaſſeur.

J'ai l'honnèur d'être, &c.

XVII. LETTRE DE REMERCIMENT

*A Mad^e l'ABBESSE de **.*

MADAME,

VOTRE terre eſt une terre de promiſſion. Vos vertus & celles de vos Dames, vous ont mérité la roſée du Ciel & la graiſſe de la terre. Vous avez des fruits, lorſque nous n'avons pas encore des fleurs. Vos oranges étoient excellentes. On ne pouvoit donner de plus beau fruit ;

nì l'offrir d'une maniére plus honnête. Votre Lettre eſt encore au-deſſus de tout ce que vous donnez. Recevez tous mes remercimens, ainſi que les ſentimens reſpectueux, avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

XVIII. LETTRE à M. l'Abbé de ***,

En lui envoyant un Cachet.

LE voilà, mon cher AMI, ce cachet que vous deſiriez tant. Puiſſe-t-il ſceller long-tems les ſecrets de l'amitié ! J'ai fait-faire un chiffre, où nos deux noms ſont entrelacés, ainſi que nos cœurs ſont unis. Je n'ai pas cru devoir le charger des emblêmes que vous propoſiez : le véritable attachement doit être accompagné d'ornemens ſimples. Nos noms doivent ſuffire. &c. &c.

Voyez d'autres Lettres au mot *ENVOI.*





RECOMMANDATION

[*Lettres de*].

I. LETTRE

De VOITURE à M. de CHAVIGNY.

MONSIEUR,

VOYEZ jufqu'où va le bruit de ma faveur & du crédit que j'ai auprès de vous. Monfieur *Efprit*, qui a une affaire à la Cour, a cru avoir befoin que je vous le recommandaffe; & moi, qui fuis vain, j'ai mieux aimé lui accorder ce qu'il me demandoit, que de lui dire que je n'ofois le faire. C'eft en vérité, MONSIEUR, un des plus aimables Hommes du monde, qui a l'ame & l'efprit faits comme vous les aimez; fort bon, fort fage, fort fçavant. Il n'eft pas pourtant de ceux qui méprifent les richeffes; & comme il eft affuré qu'il en fera bon ufage; il ne fera pas fâché d'obtenir une Abbaye. Madame d'*Aiguillon* écrit pour cela à M. le Cardinal. Cette grace dépendra de fon Eminence; mais il dépendra de vous de lui faire un bon accueil, & c'eft tout ce qu'il defire.

Après vous avoir parlé de fes intérêts, je crois que les règles de l'amitié ne me défen-

dent pas de ſonger aux miens. Je vous ſupplie donc de me faire l'honneur de m'aimer toujours, & de croire que je ſuis, &c.

N. B. *Nous avons cru devoir retoucher le ſtyle de cette Lettre.*

II. LETTRE du CHEVALIER D'HER**

*A Madame de ***.*

MADAME,

MONSIEUR de ** a voulu que je lui donnaſſe une Lettre de recommandation auprès de vous. Je ne ſçais s'il ne préſume point trop de mon crédit ; mais je veux bien m'expoſer pour lui à vos refus. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ſes affaires ; & moi je vous prie de ne pas y nuire. Je crains qu'il n'y ſonge plus guéres, quand il vous aura vue. Ne prenez point avec lui ce tour de converſation badine & enjouée, que vous entendez ſi bien ; il n'y répondroit que trop. Mais entrenenez-le de l'importance d'un grand procès, des caractéres de ſes Juges, de la vigilance qu'il faut avoir ; enfin de choſes ſolides, & non dangereuſes. Je ſçais qu'en vous priant de ne point paroître aimable, je vous demande quelque choſe de plus difficile, que ſi je vous priois de ſolliciter tout le Parlement en ſa faveur. Mais auſſi que ma vanité ſeroit flattée, ſi vous m'accordiez des graces qui doivent tant vous coûter!

III. LETTRE d'un AMI à un AMI,

Pour recommander ses affaires.

JE sçais, MONSIEUR, à quel point mes intérêts vous sont chers : les bons offices que vous m'avez rendus, ne me permettent pas d'en douter. Il faut néanmoins que je vous recommande l'affaire dont vous avez bien voulu prendre soin, comme si j'étois moins persuadé de votre amitié. Vous êtes si prévenu que j'ai raison, & mon Avocat m'a promis si souvent devant vous un heureux succès, que vous pourriez vous reposer un peu trop sur cette confiance. Vous connoissez mes Parties ; vous sçavez que ce sont des gens qui ne cherchent qu'à me surprendre. Souffrez donc, Monsieur, que je vous prie de voir mon Procureur le plus souvent qu'il vous sera possible, & d'avoir les yeux à tout, puisqu'il s'agit de la plus grande partie de mon bien. Je suis, &c.

IV. *LETTRE*

D'un ROI à une PRINCESSE, sa sœur,

Pour lui recommander un POÈTE *célèbre.*

MA très-chere SŒUR, celui qui vous remettra cette Lettre est le sieur de *V* **, dont le nom est aussi connu que les ouvrages. Vous pouvez croire que l'Auteur de la *Henriade* est un bon

Poëte ; que celui du *Temple de l'Amitié* en connoît le prix ; que l'interprète de *Newton* sçait penser ; que l'Auteur de vingt Tragédies est connoisseur des hommes ; enfin que celui de tant de Pièces légéres, où règnent des saillies vives & un badinage agréable, a l'humeur enjouée. Vous ferez bien, ma très-chere Sœur, de profiter de l'apparition de tant de talens. J'envie bien le plaisir qu'aura *V***. Mais je m'oublie ; & il m'arriveroit l'aventure de l'âne & du petit chien. &c. &c.

V. LETTRE

De M. de *Montesquieu* à M. *Cerati.*

J'AI l'honneur de vous présenter M. de *la Condamine*, de l'Académie des sciences de Paris. Vous connoissez sa célébrité ; il vaut mieux que vous connoissiez sa personne, & je vous le présente, parce que vous êtes toute l'Italie pour moi. Souvenez-vous, je vous prie, de celui qui vous aime, vous honore & vous estime plus que personne dans le monde.

VI. *LETTRE*

DU MÊME à un autre SÇAVANT.

PErmettez, MONSIEUR, que je me rappelle à votre amitié, & que je vous recommande M. de *la Condamine*. Je ne vous dirai rien,

ſinon qu'il eſt de mes Amis. Sa grande célébrité vous dira d'autres choſes, & ſa préſence vous dira le reſte. &c. &c.

Bordeaux, 1er *Décembre* 1754.

VII. LETTRE

De Madame la Comteſſe de *LA SUZE*,

A M. le Marquis DE CREQUI,

Pour lui recommander un Gentilhomme.

JE ne préſume pas aſſez de mon crédit auprès de vous, MONSIEUR, pour vouloir vous demander des choſes difficiles. Mais comme, par raiſon de ſympathie, vous devez avoir bien de la facilité d'accorder votre protection à tous les gens de cœur, je me ſuis engagée de vous la demander pour le Gentilhomme qui vous rendra ma Lettre. Vous m'avez promis un Canonicat pour ſon frere ; vous connoiſſez toute ſa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à M. *Fouquet* ; il a été convaincu d'avoir ſervi à faire tenir à Mad^e^ *Fouquet* une Lettre de ſon mari. Sur cela, il a été condamné aux galéres pour cinq ans : c'eſt une choſe un peu extraordinaire ! Vous ſçavez que c'eſt un des plus honnêtes garçons qu'on puiſſe voir, & propre aux galéres comme à prendre la lune avec les dents.

VIII. *RÉPONSE de* Racine *à* Boileau,

Qui lui avoit recommandé M. MANCHON, son beau-frere.

JE vous demande pardon, ſi j'ai été ſi long-tems ſans vous faire réponſe : mais j'ai voulu avant toutes choſes prendre un tems favorable pour recommander M. *Manchon* à M. *de Barbezieux*. Je l'ai fait, & il m'a fort aſſuré qu'il feroit ſon poſſible pour me témoigner la conſidération qu'il avoit pour vous & pour moi.... Je lui ai dit que M. l'Abbé *de Louvois* voudroit bien joindre ſes priéres aux nôtres, & je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot.

IX. LETTRE de M. DE V***

A M. D'ALEMBERT,

Pour lui recommander M. PONCET, *célèbre Sculpteur, & homme aimable.*

JE vous avertis, illuſtre Secrétaire de notre Académie, que M. *Poncet*, l'un des plus célèbres Sculpteurs de Rome, vient exprès à Paris pour faire votre buſte en marbre. Il s'eſt, en paſſant, eſſayé ſur moi, pour arriver juſqu'à vous par degrés. Ce n'eſt pas un ſimple Artiſte qui copie la nature ; c'eſt un homme de génie, qui donne la vie & la parole. Prêtez-lui votre viſage pour

qu lques heures, & conſervez votre amitié pour *V... T... H... S...*

Ferney, Février 1776.

X. LETTRE d'un Philoſophe célèbre, *A M. LOISEAU de MAULÉON, Avocat,*

Pour lui recommander l'affaire d'un de ſes Amis.

VOICI, mon cher MAULÉON, du travail pour vous, qui ſçavez braver le puiſſant injuſte, & défendre l'innocent opprimé. Il s'agit de protéger, par vos talens, un jeune-homme de mérite, qu'on pourſuit pour une faute, qui ne bleſſe d'autres Loix que celles de l'avarice. Armez votre éloquence de traits doux & pénétrans, en faveur de deux Amans perſécutés par un Pere vindicatif. Ils ont la voix publique, & ils l'auront partout où vous parlerez..... J'eſpére que vous compterez pour quelque choſe, la recommandation d'un homme que vous avez honoré de votre amitié. C'eſt dans la route que vous vous êtes frayée, qu'on trouve, mon cher *Mauléon*, le noble prix que je vous ai depuis ſi long-tems annoncé. C'eſt le ſeul digne de vous.



XI. LETTRE de MONSIEUR C** A M. l'Abbé DE **, à Rome,

Pour lui recommander un jeune Peintre.

DIX ans d'abſence & deux cens lieues d'éloignement, n'ont pu, mon cher ABBÉ, effacer de mon cœur, ni l'attachement que vous m'avez inſpiré, ni la reconnoiſſance que je vous dois. J'ai chargé M. *P*** d'être l'interprète de mes ſentimens. C'eſt un jeune Peintre qui annonce de grands talens, & une forte envie de les perfectionner. Rome étant le centre des chef-d'œuvres de ſon art, il s'y rend pour les étudier. Mais il lui faut un guide. Pouvois-je lui en donner un, qui eût à-la-fois & plus de complaiſance & plus de goût que vous? Votre ſuffrage & vos lumiéres ſont néceſſaires à qui aime les Arts, &c. &c.

XII. LETTRE de Mlle DE LENCLOS A ST-EVREMOND.

VOICI un autre chapitre. Il regarde un joli garçon, qu'un deſir de voir les honnêtes-gens de toute ſorte de pays, a fait quitter une maiſon opulente ſans congé. Peut-être blâmerez-vous ſa curioſité; mais l'affaire eſt faite. Il ſçait beaucoup de choſes. Il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à ſon âge. Je l'ai cru digne de vous voir,

pour commencer à lui faire ſentir qu'il n'a pas perdu ſon tems d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi.

XIII. LETTRE de MADAME**

*A Madame**.*

VOUS n'aviez pas beſoin, ma chere DAME, en me recommandant M. l'Abbé *V***, d'inſiſter ſur ſon mérite. Il a un autre titre pour ne m'être pas indifférent : l'amitié dont vous l'honorez. Je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi. Ses talens, encore plus que ma foible recommandation, ſont les garans des graces qu'il eſt en droit d'attendre.

J'ai eu le plaiſir de m'entretenir long-tems de vous avec lui. Je lui ai répété pluſieurs fois combien je vous aimois. Les ſentimens de mon attachement ſont ſi anciens, que mes expreſſions ne ſçauroient être nouvelles. Mais en amitié on pardonne les redites. Je vous redirai donc, pour la centiéme fois, que je ſuis tout à vous.

XIV. LETTRE de M. l'EVÊQUE de**

*A M. le Comte DE**, qui lui avoit demandé un Bénéfice pour M. l'Abbé**.*

VOUS aimez le mérite, M. le COMTE, & perſonne n'eſt plus en état de le faire valoir que vous. Je connois celui de M. l'Abbé **; il

eſt aſſurément très-digne de jouir des bienfaits de l'Egliſe. Mais vous ſçavez que les anciens ſerviteurs, dans l'état Eccléſiaſtique comme dans le Militaire, doivent avoir la préférence. C'eſt une règle que je me ſuis faite pour les Bénéfices à charge d'ames; quant aux Canonicats & aux Bénéfices ſimples, j'en ai très-peu à ma diſpoſition. Mais ſi un hazard heureux en faiſoit vaquer quelqu'un, je n'oublierai point que vous aimez & que vous eſtimez M. l'Abbé de * *; & comme il continuera à ſe rendre utile, je crois que ſon avancement ſera moins regardé comme une faveur que comme une récompenſe.

Je ſuis, &c.

XV. LETTRE DE RECOMMANDATION

A un Médecin pour un Apothicaire.

MONSIEUR,

UN Apothicaire qui veut me perſuader qu'il eſt de mes parens, ne juge pas les gens de ſa Patrie dignes de ſes génuflexions, & veut s'établir dans votre Ville. Il m'a prié de vous le recommander, & je vous le recommande. C'eſt un homme, qui, charmé de ſa profeſſion, s'y eſt appliqué uniquement; &, de crainte d'être diſtrait par d'autres objets, il n'a jamais voulu ſçavoir autre choſe.

Sa phyſionomie ſuffit pour juſtifier qu'il n'a point de méchans deſſeins; & s'il lui arrive de

donner de l'arſenic pour du ſucre, ce ſera de la meilleure foi du monde. Il a fait cinq ou ſix campagnes pendant ces derniéres Guerres, en qualité d'Apothicaire des Suiſſes & des Griſons; je dois ce témoignage à la vérité, que, dans toutes les Gazettes que j'ai lues, on n'a fait mention d'aucun *qui-pro-quo* qu'on lui puiſſe reprocher.

A l'égard de la bonté de ſes drogues, il m'a dit en confidence qu'il emportoit d'ici de quoi faire les lavemens les plus efficaces. Il n'eſt point de teint, quelque brouillé qu'il puiſſe être, que, par la vertu de la féringue, il ne rende uni comme une glace. Enfin, Monſieur, il ne vous en coûtera qu'un coup-d'œil pour voir tout le mérite que Dieu lui a donné. Il n'eſt pas de ces gens, qui aujourd'hui font paroître un grand eſprit, & demain un médiocre: celui qu'il vous montrera d'abord, eſt le même qu'il aura toute ſa vie. Eſſayez pourtant de lui être utile, comme ſi c'étoit un habile homme. C'eſt moi qui vous en conjure; & je ne ſçais rien dont je ne ſois capable, quand il s'agira de vous aſſurer de mon attachement & de ma reconnoiſſance.

XVI. RÉPONSE de Mad^e DE LAMBERT,

A qui on avoit recommandé un Gentilhomme.

JE n'ai vu qu'une fois le Gentilhomme que vous me recommandez: il a toujours été à Ver-

failles, & moi malade ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici, eſt trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi. Il me paroît un très-honnête homme.

XVII. LETTRE DE RECOMMANDATION

Pour un Homme qui avoit un Procès.

UN riche Négociant de cette Ville, MONSIEUR, a une affaire de conſéquence dont vous devez être le Juge. Il la croit juſte, & il penſe que ma recommandation ne lui ſera pas inutile. Je vous prie de vouloir-bien lui rendre la juſtice qu'il demande. Perſonne ne verra mieux que vous ſi le bon droit eſt de ſon côté. Vous voyez Monſieur, que je ne crains point d'être importun; mais, du caractére dont vous êtes, vous aimez mieux que je manque à la diſcrétion qu'à la bienfaiſance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XVIII. RÉPONSE

A une LETTRE de Recommandation.

M. votre Couſin, MONSIEUR, m'a remis la Lettre dans laquelle vous daignez me le recommander. Rien ne ſçauroit m'être plus agréable, que de trouver l'occaſion de vous témoigner mon attachement dans la perſonne de ceux qui

ſont liés avec vous de parenté ou d'amitié. Il ne faut que voir votre Couſin pour en avoir la meilleure idée. Il a dû s'appercevoir que tout ce qui tient à vous m'eſt très-cher ; & il éprouvera bientôt le cas que je fais de ſon mérite & de votre recommandation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XIX. AUTRE RÉPONSE

Sur le même ſujet.

J'Avois, MONSIEUR, bien des raiſons de vous aimer ; mais l'avantage que vous m'avez procuré en me faiſant faire connoiſſance avec votre aimable Compatriote, augmente mon amitié & ma reconnoiſſance. C'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, ſans affecter l'eſprit. Le deſir ſeul de vous plaire me l'auroit fait bien accueillir ; mais ſon caractére eſt ſi doux & ſa converſation ſi inſtructive, que vous n'êtes entré pour rien dans les honnêtetés que je lui ai faites. La ſociété formée entre vous & lui, & dans laquelle vous voulez bien m'admettre, me plairoit beaucoup, ſi je pouvois fournir mon contingent : mais je n'ai à vous offrir qu'un cœur ſincere & reconnoiſſant. C'eſt avec ces ſentimens que je ſerai toute la vie, &c. &c.

XX. LETTRE DE RECOMMANDATION *De l'Abbé de la Trappe à un Magiſtrat,* *POUR UN DE SES AMIS.*

MONSIEUR,

JE n'ai pas renoncé aux devoirs de la vie civile d'une telle maniére, que je ne tienne encore au monde par l'amitié. Quand les intérêts des perſonnes qui me ſont chères me viennent chercher dans ma ſolitude, je ne leur ferme point, je vous aſſure, la porte de ma cellule.

Le Gentilhomme qui vous rendra cette Lettre, eſt de ces perſonnes qui ne me peuvent être indifférentes. J'ai appris qu'on lui faiſoit de la peine; & quelque ſoin que j'aie de mon repos, je ne ſçaurois m'empêcher de prendre part à ſes affaires, & de ſouffrir avec lui. Mais après l'avoir plaint, je voudrois le ſoulager, & lui rendre mon amitié plus effective. C'eſt ce qui m'oblige, Monſieur, d'avoir recours aujourd'hui à votre protection, & de vous prier de vouloir bien appuyer une cauſe, que je ne vous recommanderois pas ſi je la croyois mauvaiſe.

Tout le monde me dit que vous me faites l'honneur de m'aimer, & je n'en puis douter après ce que vous avez dit vous-même à trois ou quatre de mes Amis. Ils n'ont pas laiſſé perdre une ſeule de vos paroles, & m'en ont rendu un compte ſi fidèle, que je ſerois inſenſi-

ble aux bonnes nouvelles, ſi je n'avois appris celle-là avec beaucoup de joie.

Je ſuis avec attachement, MONSIEUR, Votre, &c.

XXI. LETTRE DE RECOMMANDATION

A un premier Préſident.

MONSIEUR,

LES continuels témoignages de bienveillance que j'ai reçus de vous, m'autoriſent à vous en demander de nouvelles marques. Un Ami dont les intérêts me ſont chers & dont la cauſe me paroît juſte, a un procès qui doit être jugé par le Corps dont vous êtes le conſeil & le chef. C'eſt une nouvelle matiére que j'offre à votre ſagacité, & un nouveau moyen de faire-éclater votre juſtice. La confiance que j'ai dans le bon droit de mon Ami, eſt tout ce qui me porte à vous le recommander. La haute idée que lui & moi avons de vos lumiéres, eſt un heureux préſage du ſuccès qu'il obtiendra, & ſera une conſolation en cas qu'il ne l'obtînt point.

Je ſuis, &c. &c.

XXII. *AUTRE LETTRE ſur le même ſujet.*

MONSIEUR,

VOUS connoiſſez le procès que Monſieur de ** a dans votre Parlement. On m'aſſure que la juſ-

tice parle hautement en fa faveur. Perfonne ne la rend avec plus de plaifir que vous. Souffrez donc que je vous offre une nouvelle occafion d'exercer votre équité. Monfieur de * * a trop d'honneur pour chercher à gagner un procès injufte ; & la confiance que j'ai avec le Public dans fon bon droit, me fait penfer que vous ne défapprouverez point la recommandation que j'ai ofé lui donner, &c.

XXIII. LETTRE

De Madame la Marquife DE SIMIANE, A M. L'INTENDANT DE PROVENCE,

Pour lui recommander un ancien Serviteur de fon Pere.

VOUS avez bon cœur, MONSIEUR ; vous avez des entrailles: vous fçavez ce que c'eft qu'un vieux & ancien Domeftique d'un Pere & d'une Mere tendrement aimés. Voilà un pauvre Vieillard, affligé, que je vous préfente. Il n'étoit pas Domeftique, mais excellent Sculpteur, qui a travaillé toute fa vie aux châteaux de Grignan & de la Garde. C'eft un Ouvrier qui a été admirable, & de pair avec les plus fameux ; il travaille encore à quatre-vingts ans qu'il poffède : au furplus, bon & honnête homme. Ce miférable Pere a un Fils, qui le foulageroit dans fa vieilleffe ; il s'eft avifé de donner un foufflet à fon Sergent : le voilà aux Galéres pour fa vie. Il eft

venu à moi tout en larmes : je lui ai dit toute l'impossibilité de r'avoir ce Fils ; il le sçait ; il m'a montré cette Lettre que je vous envoie, de l'Abbé de *Suzes*, Aumônier du Roi.

Je vous conjure, Monsieur, de vouloir accueillir charitablement & cordialement ce pauvre homme ; cela le consolera. Dites-lui que vous lui accordez votre protection ; & puis, dans la suite, nous verrons s'il y a quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, & vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bon-homme que j'ai vu toute ma vie chez mon Pere, que je le vois fondre en larmes, vis-à-vis son portrait, je vous avoue que s'il me demandoit mon bien, je crois que je le lui donnerois ; & je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce Fils galérien : prenez courage & armez-vous de patience.

XXIV. LETTRE de Madame DE **

A UNE SUPÉRIEURE DE COUVENT,

Pour lui recommander une jeune Demoiselle.

MADAME,

LORSQUE j'ai osé vous présenter ma Fille, je connoissois toute l'étendue de vos bontés ; je vous prie de les lui continuer. Il seroit heureux pour elle & pour moi que l'Elève tâchât d'égaler sa Maitresse ; mais je ne dois pas porter

mes vues si loin ; ce sera bien assez, si elle en approche. Il ne faut pour cela que de la docilité & je me flatte qu'elle en aura. Je ne pourrai qu'être infiniment touchée des progrès que son cœur & son esprit feront dans une Maison qui a mérité l'estime & la reconnoissance de tous les bons Citoyens, &c. &c.

XXV. LETTRE DE M. D'USSÉ, A J. B. ROUSSEAU.

Le Sieur *le Roux Durand* m'écrit pour me prier de vous le recommander, MONSIEUR. Il prétend que j'ai beaucoup de crédit sur vous ; je ne sçais s'il ne se trompe pas : quoi qu'il en soit, je fais ce qu'il souhaite de moi, & je vous prie de vouloir-bien lui être favorable en ce qui peut lui être utile. Il a du génie & du talent pour plusieurs choses ; je l'ai expérimenté à Ussé, où il a été avec moi assez long-tems pour pouvoir en juger. Je vous serai fort obligé, Monsieur, de l'attention que vous voudrez-bien avoir à lui procurer quelque emploi qui le mette plus à son aise qu'il n'y est. Je suis persuadé qu'il s'acquittera bien des choses dont vous le chargerez, &c.

RÉPONSE.

Je ne pouvois être plus agréablement surpris, MONSIEUR, que je viens de l'être par la Lettre

que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. L'impatience de vous témoigner combien j'y ſuis ſenſible, ne me permet pas de différer plus long-tems à vous en faire mes remercimens très-humbles. Le ſouvenir du tems où j'ai vécu avec vous, & de l'amitié conſtante dont vous m'avez donné tant de preuves, loin d'être effacé par une abſençe de dix-ſept années, fait encore le plus doux de mes entretiens, & le plus ſenſible de mes regrets.

Ne doutez point, Monſieur, ni de ce crédit qu'on vous a aſſuré que vous avez ſur moi, ni de mon attention pour tout ce qui me vient de votre part. Je m'eſtimerai trop heureux, ſi je puis vous en donner une foible marque dans la perſonne du Sieur *le Roux Durand* que vous me recommandez. Mais auparavant il faut que vous ſoyez inſtruit d'une équivoque ſur cette perſonne recommandée, qui peut-être ne laiſſera pas de vous divertir.

Il y a actuellement à Lille-en-Flandre un nommé *Durand* qui ne s'appelle point *le Roux*, qui m'a écrit depuis ſept ou huit jours que vous le protégiez, & qui me prie à votre conſidération de lui faciliter les moyens de s'établir ici avec une Troupe de Comédiens. Il y a ici d'autre-part un nommé *le Roux* qui ne s'appelle point *Durand*, qui a, comme vous dites dans votre Lettre, beaucoup de talens & peu de fortune. Je ne ſçais lequel des deux regarde votre recommandation

mandation; j'attendrai que l'un ou l'autre m'en inſtruiſe, & alors je ferai mon poſſible pour m'acquitter de ce que je dois à des ordres auſſi précieux que les vôtres. L'occaſion pourra me manquer pour l'exécution, mais jamais la volonté, &c. &c.

XXVI. LETTRE DE RECOMMANDATION

En faveur d'un Gentilhomme pauvre.

MONSIEUR,

LE Gentilhomme qui vous rendra cette Lettre n'a d'autre défaut que la pauvreté. J'avoue que c'eſt un grand défaut, dans un ſiécle auſſi avide de richeſſes que le nôtre: mais il le rachète par d'excellentes qualités. C'eſt un homme de cœur & d'eſprit, d'une grande honnêteté, d'une figure, comme vous verrez, très-agréable, & d'une converſation extrêmement douce. Il réuſſit dans tous les exercices; il eſt bien à cheval; il fait des armes, & il n'a pas oublié tout ſon Latin. Ce ſeroit un bon Gouverneur pour les Enfans d'un Prince. Si vous lui procurez cet emploi, ou quelqu'autre ſemblable, vous aurez la ſatiſfaction d'avoir obligé l'un des hommes de France le plus aimables & le plus reconnoiſſans. C'eſt avec ce dernier ſentiment que je ferai toute ma vie, MONSIEUR, &c. &c.



RÉPONSE.

TOUT ce qui vient de votre part, MONSIEUR, eſt aſſuré d'être bien reçu. Le Gentilhomme que vous m'avez adreſſé eſt en effet un très-galant homme. Son ton & ſes maniéres m'ont extrêmement plu. Je travaillerai avec tout le zèle poſſible à ſon avancement, & j'emploierai pour lui le peu de crédit que j'ai conſervé. Je ſuis charmé, en ſervant votre Ami, de vous faire-connoître combien je vous ſuis attaché, &c. &c.

XXVII. LETTRE

A Madame la PRÉSIDENTE d'O***,

Pour lui recommander un Procès.

EST-IL poſſible, MADAME, que, faite comme vous êtes, & de l'humeur dont je ſuis, je ne vous écrive jamais que de procès ? Apparemment cela ne devroit pas être ainſi; mais ma mauvaiſe deſtinée m'a fait-faire tous les jours des perſonnages pour leſquels je n'étois pas né. Il faut que j'achève comme j'ai commencé. Je vous ſupplie donc, Madame, de recommander à M. votre Mari une affaire que j'ai dans ſa Chambre. Je me ſuis, juſqu'ici, ſi bien trouvé de vos recommandations, que je ne prendrai jamais d'autre voie; d'autant plus que cela me donne lieu de vous dire toujours, que vous êtes

la perſonne du monde que j'eſtime & que j'aime le plus, &c.

XXVIII. *LETTRE de* SCARRON AU DUC DE RETZ,

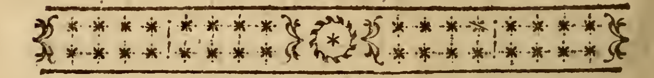
Pour lui recommander un Gentilhomme qui s'étoit battu en duel.

MONSEIGNEUR,

VOUS me donnâtes l'autre jour les Œuvres de *Voiture* : j'ai à vous demander une choſe de bien plus grande importance. Je connois tels Seigneurs qui auroient changé de couleur à ces derniéres paroles de ma Lettre : mais un Duc de *Retz* les aura lues ſans s'effrayer, & je jurerois bien qu'il eſt auſſi impatient de ſçavoir ce que je lui demande, que je ſuis aſſuré de l'obtenir. Un Gentilhomme de mes Amis, qui à l'âge de vingt ans a fait vingt combats auſſi beaux que celui des *Horaces* & des *Curiaces*, & qui eſt auſſi ſage que vaillant, a tué un fanfaron qui l'a forcé de ſe battre. Il ne peut obtenir ſa grace hors de Paris, & voudroit-bien y être en ſûreté, à cauſe qu'il a une répugnance naturelle à avoir le col coupé. Je le logerois bien chez un grand Prince : mais il feroit mauvaiſe chère ; & je tiens que mourir de faim eſt un malheur plus à craindre que d'avoir le col coupé. Si votre Hôtel lui ſert d'aſyle, il eſt à couvert de l'un & de l'autre ; & vous ferez

bien-aiſe d'avoir protégé un jeune Gentilhomme de ce mérite-là. &c.

Voyez auſſi pluſieurs Lettres de l'art. DEMANDE, la Lettre XI de l'art. EXCUSE. &c.



REFUS

(LETTRES pour motiver un).

I. LETTRE D'UN ECCLÉSIASTIQUE

Au Cardinal de Richelieu, *qui vouloit le nommer à un Evêché.*

MONSEIGNEUR,

J'APPRENDS en même-tems deux choſes de la bouche de M. de *Chavigni* (*) : que vous avez réſolu de donner de bons Evêques à l'Egliſe, & que vous jettez les yeux ſur moi pour un Evêché en Provence. Le premier deſſein eſt digne de celui qui a terraſſé l'Héréſie ; mais la connoiſſance que j'ai de moi-même, me fait penſer un peu différemment du ſecond. Je crois être obligé, Monſeigneur, pour vos intérêts, pour ceux de l'Egliſe & pour les miens, de vous dire, comme à l'oracle par lequel Dieu

(*) Secrétaire-d'État ſous le miniſtére de *Richelieu.*

me parle dans cette occasion, tout ce que je pense sur la place importante que votre Eminence me destine.

J'ai appris de *St. Paul* que les lèvres des Evêques sont les dépositaires de la science; qu'ils doivent être irreprochables dans leurs mœurs, sages dans leurs conseils, généreux dans leurs résolutions, expérimentés dans la conduite des ames, désintéressés, patiens, morts au monde & à eux-mêmes. Je vois que toutes les vertus qui leur sont nécessaires, sont celles qui me manquent. A peine suis-je Prêtre; & vous sçavez mieux que moi qu'il est dangereux d'imposer les mains aux Néophytes.

Tous les grands Evêques dont nous révérons la mémoire, ont fui le fardeau que votre Eminence veut m'imposer. N'aurois-je pas perdu le jugement, si je ne le redoutois, moi qui n'ai ni leurs qualités, ni leurs talens?

Je ne compte pour rien, l'éloignement, le climat, le caractére des Peuples, le peu de revenu. Je sçais qu'il n'est pas permis de s'arrêter à ces considérations, quand il s'agit du service de l'Eglise, qui n'a jamais été si florissante, que quand ses Ministres n'ont eu que la Croix pour salaire.

La sainteté seule de l'Episcopat m'épouvante; & si votre Eminence veut peser mes raisons devant Dieu, elle ne trouvera pas mauvais que je la supplie de faire un choix plus avanta-

geux à l'Eglise & plus honorable pour Elle. L'opinion que votre bonté plutôt que mes vertus vous ont fait concevoir de moi, me pénètre de reconnoissance. Mais je serois encore plus flatté, si votre Eminence accepte mes très-humbles excuses, que si je ressentois les effets les plus marqués de sa généreuse bienveillance.

Je suis avec un profond respect, &c.

II. LETTRE d'un PERE à son FILS,

Pour se dispenser d'aller à une Thèse.

JE ne puis, mon FILS, aller à Paris faire les honneurs de votre Thèse. Quoique la Langue que vous parlerez me soit inconnue, le desir que j'aurois de vous entendre dire de bonnes choses, me la rendroit sans-doute intelligible ; ou du moins mon amitié pour vous seroit assez ingénieuse, pour tâcher de découvrir dans les yeux des Auditeurs tout ce qui seroit à votre avantage. Je ne doute point que ma présence ne vous animât à bien faire ; mais je suis sûr aussi que vous ne laisserez pas de bien faire, quoique je n'y sois point. Jusqu'ici il ne s'est présenté aucune action d'éclat, dont vous ne soyez sorti avec honneur. Sur-tout, mon Fils, si vous avez envie de bien réussir, soyez le premier à vous persuader que cette étude, toute dégoûtante qu'elle est, vous est nécessaire pour aller à d'autres qui sont d'une

plus grande utilité ; & que tout ce qu'il y a de Docteurs au monde, ont commencé par apprendre à connoître les lettres de l'alphabet.

III. *LETTRE*

D'un HOMME-DE-LETTRES de Province ;

Qui refusoit d'aller habiter Paris.

MONSIEUR,

LES dispositions favorables où vous êtes à mon égard, flattent mon amour-propre & excitent ma reconnoissance ; mais je vois avec douleur que je ne sçaurois en profiter. L'agitation tumultueuse de Paris ne s'accorde point avec mon caractére tranquille, ni la froideur du climat avec ma santé délicate. La premiére Ville du monde, à mes yeux, est celle où l'on jouit d'un beau Ciel & d'un air tempéré. On n'a point cela dans la Capitale ; & s'il y a des choses qui flattent mon goût pour la Littérature, il y en a tant d'autres qui m'en éloignent, que je resterai où je suis. L'un de mes plaisirs dans ma solitude est de penser que j'ai à Paris un homme tel que vous, toujours attentif au bien-être de ses Amis ; heureux par les biens qu'il posséde, plus heureux par l'usage qu'il en fait; & s'occupant beaucoup des autres dans une Ville & dans un siécle où l'on ne s'occupe que de soi, &c. &c.

2 Février 1772.

IV. LETTRE du Maréchal DU MUY A LOUIS XV,

Qui vouloit le faire entrer dans le Miniſtére.

SIRE,

JE n'ai jamais eu l'honneur de vivre dans la ſociété particuliére de V. M. ; par-conſéquent je n'ai jamais été dans le cas de me plier à beaucoup d'uſages, que je regarde comme des devoirs pour ceux qui la forment. A mon âge on ne change point ſa maniére-de-vivre. Mon caractére inflexible transformeroit bientôt en blâme & en haine ce cri favorable du Public, dont V. M. a la bonté de s'appercevoir. On me feroit perdre ſes bonnes-graces, & j'en ferois inconſolable. Je la prie de choiſir un ſujet plus capable que moi. &c. &c.

V. LETTRE D'UN ACADÉMICIEN De Paris,

A un Homme-de-Lettres de Province, qui demandoit une Place dans la Capitale.

JE deſirerois bien certainement, MONSIEUR, de vous faire-paſſer des bords du Rhône aux bords de la Seine. Devancé par votre réputation, vous obtiendriez bientôt à Paris l'eſtime & l'amitié de ceux qui auroient l'avantage de vous

connoitre. Mais la voie que vous proposez n'eſt pas facile à s'ouvrir . . . . . . Vous voyez que le chemin que vous voudriez prendre eſt long & difficile , & l'iſſue fort douteuſe. On peut cependant s'y engager & en ſortir avec avantage ; mais pour cela il faut ſe réſoudre à attendre , & peut - être long - tems, à ſolliciter beaucoup , à travailler pour ſe faire-connoitre ; & dans cet intervalle , pouvoir ſubſiſter dans une Ville où tout ſe vend, juſqu'à l'eau qu'on boit & à l'air qu'on reſpire.

Il faut vous dire encore, que l'enthouſiaſme qu'on avoit autrefois pour le vrai mérite s'eſt changé en indifférence. Les *Mécènes* ſont plus rares que jamais. Soit jalouſie, ſoit intérêt perſonnel , le ſiécle des ardens protecteurs eſt paſſé. L'amour - propre des Grands eſt plus mortifié de la préſence des Gens - à - talens , qu'il n'eſt flatté de leur ſociété , ſouvent agréable , & preſque toujours utile. Vous n'aurez , je l'avoue , pas de peine à vous faire jour auprès de Monſieur le Duc de ** , qui connoît déjà votre nom & votre ſçavoir ; mais ſa protection ne vous ſervira pas à grand' choſe. Sa douceur, ſa bonté , ſa politeſſe vous toucheront ; il fai les délices de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher : mais vous rapporterez plus de plaiſir de ſa converſation & des agrémens qui l'environnent , que vous ne retirerez d'utilité de ſon crédit. Vous ſçavez qu'il n'eſt plus à la

mode, & il ne demande rien ni pour lui ni pour les autres

Si les difficultés que je vous expoſe ne vous effraient point, je vous promets bien d'être, lorſque vous ſerez à Paris, un des plus ardens ſolliciteurs ; mais je ne vous réponds pas du ſuccès. Les jeunes Dames qui demandent pour les Précepteurs ineptes de leurs fils, l'emportent preſque toujours ſur les vieux Académiciens qui ſollicitent pour le mérite. &c.

26 *Août* 1764.

VI. LETTRE à Monſieur DE **,

Qui cherchoit à faire un emprunt.

LES mauvais, MONSIEUR, font tort aux bons. J'ai beaucoup prêté, & l'on m'a très-peu rendu. Je ſuis fâché qu'on m'ait mis dans l'impuiſſance de vous rendre le ſervice que vous me demandez. Mais mes débiteurs me traitent ſi cruellement, que, ſi cela continue, de prêteur je ſerai obligé d'être emprunteur. C'eſt un rôle fort triſte à jouer dans un pays qui eſt dépourvu d'argent. On auroit beau faire-tourner la baguette divinatoire pour en trouver : ce ſeroit peine perdue. &c. &c.

Voyez la *Réponſe à un Emprunteur*, To. I, pag. 226.

VII. AUTRE LETTRE

Sur le même ſujet.

MON premier empreſſement, mon cher MONSIEUR, en recevant votre Lettre, a été de ſolliciter M. de * *, le ſeul auquel je puſſe m'adreſſer pour le ſervice que vous demandez. Mais différentes circonſtances l'ont empêché de ſe prêter à la volonté ſincére qu'il avoit de nous obliger l'un & l'autre. Il n'a vendu ni ſon bled, ni ſon vin, & il n'a point fait d'eau-de-vie cette année. A cet inconvénient s'en eſt joint un autre. Ceux qui lui avoient acheté ſes denrées l'année derniére, ont manqué à le payer : & non ſeulement les créanciers anciens ne l'ont point rembourſé, mais de nouveaux emprunts ont épuiſé ſa bourſe. Jamais elle n'a été ſi vuide. Voilà, Monſieur, ce qui l'a empêché d'écouter ſon bon cœur. Je ſuis très-faché de n'avoir pas mieux réuſſi, & je ne puis être conſolé que par la penſée que je ſerai plus heureux une autre fois. J'ai l'honneur, &c.

VIII. AUTRE LETTRE

Sur le même ſujet.

ETANT vous-même très-obligeant, MONSIEUR, vous méritez bien d'être obligé : mais lorſque je vous offris de l'argent, j'en avois alors. Je

ſuis fâché que vous n'ayez pas profité de ma bonne volonté. Des dépenſes en chevaux, un appartement bâti, & des dettes payées, ont entiérement vuidé ma bourſe. Je ſuis inconſolable de manquer cette occaſion de vous être utile. &c. &c.

IX. *RÉPONSE*

Du Vicomte D'ORTE, Command. de Baïonne,

A CHARLES IX, qui lui avoit ordonné de faire maſſacrer les Proteſtans.

SIRE,

J'AI communiqué le commandement de Votre Majeſté à ſes fidèles Habitans & Gens-de-guerre de la garniſon : je n'y ai trouvé que bons Citoyens & braves Soldats, mais pas un Bourreau. C'eſt pourquoi eux & moi ſupplions très-humblement Votre Majeſté de vouloir employer nos bras & nos vies en choſes poſſibles : quelque hazardeuſes qu'elles ſoient, nous y mettrons juſqu'à la derniére goutte de notre ſang.



X: *LETTRE* d'un vieux *Militaire*, A UN MINISTRE,

Pour le prier de le dispenser de remplir la place de Maire.

MONSEIGNEUR,

JE viens d'apprendre qu'on a jetté les yeux sur moi pour remplir la place de *Maire* de cette Ville. Dans tout autre tems, j'aurois été très-disposé à faire ce qu'on exige de moi. Mais aujourd'hui que des incommodités accumulées m'empêchent de me donner les soins que demande le titre de premier Magistrat, je ne puis regarder cet emploi que comme un fardeau qui est au-dessus de mes forces. J'ai un rhumatisme goutteux, qui m'oblige de garder le lit une partie de l'année; les blessures que j'ai reçues au service du Roi, me font souffrir de tems en tems de cruelles douleurs. D'ailleurs, connoissant mon incapacité dans les affaires, je regarde en tremblant le gouvernement d'une Ville où il y a des Procès & des querelles. Je serois certainement plus propre, malgré ma vieillesse, à faire-faire l'exercice à des soldats, qu'à mettre la paix parmi des chicaneurs. J'ajouterai, qu'ayant été ci-devant premier Consul pendant six ans, je crois avoir payé à ma Patrie le tribut des services qu'elle exige de tout bon Ci-

toyen. Mon âge me rend le repos néceſſaire ; & mes travaux précédens ſemblent demander qu'on m'accorde comme une juſtice, ce que je ſollicite aujourd'hui comme une grace. Daignez me l'accorder, MONSEIGNEUR, & je ne ceſſerai de faire des vœux pour votre bonheur, & pour celui des ſujets du Roi, ſoumis à vos ſoins.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XI. LETTRE DU MÊME,

Pour demander qu'on lui permette de donner ſa démiſſion.

MONSEIGNEUR,

LORSQUE vous daignâtes me déſigner au ROI pour la place de *Maire* de cette Ville, j'eus l'honneur de mettre ſous vos yeux mes travaux précédens en qualité de premier Conſu & le tableau de mes infirmités. Les douleurs d'une bleſſure à la cuiſſe que je reçus au Siége de Bergopzoom, ont beaucoup fortifié la crainte que j'avois de ne pouvoir pas me livrer aux ſoins qu'exige ma charge. Je crois devoir vous renouveller l'inſtante priére que je vous fis, dès le moment de ma nomination, de vouloir bien me diſpenſer d'occuper long-tems une place qui ne peut s'accorder avec mon âge & mes incommodités. J'oſe eſpérer que vous daignerez entrer dans mes raiſons, & faire agréer ma

démiſſion à S. M. : c'eſt une grace que je vous demande avec le plus vif empreſſement & qui redoublera en moi les ſentimens très-reſpectueux avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

XII. LETTRE de J. B. ROUSSEAU, A M. le Baron de ***,

Pour le prier de refuſer l'argent que des Particuliers vouloient lui donner.

VOUS m'avez fait l'honneur de m'écrire, *MONSIEUR*, que vous aviez obtenu de M. le Duc d'*Orléans* une gratification pour moi, ſans que je vous en euſſe prié. J'ai regardé cela comme un effet de la bonté dont vous m'avez donné des marques en tant d'occaſions; j'ai même lu cet article de votre Lettre à M. l'Ambaſſadeur, qui a jugé comme moi que cette généroſité d'un grand Prince nous faiſoit honneur à vous & à moi. J'apprends cependant par des Lettres que je reçois aujourd'hui de Paris, qu'on donne un autre tour à votre généroſité, & qu'on prétend que vous avez fait pour moi une eſpèce de quête publique.

Je ne puis croire, qu'après m'avoir donné tant de marques de l'intérêt que vous prenez à mon honneur, vous l'ayez ſi peu ménagé dans cette occaſion, en donnant lieu de croire que je ſuis abandonné de tous mes Amis, & que tous les

moyens d'adoucir ma ſituation me ſont indifférens. Vous ſçavez, Monſieur, de quelle maniére je penſe; & ſi vous avez encore les Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire de Bade, vous y verrez que mes ſentimens ſont bien éloignés de ceux d'un homme baſſement intéreſſé. Depuis que je ſuis ici, pluſieurs perſonnes m'ont écrit pour m'offrir leur bourſe, que je n'ai point acceptée. M. l'Ambaſſadeur, qui me donne dans ſa maiſon un aſyle ſi généreux, m'a fait pluſieurs fois la même offre, ſans que je m'en ſois prévalu. Je ſçais, mieux qu'homme du monde, me paſſer de tout; & ſi la néceſſité m'y forçoit, il ſeroit bien plus naturel d'accepter les ſecours offerts par un Ami, que d'en aller chercher chez des gens que peut-être je ne connois point.

Que diroit M. le Comte *de Luc*, & quel mépris n'auroit-il pas pour moi, s'il me croyoit capable d'une telle baſſeſſe, & ſi je donnois lieu de croire que ceux qu'il protège, ont beſoin de ſe faire quêter ? Je n'ai de véritable protection que la ſienne. Au nom de Dieu, Monſieur, ne m'expoſez point à la perdre, en hazardant l'eſtime dont il m'honore. S'il eſt vrai que vous ayez entre les mains pour moi d'autre argent que celui de la gratification que M. le Duc d'*Orléans* m'a faite, ayez la bonté de rendre au-plutôt ce malheureux argent à ceux qui vous l'ont donné, & de vouloir-bien détrom-

per le Public de la fausse idée qu'il pourroit prendre de moi à cet égard.

XIII. *LETTRE*

D'un MAITRE-DE-PENSION à un AMI

Qui demandoit une place dans sa Maison.

VOUS ne devez pas douter, MONSIEUR, du plaisir que j'aurois de loger sous le même toît que vous. Je ne céderois certainement à personne le bonheur de vous posséder. Mais, de deux chambres qui me restoient, l'une est occupée par les malades, & l'autre est dans le plus grand désordre. D'ailleurs, ne recevant que des enfans dans ma Pension, vous vous trouveriez bientôt las de vivre dans une maison, où vous seriez plus fatigué par les criailleries de l'extrême jeunesse, qu'amusé par les agrémens qu'on suppose à cet âge. Si vous pouvez vous plier à cet inconvénient, qui me paroît très-grand pour un homme mûr, dont les premiers biens sont la tranquillité & le repos, je tâcherai de vous faire-préparer un appartement & de vous loger de la maniére la moins indigne de vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.



XIV. RÉPONSE

D'un Religieux Homme-de-Lettres a un Supérieur-Général, *Qui lui offroit une Supériorité.*

MONSIEUR,

Je reconnois bien, dans ce que vous me proposez, votre caractére bienfaisant. Mais avant que de me décider à profiter de vos bontés, je dois vous faire-part de ce que je suis & de ce que je desire d'être.

Ayant passé mon méridien & parcouru plus de la moitié de ma carriére; ayant, par mes Amis ou mes travaux, de quoi pourvoir à toutes mes fantaisies littéraires, (car je n'ai pas d'autres besoins); craignant, en changeant d'air & de maison, de ne pas trouver ni dans le climat, ni dans mes nouveaux confreres, les avantages que j'éprouve ici; certain de ce que j'ai, incertain de ce que j'aurois, je vous avoue que j'abandonne sans peine une place que d'autres rempliront mieux que moi. Ainsi, ce n'est pas parce que je me crois au-dessus de l'emploi, que je le refuse; c'est précisément parce que je suis au-dessous. Le genre d'occupations auxquelles on est forcé de s'y livrer, est incompatible avec l'étude. Je ne ferois pas aussi bien que je voudrois & qu'on le desireroit; & je ne veux m'exposer ni à des reproches, ni à des dégoûts.

Ce qui a fait fleurir une Société long-tems célèbre, & qui existeroit encore, si elle avoit toujours cultivé les Sciences & non la politique, c'est que chaque membre étoit maître de suivre son talent. On ne consacroit point à la direction, un homme uniquement fait pour la Littérature. Dès qu'un Auteur avoit fait un bon Livre, ou un Ouvrage connu, il étoit maître du choix de sa maison & de ses études. Si les écrits que j'ai donnés au Public sont médiocres, il suffit qu'ils aient été imprimés plusieurs fois, & qu'ils aient produit une circulation considérable dans le commerce de la Librairie, pour que je doive être regardé, sinon comme un bon Ecrivain, du moins comme un Citoyen qui n'a pas été inutile. Dès-lors je dois disposer entiérement de mes momens en faveur de ce Public, qui a accueilli mes productions.

J'ose me flatter que vous lirez cette Lettre dans le même esprit que je l'ai écrite. Vous ne me blâmerez point de compter avec moi-même, avant que de me charger de rendre compte des autres. Fait pour encourager les talens, vous verrez sans peine que je refuse un emploi, qui contraindroit les miens, si tant est que j'en aie; & vous recevrez avec une égale bonté & mes refus & mes remercimens.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.



XV. *RÉPONSE* du R. P. *R ** B ***

A Mr. DE ***,

Qui demandoit pour un Jeune-homme une Place dans son Ordre.

JE ne doute point, MONSIEUR, du mérite du Jeune-homme qui veut porter notre habit. Il a votre suffrage ; il ne peut être que très-estimable. Mais son âge de seize ans est un obstacle que je ne sçaurois surmonter. Le Roi exige qu'on ait vingt ans pour entrer au Noviciat, & nous nous conformons à cette règle, dictée par la sagesse & par l'humanité. Si le jeune Aspirant persiste dans la résolution, jusqu'au moment où il aura atteint sa vingtiéme année, je me ferai un plaisir & un devoir de favoriser ses vues. Vous devez compter d'avance sur le zèle le plus actif, ainsi que sur les sentimens avec lesquels, &c.

XVI. RÉPONSE de M. l'ABBÉ **,

A UN EVÊQUE qui l'avoit nommé Professeur de Théologie dans son Séminaire.

MONSEIGNEUR,

PLUS vous avez eu d'empressement de me nommer à la place de Professeur dans votre Séminaire, plus je crains de l'accepter. Je ferois sans doute trop au-dessous de l'idée que vous avez bien voulu concevoir de moi. Je ne pourrois que perdre dans votre esprit ; & je suis trop

aloux de votre eſtime pour en courir le riſque. Je n'en conſerve pas moins de reconnoiſſance pour vos bontés, & j'ai l'honneur d'être, &c.

XVII. LETTRE A MONSIEUR **,

Qui demandoit du Vin de Côte-rôtie.

JE me chargerai, MONSIEUR, de votre commiſſion avec plaiſir, & je la remplirai avec exactitude. Mais je ne ſçais ſi vous ferez bien d'embarquer votre Vin ſur le Rhône. Confier la liqueur bachique à des Matelots, c'eſt mettre le fromage ſous la garde du chat. Si l'ivrognerie & la friponnerie de ces honnêtes-gens ne vous effraient point, je ſuis à vos ordres.

XVIII. RÉPONSE

A UNE PERSONNE qui invitoit un de ſes AMIS à revoir ſa Patrie.

JE deſirerois du meilleur de mon cœur, mon très-cher AMI, de revoir les lieux qui m'ont vu naître, ſi les malheurs de ma Famille ne me faiſoient redouter la vue d'un Pays, où je ne trouverai que les traces de leur douleur & de leur infortune. Il eſt triſte que je ne puiſſe me réunir aux perſonnes dont la mémoire m'eſt chère, dont l'eſprit anime mon eſprit, & qui partagent tous les ſentimens de mon cœur. Je ſens toute l'étendue de ce ſacrifice; mais je ſuis ac-

coutumé aux privations, & celle-là n'eſt pas l moins ſenſible.

XIX. *LETTRE de J. J. ROUSSEAU*,

A M. le Marquis de MIRABEAU, qui lui avoit offert une retraite dans ſes Terres.

A Wootton, le 31 Janvier 1767.

IL eſt digne de l'AMI DES HOMMES de conſoler les affligés. La Lettre, *MONSIEUR*, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la circonſtance où elle a été écrite, le noble ſentiment qui l'a dictée, l'infortuné à qui elle s'adreſſe, tout concourt à lui donner le plus haut prix dans mon cœur.

En vous liſant, en vous aimant par-conſéquent, j'ai ſouvent deſiré d'être connu & aimé de vous. Je ne m'attendois pas que ce ſeroit vous qui feriez les avances, & cela préciſément au moment où j'étois univerſellement abandonné. Mais la généroſité ne ſçait rien faire à-demi. Qu'il ſeroit beau que l'*Ami des Hommes* donnât retraite à l'*Ami de l'Humanité*! Votre offre m'a ſi vivement pénétré, que vous me rendrez malheureux peut-être par le regret de n'en pas profiter; car quelque doux qu'il me fût d'être votre hôte, je vois peu d'eſpoir à le devenir.

Mon âge plus avancé que le vôtre, le grand éloignement, mes maux qui me rendent les voyages très-pénibles, l'amour du repos, de la ſo-

litude, le desir d'être oublié pour mourir en paix, me font redouter le voisinage des grandes Villes, où je pourrois réveiller une sorte d'attention qui fait mon tourment.....

Je ne suis pas parfaitement heureux dans la solitude, parce qu'il n'y a rien de parfait ici-bas, sur-tout le bonheur. Mais j'en suis aussi près que je puisse l'être dans cet exil. Peu de chose de plus combleroit mes vœux. Moins de maux corporels, un climat plus doux, un Ciel plus pur, un air plus serein; sur-tout des cœurs plus ouverts, où, quand le mien s'épanche, il sentît que c'est dans un autre. J'ai ce bonheur dans ce moment, & vous voyez que j'en profite. Mais je ne l'ai pas tout-à-fait impunément. Votre Lettre me laisse des souvenirs qui ne s'effaceront pas, & qui me rendront par-fois moins tranquille. Je n'aime pas les Pays arides, & la Provence m'attire peu. Mais cette terre en Angoumois, où l'on retrouveroit la Nature, me donnera souvent des regrets qui ne feront pas tous pour elle, &c. &c.

XX. LETTRE DU MÊME;

A Madame la M.** de**.

Du 12 *Septembre* 1767.

JE reconnois, MADAME, vos bontés ordinaires dans les soins que vous prenez pour me procurer un asyle. Mais je connois trop bien ma si-

tuation, pour attendre de vos ſoins bienfaiſans un ſuccès qui me procure le repos après lequel j'ai vainement ſoupiré.

Vivement touché de l'intérêt que M. le Comte de ** veut bien prendre à mes malheurs, je vous ſupplie, Madame, de lui faire-paſſer les témoignages de ma très-humble reconnoiſſance. C'eſt une de mes peines, de ne pouvoir pas aller moi-même la lui témoigner. Je ne ſuis pas aſſez vain pour accepter l'offre du voyage que S. E. daigne me propoſer. Ces honneurs bruyans ne conviennent point à l'état d'humiliation dans lequel je ſuis appellé à finir mes jours.

Le parti que j'ai pris d'attendre ici ma deſtinée, eſt le ſeul qui me convienne. Je ne puis faire aucune démarche, ſans aggraver ſur ma tête le poids de mes malheurs. Je ſçais que ceux qui ont entrepris de me chaſſer d'ici, n'épargneront aucune ſorte d'efforts pour y parvenir. Mais je les attends, je m'y prépare, & il ne reſte plus qu'à ſçavoir leſquels auront plus de conſtance, eux pour perſécuter, ou moi pour ſouffrir... Je mets tout au pis, & je me tranquilliſe dans ma réſignation.

Il ſuit de-là, que tous ceux qui veulent bien s'intéreſſer à moi, doivent ceſſer de ſe donner en ma faveur des mouvemens inutiles. Ils doivent remettre, à mon exemple, mon ſort dans les mains de la Providence, & ne plus vouloir

réſiſter

résister à la nécessité. Voila ma derniére résolution. Je considére, Madame, qu'ayant près de soixante ans, accablé de malheurs & d'infirmités, les restes de mes tristes jours ne valent pas la fatigue de les mettre à couvert. Je ne vois plus, dans cette vie, rien qui puisse me flatter, ni me tenter. Je n'attends plus, je n'espére plus que la fin de mes miséres. Que je l'obtienne de la Nature, ou des Hommes, cela m'est assez indifférent, &c. &c.

XXI. *LETTRE DU MÊME*

Au Général CONWAY,

Qui lui avoit obtenu une Pension du ROI d'Angleterre, laquelle il refusoit.

MONSIEUR,

JE suis vivement touché des graces dont il plaît à Sa Majesté de m'honorer, & de vos bontés qui me les ont attirées. J'y trouve dès-à-présent ce bien, précieux à mon cœur, d'intéresser à mon sort le meilleur des Rois & l'homme le plus digne d'être aimé de lui... Mais, dans le trouble où me jettent mes malheurs, la raison me dit de suspendre mes résolutions sur toute affaire importante, telle qu'est pour moi celle dont il s'agit.

Loin de me refuser aux bienfaits du Roi par l'orgueil qu'on m'impute, je le mettrois à m'en

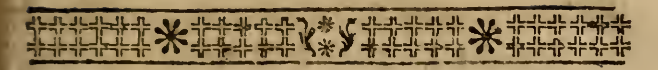
glorifier. Tout ce que j'y vois de pénible, eſt de ne pouvoir m'en honorer aux yeux du Public comme aux miens. Mais lorſque je les recevrai, je veux pouvoir me livrer tout-entier aux ſentimens qu'ils m'inſpirent, & n'avoir le cœur plein que des bontés de S. M. & des vôtres.

Je ne crains pas que cette façon-de-penſer puiſſe les altérer. Daignez donc, Monſieur, me les conſerver pour des tems plus heureux. Vous connoîtrez alors que je ne diffère de m'en prévaloir, que pour tâcher de m'en rendre plus digne. Agréez, je vous prie, MONSIEUR, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

A Wootton, le 12 *Mai* 1766.

RELATIONS DE VOYAGES, (LETTRES contenant des) *Voy.* l'art. *VOYAGES.*





REMERCIMENT (LETTRES de).

I. LETTRE de M. l'ABBÉ**

A Monſeigneur L'ARCHEVÊQUE de ***,

Qui lui avoit donné un Bénéfice.

MONSEIGNEUR,

On n'entend jamais prononcer le nom de votre Grandeur, que le mot de *bienfait* n'y ſoit joint. Son cœur généreux a daigné ſe rappeller du ſujet le plus obſcur de ſon Diocèſe, mais le plus pénétré de ſes bontés. Je ne puis mieux la remercier, qu'en m'efforçant de l'imiter dans l'uſage des biens de l'Egliſe. Celui que je ferai de mon petit Bénéfice, ne ſera pas indigne, j'oſe le dire, de la main chère & illuſtre dont je l'ai reçu. Je tâcherai d'exécuter en petit ce qu'Elle fait en grand. C'eſt le ſeul moyen de vous faire ma cour, & de vous prouver la reconnoiſſance reſpectueuſe avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

II. LETTRE

De *P. Corneille* à *St-Evremond.*

MONSIEUR,

L'obligation que je vous ai eſt d'une nature à ne jamais pouvoir vous remercier dignement. J'euſſe peut-être gardé encore le ſilence avec vous, ſi je n'avois craint qu'il ne paſſât à vos yeux pour ingratitude. Des ſuffrages tels que le vôtre doivent toujours être précieux ; mais il y a des conjonctures qui en augmentent le prix. Vous m'honorez de votre eſtime dans un tems où il ſemble qu'il y ait un parti formé pour ne m'en laiſſer aucune... J'ai cru juſqu'ici que l'amour étoit une paſſion accompagnée de trop de foibleſſe, pour être la dominante dans une Piéce héroïque. Nos doucereux & nos enjoués ſont d'un avis contraire ; mais vous vous déclarez du mien. N'eſt-ce pas aſſez pour être très-reconnoiſſant, & pour me dire toute ma vie, &c. ?

☞ N. B. *On a un peu corrigé cette Lettre, ainſi que la Réponſe.*

RÉPONSE de St-Evremond.

MONSIEUR,

Vous feriez ſans-doute l'homme du monde le plus reconnoiſſant d'une grace qu'on vous fe-

roit, puisque vous l'êtes d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui pensent comme moi de vos Ouvrages, vous devriez des remercimens à tous les Connoisseurs. Je puis vous réponcre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre, en Angleterre & en Hollande. Les Anglois, quoique très-disposés à estimer ce qui leur appartient, croient cependant faire-honneur à leur *Ben-Johnson*, en le nommant le *Corneille* d'Angleterre. M. *Waller*, un des plus beaux-esprits de Londres, dit qu'on parle & qu'on écrit bien en France, mais qu'il n'y a que vous de tous les François qui sçache penser. Après de tels suffrages, vous me surprenez en m'apprenant que votre réputation est attaquée en France. En feroit-il du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les Étrangers quand elles passent à Paris?... Quant à moi, je me trouverois indigne des éloges que vous faites de mon jugement, s'il ne s'occupoit le plus souvent à connoître la beauté de vos Ouvrages. Je confonds nos intérêts, & je me livre avec plaisir à une vanité fondée sur la justice que je vous rends, &c.



III. LETTRE de BOILEAU à RACINE,

QUI AVOIT PROCURÉ

Un Bénéfice à ſon Frere l'Abbé Boileau.

A Paris, ce 16 Juin 1683.

JE ne ſçaurois, mon cher MONSIEUR, vous exprimer ma ſurpriſe, & quoique j'euſſe les plùs grandes eſpérances du monde, je ne laiſſois pas encore de me défier de la fortune de M. le Doyen. C'eſt vous qui avez tout fait, puiſque c'eſt à vous que nous devons l'heureuſe protection de Madame *de Maintenon.* Tout mon embarras eſt de ſçavoir comment je m'acquitterai de tant d'obligations que je vous ai. Je vous écris ceci de chez M. *Dongeois*, le Greffier, qui eſt ſincérement tranſporté de joie, auſſi-bien que toute notre Famille; & de l'hûmeur dont je vous connois, je ſuis sûr que vous feriez ravi vous-même de voir combien, d'un ſeul coup, vous avez fait d'heureux. Adieu, mon cher Monſieur. Croyez qu'il n'y a perſonne qui vous aime plus ſincérement, ni par plus de raiſons, que moi.



IV. LETTRE de M. DE V***

A l'Abbé de CHAULIEU,

Qui lui avoit donné des conseils sur un de ses Ouvrages.

MONSIEUR,

Vous avez beau vous défendre d'être mon Maître ; vous le serez, quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils : & d'ailleurs les Maîtres ont toujours aimé leurs Disciples ; & ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent d'être le vôtre.

Je sens qu'on ne peut guéres réussir dans les grands Ouvrages, sans un peu de conseil & beaucoup de docilité. Je me souviens des critiques que Mr. le Grand-Prieur & vous me fîtes dans un certain souper chez M. l'Abbé de *Bussi*. Ce souper-là fit grand bien à ma Tragédie. Je crois qu'il me suffiroit, pour faire un bon ouvrage, de boire quatre ou cinq fois avec vous. *Socrate* donnoit ses leçons au lit, & vous les donnez à table. Cela fait que vos leçons sont sans-doute plus gaies que les siennes. Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon *Epitre* à Monseigneur le Duc d'*Orléans*, &c. &c.

Sulli, 20 *Juillet* 1716.

Voy. aussi les Lettres II & VI de l'art. COMPLIMENT.

V. *LETTRE DU MÊME*,

A M. de LA TOURETTE, Directeur de l'Académie de Lyon,

Qui avoit engagé M. PONCET, célèbre Sculpteur de Rome, à aller à Fernei pour faire en marbre le Buſte de M. de VOLTAIRE.

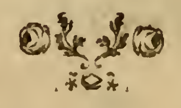
JE voudrois, MONSIEUR, pouvoir accompagner M. *Poncet*, pour vous remercier de me l'avoir envoyé. C'eſt *Promethée* qui eſt deſcendu chez moi, pour animer une figure de terre.

J'étois prêt de perdre la vie par les grands froids, & il me l'a rendue. C'eſt d'ailleurs un homme auſſi aimable que grand Artiſte. Il a enchanté toute notre petite retraite.

Ce n'eſt pas ſeulement un grand Sculpteur que vous m'avez donné, mais un Ami. Pour ſe dédommager de la peine qu'il a priſe de modeler un homme de quatre-vingt-deux ans, il a modelé Mad[e] *Denis*. Je vous ai double obligation. Agréez, Monſieur, l'attachement & la reconnoiſſance avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Ferney, Février 1776.

LE VIEUX MALADE de Ferney.



VI. *LETTRE* DU *MÊME*

A M. PONCET, Sculpteur, &c. dont il eſt parlé dans la Lettre précédente.

A Ferney, 17 Février 1776.

MON cher CONFRERE de Lyon & d'Arcadie, vous m'accablez de vos bienfaits. Je ſuis pénétré de la bonté avec laquelle vous vous êtes ſouvenu de la Médaille de la *St-Barthèlemi.* Cette Médaille m'eſt bien précieuſe. Comment puis-je vous remercier de tout ce que vous faites pour moi ? Nous vous regrettons à Fernei autant qu'on vous aime à Lyon.

Ajoutez encore à tous vos bons offices, celui de dire à Monſieur de *la Tourette* combien je ſuis ſenſible à la Lettre que je reçois de lui ; à tout ce qu'il m'a dit de vous & de l'Académie ; aux marques d'eſtime & d'amitié que vous recevez de toutes parts. Comptez ſur-tout parmi vos vrais Amis, & parmi ceux qui rendent le plus de juſtice à vos grands talens, V. T. O. S.

Le *Vieux MALADE de Fernei*,
*V*** plus malade que jamais,
& ne vivant que par vous.



VII. LETTRE de la Reine MARIE, *Epouse de* Jacques II. *Roi d'Angleterre*, Au Roi *LOUIS XIV.*

SIRE,

UNE Reine fugitive & baignée dans ſes larmes ; n'a pas eu de peine à s'expoſer aux plus grands périls de la Mer, pour venir chercher de la conſolation & un aſyle chez le plus grand & le plus généreux Monarque du monde. Sa mauvaiſe fortune lui procure un bonheur, que les Nations les plus éloignées ont cherché avec avidité ; la néceſſité n'en diminue point le prix, puiſqu'Elle fait choix de cet aſyle, préférablement à celui qu'Elle pouvoit chercher ailleurs. Elle croit lui marquer aſſez l'eſtime ſinguliére qu'Elle fait de toutes ſes grandes qualités, en lui confiant le Prince de Galles, qui eſt tout ce qu'Elle a de plus cher au monde. Il eſt encore trop jeune, pour partager avec Elle la reconnoiſſance qu'Elle a de la protection qu'Elle eſpére. Cette reconnoiſſance eſt toute entiére dans le cœur de ſa Mere, qui, au milieu de tous ſes chagrins, ſe fait un plaiſir de vivre à l'abri des lauriers d'un Prince qui ſurpaſſe tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand & de plus relevé ſur la terre.

VIII. LETTRE d'un MILITAIRE,

*A un MINISTRE de la Guerre, qui l'avoit nommé Gouverneur de**.*

MONSEIGNEUR,

J'AI différé de vous faire mes remercimens, pour ne pas interrompre les occupations que vous ont données les changemens dans la discipline & les nouvelles réformes. Si l'expreſſion de ma reconnoiſſance eſt tardive, le ſentiment en eſt auſſi vif que durable. Je voudrois donner plus d'étendue à mes remercimens ; mais je connois, ainſi que toute la France, le prix d'un tems auſſi bien employé que le vôtre. Jugez, par la généroſité de votre cœur, de la reconnoiſſance dont le mien eſt pénétré. Je joins à ce ſentiment, celui du profond reſpect, &c.

IX. LETTRE de M. DE V***

A M. LA B**, *qui lui avoit propoſé de remettre en Muſique ſon Opéra de* PANDORE.

Ferney, 4 *Novembre 1767.*

SÇAVEZ-VOUS, MONSIEUR, combien votre Lettre m'a fait d'honneur & de plaiſir ? Voici donc le tems où les morts reſſuſcitent ! On vient de rendre la vie à je ne ſçais quelle *Adelaïde* (1)

(1) *Adelaïde* du *Gueſclin*, jouée ſans ſuccès en 1731, & remiſe au Théâtre par *le Kain.*

M vj

enterrée depuis près de trente ans. Vous voulez en faire autant à *Pandore*. Il ne me manque plus que de me rajeunir : mais M. *Tronchin* ne fera pas ce miracle, & vous viendrez à bout du vôtre.

Pandore n'eſt pas un bon Ouvrage ; mais il peut produire un beau ſpectacle. Un aſſez médiocre Muſicien, nommé *Royer*, avoit fait preſque toute la Muſique de cette Pièce bizarre, lorſqu'il s'aviſa de mourir. Vous ne reſſuſciterez pas ce *Royer* ; vous êtes plutôt homme à l'enterrer.

Puiſque vous voulez vous amuſer à remettre mon Poëme en muſique, vous ſentez bien que vous ferez le maître de l'arranger tout comme il vous plaira. Vous diſpoſerez de tout. Le Poète d'Opéra doit être très-humblement ſoumis au Muſicien. Vous n'aurez qu'à me donner vos ordres, & je les exécuterai comme je pourrai. Il eſt vrai que je ſuis vieux & malade. Si M. *Thomas*, notre Ami commun, ne voyageoit pas actuellement avec *Pierre le Grand*, je le prierois d'animer *Pandore* de ce feu de *Prométhée* dont il a une ſi bonne proviſion ; mais le vôtre vous ſuffira. Le peu que j'en avois n'eſt que cendre. Soufflez deſſus, & vous en ferez peut-être encore ſortir quelques étincelles. Si j'avois autant de génie, que de reconnoiſſance de vos bontés, je reſſemblerois à l'Auteur d'*Armide* (2), ou à celui (3) de *Caſtor* & *Pollux*.

JE ſuis, &c. &c.

(2) *Quinault*. (3) M. *Bernard*.

X. LETTRE d'un Financier de Province

A UN FÈRMIER GÉNÉRAL,

Qui lui avoit procuré un nouvel Emploi.

MONSIEUR,

QU'IL eſt heureux d'avoir des Protecteurs qui ne nous oublient point, & qui veillent ſur notre deſtinée, lorſque la Fortune paroît s'endormir! Le nouvel emploi que vous m'avez procuré eſt d'autant plus agréable, qu'il me rapproche de ma Patrie. Je ne vous remercierai point, parce que vous ne voulez pas l'être; mais vous devinerez mon ſilence. Si j'avois quelque choſe à deſirer à préſent, ce feroit une place qui me mît à portée de vous aſſurer tous les jours des ſentimens reſpectueux avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XI. *LETTRE de M. DE LA BRUYERE* A M. le Comte de BUSSY.

Paris, 9 Décembre 1691.

SI vous ne vous cachiez pas de vos bienfaits, MONSIEUR, vous auriez eu plutôt mon remerciment. Je vous le dis ſans compliment: la maniére dont vous venez de m'obliger, m'engage pour toute ma vie à la plus vive reconnoiſſance dont je puiſſe être capable. Vous au-

rez bien de la peine à me fermer la bouche; je ne puis me taire ſur une action auſſi généreuſe.

Je vous envoie, Monſieur, un de mes Livres des *Caractéres* fort augmenté, & j'ai l'honneur d'être avec reſpect & gratitude, &c.

XII. LETTRE D'UN GRAND,

A UN HOMME

Auquel il avoit procuré une Place.

L'AMITIÉ que M. **, votre Couſin & mon Ami, a pour vous, MONSIEUR, m'avoit fait naître le deſir de vous être utile; votre mérite avoit augmenté ce deſir. Je ſuis très-flatté d'avoir trouvé une occaſion de l'effectuer. Soyez perſuadé que, dans toutes celles qui ſe préſenteront à l'avenir, je ferai pour vous tout ce que je pourrai. Rapportez-vous-en à ma bonne volonté, & à l'intérêt que je ne ceſſerai de prendre à ceux qui porteront votre nom & qui auront vos talens. Je ſuis, &c. &c.

XIII. LETTRE

D'un HOMME qui avoit fait une action généreuſe.

VOUS me louez, MONSIEUR, beaucoup plus que je ne le mérite; je n'ai fait que ce que je devois faire. Tout homme ſenſible doit concevoir qu'il

y a beaucoup de plaifir à faire des heureux quand on le peut. Ce plaifir, & l'efpérance de mériter votre eftime, font la feule récompenfe que j'ambitionne. Je vous fçaurai toujours un gré infini de m'apprendre les bonnes actions qu'il y aura à faire; je n'en manquerai point l'occafion, s'il eft en mon pouvoir de la faifir. Je fuis très-flatté d'avoir celle de vous affurer des fentimens refpectueux avec lefquels j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XIV. LETTRE DE REMERCIMENT, De M. *de V***, au Roi *STANISLAS.*

SIRE,

JE n'ai jamais que des graces à rendre à Votre Majefté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous inftruifez le monde, vous l'embelliffez, vous le foulagez : vous donnez des préceptes & des exemples.

J'ai tâché de profiter de loin des uns & des autres, autant que j'ai pu; il faut que chacun faffe à proportion autant de bien que Votre Majefté en fait dans fes États. Elle a bâti de belles Églifes Royales; j'édifie des Églifes de village. *Diogène* remuoit fon tonneau, quand les Athéniens conftruifoient des flottes. Si vous foulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en foulagions dix. Le devoir des Princes

& des Particuliers eſt de faire, chacun dans ſon état, tout le bien qu'il peut faire. Le dernier Livre de Votre Majeſté, que le cher Frere *Menou* m'a envoyé de votre part, eſt un nouveau ſervice qu'Elle rend au genre-humain.

Je me ſouviendrai toujours, SIRE, avec la plus tendre & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance, des jours heureux que j'ai paſſés dans votre Palais : je me ſouviendrai que vous daigniez faire le charme de la ſociété, comme vous faiſiez la félicité de vos Peuples ; & que ſi c'étoit un bonheur de dépendre de vous, c'en étoit un plus grand de vous approcher. Je ſouhaite à V. M. que votre vie utile au monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* & *Muley-Iſmaël* ont vécu l'un & l'autre au-delà de cent-cinq ans : ſi Dieu accorde de ſi longs jours à des Princes infidèles, que ne fera-t-il point pour *Staniſlas* le Bienfaiſant ?

Aux Délices,
le 15 *Août* 1760.

JE ſuis avec un profond reſpect, &c.

XV. LETTRE DE REMERCIMENT,
D'un jeune Littérateur,
A UN JOURNALISTE CÉLÈBRE.

MONSIEUR,

VOTRE Feuille eſt un paſſe-port pour la poſtérité. Jugez par-là ſi j'ai dû lire avec plaiſir

les éloges dont vous voulez-bien combler mon foible Ouvrage. Il feroit parfait fi je l'avois rendu digne de vous ; & j'ai encore plus d'envie de bien faire, que vous n'en avez d'être indulgent. Couronner les talens perfectionnés, eft une juftice ; mais encourager ceux qui ne font que de naitre, c'eft une bonté dont je conferverai une vive reconnoiffance.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XVI. LETTRE DE REMERCIMENT,

De *Furetiére*,

A Mr. RENAUDOT, Médecin de la Faculté de Paris,

Qui l'avoit traité dans une Maladie.

IL me tardoit de pouvoir écrire, pour vous remercier. Je vous affure, MONSIEUR, qu'une des chofes que je regrettois le plus en quittant le monde, étoit la converfation d'un Ami auffi aimable que vous l'êtes. Les foins que vous m'avez rendus avec tant d'affiduité pendant ma maladie, ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Il faut que vous ayez quitté vos autres malades pour ne voir que moi ; vous m'avez tiré du tombeau, & je crois vous devoir la vie. Celui qui vous rendra ce billet, vous donnera cinq cents écus de ma part. Cependant, ne penfez pas, MONSIEUR, que je prétende par-là m'acquitter de l'obligation que je vous ai ; & foyez

persuadé que j'en aurai toute ma vie une véritable reconnoissance.

RÉPONSE de M. Renaudot.

VOUS dites, MONSIEUR, que vous croyez me devoir la vie; vous la devez à la Nature, ou, pour parler plus chrétiennement, vous la devez à Dieu, qui vous a donné un tempérament si fort, qu'il est venu à bout de la fiévre la plus terrible que j'aie jamais vue.

Il y a pourtant une chose certaine dans la Médecine : c'est que, quand on relève de maladie, il ne faut pas trop manger. J'ai pris la liberté de vous le recommander plus d'une fois, & vous ai laissé un régime que je vous prie d'observer jusqu'au parfait rétablissement de votre santé. Je ne vous en donne que pour trois semaines encore, après quoi vous pourrez faire comme je fais. Ma femme & moi voulons vous régaler dans notre petite maison des champs. Elle ne manquera pas de vous donner une de ces tourtes qu'elle sçait faire de sa main. Mon beau-frere le campagnard, qui m'envoie de tems en tems des marcassins, m'en a promis un pour cette fête, & j'ai une bouteille d'un excellent vin d'Espagne que nous boirons après notre céleri. Vous voyez bien, MONSIEUR, que nous prétendons vous bien traiter; mais quelque chose que nous vous fassions, vous payeriez trop cher

votre écot, si j'acceptois ce que Mr. *N...* m'a offert de votre part. On trouve quelquefois de belles choses dans les manuscrits aussi-bien que dans les livres imprimés. J'ai lu dans un ancien manuscrit Grec de la Bibliothèque du Roi, que « *Mercure* étoit malade, & qu'il prît *Esculape* pour son Médecin ; qu'après qu'*Esculape* » eut guéri *Mercure*, celui-ci voulut donner » de l'argent à *Esculape*, qui ne voulut point » prendre d'argent de son convalescent. » Permettez-moi, MONSIEUR, que si je n'ai le sçavoir d'*Esculape*, comme vous avez l'éloquence de *Mercure*, j'en aie au moins l'honnêteté, puisque je suis à mon ordinaire sans intérêt,

MONSIEUR, Votre, &c.

XVII. LETTRE

DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

A l'Académie de Berlin.

De Petersbourg, le 4 Mars 1768.

MESSIEURS DE L'ACADÉMIE DE PRUSSE : J'ai tâché de remplir les devoirs de mon état, & je n'ai pas cru avoir rien fait qui m'eût mérité le titre que vous m'offrez dans votre Lettre du 21 Janvier. Sous les auspices d'un Roi couvert de gloire, & doué d'un génie aussi sublime qu'éclairé, vous êtes accoutumés à juger des choses & des hommes sans préjugé & sans illusion; vous ne

confidérez en moi que la perfonne même, & cependant vous me mettez au rang de vos affociés: c'eft une marque d'eftime qui me flatte, & que j'accepte. Je vous l'avoue, Meffieurs, ma fcience fe réduit à fçavoir que tous les hommes font mes freres, & j'employerai toute ma vie à régler mes actions fur ce principe. Si jufqu'à préfent j'ai réuffi dans quelque entreprife, il ne faut attribuer mes fuccès qu'au fentiment de cette vérité. Au refte, je fouhaite, Meffieurs, de pouvoir être utile aux Sciences & aux Arts, & en particulier à l'Académie; je voudrois auffi trouver fouvent les occafions de donner à fes membres des marques de mon eftime.

Signé CATHERINE.

P. S. Je joins à cette Lettre deux *Cartes* nouvelles & très-exactes, l'une de la Mer Cafpienne, & l'autre du cours du Wolga depuis la ville de Twer jufqu'à cette Mer. J'ai cru, Meffieurs, que ces deux Cartes vous feroient agréables.

XVIII. LETTRE DE REMERCIMENT

A un Protecteur.

MONSIEUR,

JE vous dois des actions de graces, non-feulement du bien que vous m'avez fait, mais encore de celui que vous me feriez fi votre pouvoir répondoit à vos fentimens. Je fuis d'autant plus fenfible à vos bontés, que vous n'avez à

attendre de ma reconnoiſſance que le tribut d'un cœur pénétré. Je ſens que ce n'eſt pas-là acquitter parfaitement ma dette envers vous ; mais c'eſt vous offrir du moins ce qu'un homme qui penſe comme vous doit priſer le plus. &c. &c.

XIX. LETTRE D'UN LITTÉRATEUR, *A l'Auteur de la Tragédie de* C**.

VOTRE Pièce me paroît, MONSIEUR, auſſi intéreſſante que bien conduite : je vous en remercie. J'avois eu envie autrefois de traiter le même ſujet que vous; je l'avois même ébauché : mais mon âge & mes maladies ne me donnent pas l'eſpérance de pouvoir le finir. Vous marchez d'un pas plus ferme que moi dans une carriére que je ne puis plus parcourir. J'ai du moins la conſolation de me voir remplacé dans ma vieilleſſe par des jeunes-gens qui me ſurpaſſeront. Vous êtes de ce nombre, & vous vous élevez à meſure que je baiſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

8 Février 1777.

XX. *LETTRE DE M. C***

A M. LINGUET,

Sur ſon *Traité des Canaux navigables.*

VOUS attendez de moi, MONSIEUR, des lumiéres ; & vous n'aurez que des éloges & des

remercimens. Je ne connois pas assez la matière que vous avez traitée, pour juger le fonds de l'ouvrage; mais la forme est agréable. Votre style est, peut-être, un peu trop abondant; on ne vous trouve pourtant jamais long, parce que vous avez toujours de la chaleur & des idées. Le Gouvernement seul peut vous louer dignement, en adoptant vos projets, &c.

10 *Août* 1769.

XXI. *LETTRE des Habitans de Marolles* A M. DE MEILLAN, *INTENDANT DU HAINAUT.*

MONSEIGNEUR,

IL est plus aisé de sentir que d'exprimer les divers mouvemens de joie & de reconnoissance que nous avons éprouvés, lorsque l'Entrepreneur des Ponts & Chaussées, porteur de vos ordres, est venu nous annoncer qu'il étoit chargé de faire extraire à prix d'argent les matériaux nécessaires à l'entretien des grandes-Routes de votre Généralité: extraction que des journaliers avoient faite jusqu'ici par corvée. Ce soulagement que vous accordez, Monseigneur, à la classe la plus foible & la plus malheureuse des habitans de la Campagne, & sans qu'il en coûte rien à la Province, prouve bien la bonté de votre administration, & les sentimens d'hu-

manité qui ſont dans votre cœur. Puiſſiez-vous, Monſeigneur, trouver dans l'attendriſſement de pluſieurs milliers de malheureux, une récompenſe digne des peines que vous vous donnez pour ſoulager leur état !

XXII. LETTRE de Remerciment De M. DE V.*** au Pape BENOIT XIV,

Qui lui avoit envoyé des Médailles.

TRÈS-SAINT PERE,

LES traits de Votre Sainteté ſont auſſi-bien exprimés dans les Médailles, dont Elle m'a gratifié par une bonté toute particuliére, que ceux de ſon eſprit & de ſon caractére dans la Lettre qu'Elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je mets à ſes pieds mes très-humbles & très-vives actions de graces.

Je me crois forcé de reconnoître ſon infaillibilité dans les démêlés littéraires, comme dans des diſputes plus importantes. Parmi les Monarques amateurs des Lettres, les Souverains Pontifes ſe ſont toujours ſignalés ; mais aucun n'a uni, comme Votre Sainteté, la plus profonde érudition à tous les agrémens de la belle littérature. &c. &c.



XXIII. *LETTRE* DU COMTE DE *BUSSI*, A Madame la Marquiſe de T**,

Pour la remercier des bontés qu'elle avoit pour Madame de BUSSI.

MA Femme vient de me mander que, parmi ceux qui lui ont témoigné de l'amitié, vous vous êtes tellement diſtinguée, MADAME, que je ſerois le plus ingrat du monde, ſi je ne vous en rendois mille graces. Cela ne m'a point ſurpris; car il y a long-tems que je connois votre cœur, & que je ſuis perſuadé qu'on n'en ſçauroit trop faire d'eſtime. Je pouſſerois avec raiſon ce chapitre bien plus loin; mais les perſonnes qui ont l'ame auſſi belle que vous, aiment plus la gloire que les louanges. Tout ce que je vous dirai donc, Madame, c'eſt que je vous promets de ma part un cœur auſſi plein de reconnoiſſance, que le vôtre l'eſt de générofité. Je ne vous ſçaurois dire plus nettement, que je ſerai toute ma vie de tout mon cœur à vous.

XXIV. LETTRE DE M. G**,

A un Jéſuite qui lui avoit envoyé une Harangue de Collége.

J'AI bien des graces à vous rendre, mon Révérend PERE. J'ai lu votre Diſcours avec un grand

grand plaisir. Il est pensé avec force & noblesse, & exprimé avec grace & sentiment. Vous l'avez orné de ces images brillantes, qui font l'Eloquence comme la Poësie. Vous avez trouvé l'art de faire-entrer des principes & des mœurs dans un genre, où d'autres ne mettent souvent que des fadeurs & des mots. Vous conservez la maniére de *Cossart* & sa langue. Votre style, harmonieux & nombreux, devroit nous guérir de cette manie antithétique, de ce petit jargon si ridiculement à la mode aujourd'hui, dans une secte qui laisse les piéces d'or de *Cicéron* pour les oboles de *Sénèque.* &c.

XXV. LETTRE

De Monsieur le Maréchal DE TALLARD,

A Madame DE *MAINTENON.*

MADAME,

Recevez, s'il vous plaît, ici mes très-humbles remercimens du mot que vous me fîtes l'honneur de me dire hier. Rien n'égale vos bontés: rien n'égale ma reconnoissance.

Vous m'avez accordé votre protection pour me faire Chevalier de l'Ordre; j'en ai ressenti les effets quand j'ai été Duc. Vous acheverez, Madame, quand il vous plaira, de me mettre au rang de mes camarades. Pour moi, je ne songerai toute ma vie qu'à marquer au ROI,

& à vous, la reconnoiſſance de ce que je dois à l'un & à l'autre : trop heureux, Madame, ſi vous êtes auſſi perſuadée de mes ſentimens, que je le mérite.

XXVI. *LETTRE* DE *RACINE*

A M. le Prince DE CONDÉ,

Qui lui faiſoit donner, tous les ans, quittance de la Paulette pour ſa charge de Tréſorier de France à Moulins, qui étoit dans le caſuel de M. le Prince.

MONSEIGNEUR,

C'EST avec une extrême reconnoiſſance que j'ai reçu la grace que Votre Alteſſe Séréniſſime m'accorde ſi libéralement tous les ans. Cette grace m'eſt d'autant plus chere, que je la regarde comme une ſuite de la protection glorieuſe dont vous m'avez honoré, & qui a toujours fait m'a plus grande ambition. Auſſi, en conſervant précieuſement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vue d'aſſurer ma charge à mes enfans, que de leur procurer un des plus beaux titres que je puiſſe leur laiſſer ; je veux dire, les marques de la protection de V. A. S. Je n'oſe en dire davantage ; car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remercimens vous fatiguent preſqu'autant que les louanges.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

XXVII. *LETTRE*

De Md[e] de COULANGES à Md[e] de GRIGNAN,

Qui lui avoit procuré un bon Médecin.

JE vous rends mille graces, MADAME, de l'attention que vous avez eûe à la ſubite & violente maladie, dont, par les ſoins de *Chambon*, j'ai été délivrée en vingt-quatre heures. Je ſuis ravie de vous devoir ce Médecin; car j'aime fort à être obligée aux perſonnes pour qui j'ai un attachement ſincére, &c.

XXVIII. LETTRE (*a*)

De M. le Cardinal ALBERONI A M. DE V**.

Rome, 10 *Février* 1735.

IL m'eſt arrivé aſſez tard, MONSIEUR, la connoiſſance de la *VIE* que vous avez écrite du feu Roi de Suède, pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma perſonne vous a porté aſſez loin, puiſqu'avec votre ſtyle ſublime, vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit *Pline* de *Trajan* dans ſon Pané-

(*a*) Cette Lettre eſt aſſez mal écrite ; nous ne l'avons pas retouchée, parce que le ſtyle d'un Etranger ne tire pas à conſéquence.

gyrique. Heureux les Princes qui auront le bonheur de vous intéreſſer dans leurs faits ! Votre plume ſuffit pour les rendre immortels. A mon égard, Monſieur, je vous proteſte les ſentimens de la plus parfaite reconnoiſſance, & je vous aſſure, Monſieur, que perſonne au monde ne vous aime, ne vous eſtime & reſpecte plus, que *le Cardinal* ALBERONI.

RÉPONSE de M. DE *V**.*

MONSEIGNEUR,

LA Lettre dont Votre Eminence m'a honoré, eſt un prix auſſi flatteur de mes Ouvrages, que l'eſtime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciment, MONSEIGNEUR ; je n'ai été que l'organe du Public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre ſuffrage. Ces deux caractéres doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puiſſant ; mais ne ſera jamais un Grand-homme. Je voudrois être à-portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu juſtice de ſi loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir Votre Eminence. Mais, ſi Rome entend aſſez ſes intérêts pour vouloir au moins rétablir les Arts, le Commerce, & remettre quelque ſplendeur dans un pays qui a été autrefois le maître

de la plus belle partie du Monde ; j'eſpére alors que je vous écrirai ſous un autre titre que ſous celui de Votre Eminence. &c. &c.

XXIX. RÉPONSE
A UNE LETTRE DE REMERCIMENT.
De Monſieur ** *à Monſieur* **.

EN faiſant placer Mr. votre Neveu, j'ai ſatiſfait, MONSIEUR, l'envie que j'avois d'obliger ſon aimable Oncle. J'aurois voulu ſeulement lui procurer un meilleur emploi ; mais les places ſont rares, & les aſpirans ſont nombreux. Je me ferai toujours un véritable plaiſir de lui rendre tous les ſervices qui dépendront de moi, ou de mes Amis. Perſonne ne mérite plus que vous, Monſieur, qu'on ſaiſiſſe avec empreſſement l'occaſion d'employer les protecteurs. &c. &c.

Novembre 1767.

XXX. LETTRE DU MÊME.

VOUS ne me devez point des remercimens ; MONSIEUR : c'eſt moi qui vous remercie de m'avoir fourni une occaſion de vous être utile. Je regarde comme un devoir & un plaiſir, de rendre ſervice à un homme qui fait un ſi bon uſage de ſes talens. Mais ſi je n'ai aucun droit à votre reconnoiſſance, j'en ai à votre amitié, par

les ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XXXI. AUTRE LETTRE

Du Même.

DÈS que je pourrai, MONSIEUR, vous être de quelque utilité, ne renvoyez pas ce plaiſir à d'autres. Il ſeroit honteux pour moi, qui connois mieux que perſonne & vos talens & vos ſervices, de laiſſer-échapper les occaſions de vous ſervir. Il s'en préſente ſi-peu depuis quelque tems, qu'il ne faut pas les manquer lorſqu'elles viennent s'offrir. Fourniſſez-m'en, je vous prie, le plus que vous pourrez, & ſi la Fortune ſeconde mes efforts & ma bonne volonté, vous ne ſerez jamais dans l'attente des graces. &c. &c.

XXXII. *LETTRE de Remerciment*

DU ROI DE PRUSSE, à M. de DOMASCHNEW,

Directeur de l'Acad. de Pétersbourg,

Sur ſon aggrégation à cette Compagnie.

M. de DOMASCHNEW : Je reçois avec bien de la reconnoiſſance les offres de l'Académie de Pétersbourg. Je ne ſuis que ce que les Italiens appellent *Dilettante*; & par conſéquent peu propre à me trouver dans la compagnie de quel-

ques-uns des plus ſçavans hommes de l'Europe, dont la profondeur des connoiſſances m'eſt connue. Cependant, ce qui peut juſtifier le choix de l'Académie de Pétersbourg, c'eſt la part ſincére que je prends à tout ce qui peut augmenter la proſpérité & la ſplendeur de l'Empire de Ruſſie, de ſon auguſte Souveraine & de ſon illuſtre famille. Et comme certainement les Sciences éclairent, en répandant leurs connoiſſances & leurs découvertes, qu'elles adouciſſent les mœurs, ſervent de conſolation à ceux qui les cultivent, & étendent la gloire des Etats qui les protégent, auſſi loin que les armes des Guerriers; je m'intéreſſerai vivement pour cette Académie, qui publiera & tranſmettra à la poſtérité les talens inſignes du grand Génie qui eſt à ſa tête. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, M. de *Domaſchnew*, en ſa ſainte & digne garde.

Potzdam, ce 17 *Novembre* 1776. *FRÉDERIC.*

XXXIII. LETTRE de M. DE V**, *A M.* M***,

Auteur d'une ODE *à ſa louange.*

ON m'a inſtruit, mon cher AMI, du beau tour que vous m'avez joué. Il m'eſt impoſſible de vous remercier dignement, & d'autant plus impoſſible que je ſuis aſſez malade. Il ne faut pas vous témoigner ſa reconnoiſſance en mauvais vers;

cela ne feroit pas juste. Mais je dois vous dire ce que je pense en prose très-sérieusement : c'est, qu'une telle bonté de votre part, une telle marque d'amitié, sont la plus belle réponse qu'on puisse faire aux cris de ceux qui se mêlent d'être envieux. . . . .

S'il faut détester les cabales ; il faut respecter l'union des véritables Gens-de-lettres. . . . . Je vous remercie donc pour moi, mon cher Ami, & pour la gloire de la Littérature que vous avez daigné honorer en moi.

XXXIV. *LETTRE*

De Remerciment & de Recommandation,

A UNE RELIGIEUSE.

MADAME,

JE dois me féliciter du bonheur qu'a ma Fille d'être confiée à vos soins. Je n'aurai rien à desirer pour elle, si elle se rend digne de vos leçons & si elle profite de vos exemples. Je souhaite qu'elle sente aussi vivement que moi, l'avantage qu'il y a d'être sous les yeux de la Vertu : elle seroit bientôt parfaite. Son âge a besoin d'indulgence : je ne dois pas vous demander la vôtre ; c'est une qualité dont vous faites usage à l'égard de tout le monde, & vous vous en servirez sur-tout à l'égard de ma Fille.

XXXV. RÉPONSE

A une LETTRE *de Remerciment.*

VOUS m'avez accoutumé, MONSIEUR, à vous avoir des obligations, & la reconnoiſſance devient en moi un ſentiment habituel. En vous faiſant le petit préſent dont vous me remerciez, je n'ai qu'acquitté à moitié la dette de mon cœur. Quelque choſe que je fiſſe pour vous, il me reſteroit toujours le deſir de faire davantage.

J'ai l'honneur, &c.

XXXVI. LETTRE Ire DE REMERCIMENT

A un Inſtituteur diſtingué.

VOTRE Elève, mon très-cher MONSIEUR, a des connoiſſances au-deſſus de ſon âge, parce que ſon Maître eſt au-deſſus des Maîtres ordinaires. Vous avez ſçu habilement déterrer le diamant dans la mine où il étoit caché, & perſonne ne le met en œuvre comme vous. Les talens de vos Diſciples feront un des fondemens de votre gloire, & ils jetteront un éclat avantageux ſur vos propres talens.

J'ai l'honneur d'être, avec toute la reconnoiſſance que vous doit le Public, & tout l'attachement que je vous dois en particulier. &c, &c.

XXXVII. LETTRE IIe.

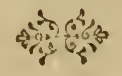
Au Même.

Vous allez perdre, mon cher MONSIEUR, un Elève qui vous étoit cher ; mais vous conserverez les sentimens de sa reconnoissance & de la mienne. Animer les talens, corriger les défauts, élever l'esprit & perfectionner les mœurs, sont assurément des qualités bien rares ; vous les possédez en dépit de la haine & de l'envie, & vous honorez une profession que d'autres avilissent. C'est un témoignage que je rendrai toujours, non à vous, mais à la vérité. Je vous renouvelle tous mes remercimens.

XXXVIII. AUTRE LETTRE

Au Même.

Vos Elèves, mon cher MONSIEUR, sont votre plus bel éloge. Celui que vous nous avez envoyé, n'a point démenti vos Lettres. Tous ses Parens en ont été enchantés, & le Public a partagé une joie si bien fondée. Vous qui faites honneur à la Patrie & à la République des Lettres, continuez de former des Citoyens pour ces deux Etats.



XXXIX. RÉPONSE de J. B. ROUSSEAU,

A UNE LETTRE DE REMERCIMENT Du célèbre Comédien Baron.

VOUS ne me devez aucune reconnoiſſance, MONSIEUR, des expreſſions dont je me ſers toutes les fois qu'il ſe préſente quelque occaſion de parler de vous. L'amitié me les dicte; l'équité me les arrache, la vérité me les inſpire. Je ne ſuis pas plus le maître de vous louer modérément, qu'un Amant de parler de ſang-froid des beautés de ſa Maîtreſſe, ou un Plaideur de la bonté de ſa cauſe. Ma ſenſibilité ne dépend pas de moi; c'eſt un Maître qui me domine, & qui me force ſouvent malgré moi de blâmer avec excès ce qui me paroît blâmable, & de louer de-même ce que je trouve digne de louange. J'ai connu dans ma vie des Perſonnages dignes de mon admiration; mais ils ne ſont plus; & de tout ce que j'ai admiré dans ma jeuneſſe, vous êtes, mon cher Monſieur, le ſeul qui nous reſte. Jugez par-là combien vos jours doivent m'être précieux, & avec combien de paſſion je deſire que vous en ménagiez la durée. Vivez pour vos Amis contemporains; vivez pour vos ſucceſſeurs même, & pour achever de former, dans un Art que vous avez porté au plus haut point de ſa perfection, la jeuneſſe capable de profiter de vos leçons & de vos exemples.

XL. *LETTRE de M. de* Fontenelle,

Au Roi de Pologne STANISLAS I, *qui l'avoit fait recevoir de l'Académie de Nancy.*

SIRE,

JUGEZ de ma reconnoiſſance, de la grace que Votre Majeſté m'a faite en m'accordant une place dans ſon Académie de *Nancy*, par l'idée que j'en ai. Je me crois dans le même cas, que ſi l'Empereur *Marc - Aurèle* m'avoit admis dans une Compagnie qu'il eût pris ſoin d'établir & de former lui-même.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

RÉPONSE du Roi de Pologne.

IL n'eſt aucune Académie qui ne s'eſtimât heureuſe de vous poſſéder, MONSIEUR. La mienne ſent parfaitement l'avantage qu'elle a de vous compter parmi ſes membres. Ses deſirs ſe rapportent aux miens. Elle ſouhaite de pouvoir profiter long-tems de vos lumiéres, & de voir s'accomplir à votre égard ce que dit HORACE: *Dignum laude virum Muſa vetat mori.* Je ſuis très-véritablement, MONSIEUR, votre bien affectionné, &c.

XLI. *LETTRE de M. de Voltaire*,

AU ROI DE PRUSSE, qui lui avoit envoyé de la Porcelaine.

A Ferney, le 1er Février 1773.

SIRE,

JE vous remercie de votre Porcelaine ; le ROI mon maître n'en a pas de plus belle .... Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne ſuis ſenſible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout-net neuf années dans votre derniére Lettre ; jamais Contrôleur-général des Finances n'a fait de ſi grands changemens. Votre Majeſté a la bonté de me faire compliment ſur mon âge de ſoixante-&-dix ans ; voilà comme on trompe toujours les Rois ! J'en ai ſoixante-dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingts : ainſi je ne verrai point la deſtruction, que je ſouhaitois ſi paſſionnément, de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes, & qui ne cultivent point les beaux-Arts.

Vous ne voulez donc point remplacer *Thiriot*, votre hiſtoriographe des Cafés ? Il s'acquittoit parfaitement de cette charge ; il ſçavoit par cœur le peu de bons Vers, & le grand nombre de mauvais qu'on faiſoit dans Paris : c'étoit un homme bien néceſſaire à l'Etat !



XLII. LETTRE DU MÊME

A M. MESSANCE, Receveur des Tailles à St. Etienne-en-Forez, qui lui avoit envoyé un TRAITÉ sur les probabilités de la durée de la vie.

J'AI reçu, MONSIEUR, ma condamnation par livres, sous & deniers, que vous avez eu la patience de faire & la bonté de m'envoyer. J'admire votre sagacité, & je me soumets à mon arrêt sans aucun murmure. Tout le monde meurt au même âge; car il est absolument égal, quand on en est là, d'avoir vécu vingt heures ou vingt siécles. J'ai fait mettre au chevet de mon lit mon compte final, dont je vous ai beaucoup d'obligation. Rien n'est plus propre à me consoler des miséres de cette vie, que de songer continuellement que dans le monde tout est zéro. Ce qui est très-réel, c'est l'exactitude de votre travail, son utilité, & la reconnoissance que je vous dois. Ce sont les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

XLIII. LETTRE de J. B. ROUSSEAU A MONSIEUR BOUTET,

Qui, ayant appris sa maladie, venoit de lui envoyer de l'argent.

Bruxelles, 6 Mars 1738.

AVEC un seul Ami comme vous, MONSIEUR, on seroit toujours tranquille, si la reconnois-

fance excluoit la confufion. La mienne augmente à la vue de vos bontés. Il eft vrai qu'ayant actuellement pour me fervir, trois ou quatre perfonnes qu'il faut nourrir & payer, j'avois befoin de fecours ; mais je n'avois befoin que du quart de ce que vous m'envoyez. Il n'eft pas poffible que vous foyez fi généreux, fans vous incommoder ; & moins vous y penfez, plus j'y fonge & j'y dois fonger. Les témoignages réitérés de votre infatigable bonté, fuffiroient feuls pour remettre mon fang & mes humeurs dans le plus parfait équilibre. Je fuis beaucoup mieux ; mais j'ai vu ma vie ne tenir qu'à un filet, auffi mince que l'attachement aux billes-vefées de ce monde. Il y a un moment, Monfieur, où toute chimére difparoît, & au bonheur duquel on doit fe contenter de travailler.

XLIV. LETTRE DE REMERCIMENT

Pour des Confeils donnés.

JE vous remercie des remèdes que vous m'envoyez pour mon chagrin. C'eft ainfi, mon cher MONSIEUR, que j'appelle les Lettres que vous m'écrivez. Celle que je viens de recevoir, a fait le meilleur effet du monde, & il me femble que votre cœur y parle dans toutes les lignes. Quel plaifir d'avoir un Ami comme vous ! Le mal eft que j'en fuis toujours éloigné, & que je ne jouis de ce bien que par la force de

mon imagination. Faites que, de tems en tems; vos billets ſi obligeans & ſi agréables viennent à mon ſecours, ſi vous voulez que je réſiſte à une indiſpoſition que je ſens depuis un mois, &c.

XLV. RÉPONSE d'un HOMME-DE-LETTRES,

*A Monſieur **, qui le remercioit des éloges qu'il lui avoit donnés.*

JE ne ſçais, MONSIEUR, comment j'ai mérité tous vos remercimens. Qu'ai-je donc fait pour vous ? Apprenez-le-moi, car je l'ignore. Les témoignages que j'ai rendus en faveur de votre mérite & de vos talens, ne ſont point un ſervice; c'eſt un hommage que je devois à la vérité. Je n'ai donc rien fait pour vous. Mais quelque choſe que je fiſſe, je trouverois ma récompenſe dans la choſe même. C'eſt être payé au plus haut prix, que d'avoir trouvé l'occaſion d'être utile à ce qu'on aime & qu'on eſtime.

XLVI. RÉPONSE

D'un LITTÉRATEUR célèbre de Paris,

*A une Lettre de Remerciment de M. C**.*

VOUS êtes en vérité trop bon, MONSIEUR, de vous épuiſer en remercimens pour un objet qui n'en vaut pas la peine. Si l'un de nous a des obligations à l'autre, ce n'eſt ſûrement pas vous; & je ne ſerai jamais quitte envers vous,

de tout ce que vous avez dit & fait d'honnête & d'obligeant à mon occasion. Je suis fâché que l'amour de la retraite vous ait éloigné de l'idée d'habiter Paris. On peut vivre solitaire dans les plus grandes Villes ; mais vous ne pensez pas ainsi, & vous ne voulez pas, dites-vous, *mettre votre bonheur à la grosse aventure.* Vous auriez assuré du-moins celui des personnes qui vous auroient connu. &c. &c.

XLVII. *LETTRE Ire* de M. *de V*** A M. DE PARCIEUX,

Pour le remercier de son MÉMOIRE, sur son Projet d'amener la Rivière d'Yvette à Paris.

Au Château de Ferney, près Genève, le 17 Juillet 1767.

VOUS avez dû, MONSIEUR, recevoir des éloges & des remercimens de tous les Hommes-en-place ; vous n'en recevrez aujourd'hui que d'un homme bien inutile, mais bien sensible à votre mérite & à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieillesse & mes maladies m'ont fait-renoncer à Paris, mon cœur est toujours votre concitoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine, ni d'Arcueil, ni de l'Yvette, ni même de l'Hippocrène ; mais je m'intéresserai toujours au grand monument que vous voulez élever. Il est digne des anciens Romains, &

malheureusement nous ne sommes pas Romains. Je ne suis pas étonné que votre Projet soit encouragé par Monsieur *de Sartine*. Il pense comme *Agrippa* ; mais l'Hôtel-de-ville de Paris n'est pas le Capitole. On ne plaint pas l'argent pour avoir un Opéra-comique, & on le plaindra pour avoir des Aqueducs dignes d'*Auguste*. Je desire passionnément de me tromper. Je voudrois voir la fontaine d'Yvette former un large bassin autour de la Statue de *LOUIS XV*. Je voudrois que toutes les maisons de Paris eussent de l'eau comme celles de Londres. Nous venons les derniers en tout. Les Anglois nous ont précédés & instruits en mathématiques ; les Italiens, en architecture, en peinture, en sculpture, en poésie, en musique : & j'en suis fâché.

XLVIII. LETTRE IIe DU MÊME

Sur le même sujet.

JE déclare Messieurs les Parisiens Welches, intraitables & de francs-badauds, s'ils n'embrassent pas votre *Projet*. Je suis de plus assez mécontent de LOUIS XIV, qui n'avoit qu'à dire, *Je veux*, & qui, au lieu d'ordonner à l'Yvette de couler dans toutes les maisons de Paris, dépensa tant de millions au canal de Maintenon. Comment les Parisiens ne sont-ils pas un peu piqués d'émulation, quand ils entendent dire que presque toutes les maisons de Londres ont deux sortes d'eau,

qui servent à tous les usages ? Il y a des bourses très-fortes à Paris ; mais il y a peu d'ames fortes. Cette entreprise seroit digne du Gouvernement : mais a-t-il six millions à dépenser, toutes charges payées ? C'est de quoi je doute fort. Ce seroit à ceux qui ont des millions de quarante écus de rente, à se charger de ce grand Ouvrage ; mais l'incertitude du succès les effraie, le travail les rebute, & les *Filles* de l'Opéra l'emportent sur les *Nayades* de l'Yvette : je voudrois qu'on pût les accorder ensemble......

Comment M. le Prévôt des marchands, d'une famille chère aux Parisiens, qui aime le bien public, ne fait-il pas les derniers efforts pour faire réussir un Projet si utile ? On béniroit sa mémoire. Pour moi, Monsieur, qui ne suis qu'un Laboureur *à quarante écus*, & au pied des Alpes, que puis-je faire ? sinon de plaindre la ville où je suis né, & conserver pour vous une estime très-stérile. Je vous remercie en qualité de Parisien, & quand mes Compatriotes cesseront d'être Welches, je les louerai en mauvaise prose & en mauvais vers, tant que je pourrai.

XLIX. LETTRE

D'un AMI à un AMI.

RIEN ne peut me surprendre d'un Ami tel que vous. Vous me rendez le service le plus essentiel, & vous vous en cachez. Ce n'est que par

hazard que j'ai appris que la place que j'occupe m'a été donnée à votre ſollicitation. Quoi ! vous m'avez laiſſé ignorer tant de bonté ! je ne veux pas du-moins que vous ignoriez ma reconnoiſſance. Si ce ſentiment pouvoit m'acquitter avec vous, je ne ſerois pas en reſte. Mais il me faudroit des occaſions eſſentielles pour vous le prouver, & j'en ai ſi-peu, & vous avez beſoin de ſi-peu de choſes, que je ſerai long-tems votre débiteur.

Adieu, mon cher Ami; comptez que j'ai autant de reconnoiſſance pour vos bons offices, que d'eſtime pour votre mérite. Je ſuis tout à vous.

L. LETTRE DE REMERCIMENT
De Mad^e *du Bocage* à Mylord *Cheſterfield* (*).

J'ATTENDOIS mon retour en France, MYLORD, pour vous rendre graces des dons précieux que vous eûtes la bonté de m'annoncer en Hollande. La ſolitude, diſois-je, me fournira des expreſſions dignes du ſujet. J'eſpérois que vos Grands-hommes m'apprendroient à répondre à un de ceux qui les apprécie le mieux, & qui joint à leur mérite littéraire, celui d'Homme-d'Etat & de Citoyen de toutes les Nations. Dans cette idée, je reprochai vivement à ces Buſtes célèbres, d'avoir paſſé la Mer ſans le vôtre. « Je

(*) Il avoit envoyé à cette Dame les Buſtes des quatre plus grands Poëtes d'Angleterre, *Milton*, *Dryden*, *Pope*, *Shakeſpear*.

préférerois, (leur dis-je) à la représentation de vous autres Morts fameux, l'image de l'illustre Vivant qui vous envoie. Ses traits me rappelleroient sans cesse ses marques de bienveillance, & l'espoir de jouir encore un jour des charmes de sa conversation. » &c. &c.

LI. LETTRE DE REMERCIMENT De J. J. *Rousseau* à M. *Vernes.*

JE sçavois, mon cher VERNES, la bonne réception que vous aviez faite à l'Abbé de *S* **. Je sçavois que vous l'aviez fêté, que vous l'aviez présenté à M. de *Voltaire*; en un mot, que vous l'aviez reçu comme recommandé par un Ami. Il est parti le cœur plein de vous, & sa reconnoissance s'est répandue dans le mien. Mais pourquoi vous dire cela? N'avez-vous pas eu le plaisir de m'obliger? Ne me devez-vous pas aussi de la reconnoissance? N'est-ce pas à vous désormais de vous acquitter envers moi?

A Montmorenci,
le 18 Novembre 1759.

LII. LETTRE DU MÊME,

A M. le Général CONWAY, *qui lui avoit obtenu une gratification du* ROI *d'Angleterre.*

MONSIEUR,

AUSSI touché que surpris de la faveur dont il plaît au Roi de m'honorer, je vous supplie d'être

auprès de Sa Majesté l'organe de ma vive reconnoissance. Je n'avois droit à ses attentions que par mes malheurs; j'en ai maintenant aux égards du Public par ses graces. Je dois espérer que l'exemple de sa bienveillance m'obtiendra celle de tous ses sujets.

Je reçois, Monsieur, le bienfait du Roi, comme l'arrhe d'une époque heureuse autant qu'honorable, qui m'assûre, sous la protection de Sa Majesté, des jours désormais paisibles. Puissé-je n'avoir à les remplir que des voeux les plus purs & les plus vifs pour la gloire de son règne, & pour la prospérité de son auguste Maison!

Les actions nobles & généreuses portent toujours leur récompense avec elles. Il vous est aussi naturel, Monsieur, de vous féliciter d'en faire, qu'il est flatteur pour moi d'en être l'objet.

Je vous supplie, MONSIEUR, d'agréer les sentimens de ma gratitude & de mon profond respect, &c. &c.

A Wootton, le 26 Mars 1767.

LIII. LETTRE DU MÊME

A LORD **.

JE ne sçaurois, MYLORD, attendre votre retour à Londres, pour vous faire les remercimens que je vous dois. Vos bontés m'ont convaincu que j'avois eu raison de compter sur votre générosité. Pour excuser l'indiscrétion qui m'y a fait

recourir, il suffit de jetter un coup-d'œil sur ma situation.

Trompé par des traîtres, qui, ne pouvant me déshonorer dans les lieux où j'avois vécu, m'ont entraîné dans un pays où je suis inconnu, afin d'y exécuter plus aisément leur projet; je me trouvai jetté dans cette Isle après des malheurs sans exemple. Seul, sans appui, sans défense au milieu d'un peuple qui n'aime pas naturellement les étrangers, j'avois le plus grand besoin d'un protecteur. Et où pouvois-je mieux le chercher que parmi cette illustre Noblesse, à laquelle je me plaisois à rendre honneur, avant de penser qu'un jour j'aurois besoin d'elle pour m'aider à défendre le mien?........

Pardonnez, Mylord, cette longue Lettre. Me pardonneriez-vous mieux d'être indifférent à ma réputation dans votre pays? Les Anglois valent bien qu'on soit fâché de les voir injustes, & qu'afin qu'ils cessent de l'être, on leur fasse sentir combien ils le sont, &c.

LIV. LETTRE DU MÊME

A M. le Duc DE GRAFFTON, *qui avoit obtenu la modération de quelques droits exigés par la Douane.*

MONSIEUR LE DUC,

JE vous dois des remercimens, que je vous prie d'agréer. Quoique les droits qu'on avoit exigés

pour mes Livres à la Douane, me paruſſent forts pour la choſe & pour ma bourſe, j'étois bien éloigné d'en demander le rembourſement. Vos bontés très-gratuites ſur ce point, en ſont d'autant plus obligeantes. Puiſque vous voulez que j'y reconnoiſſe auſſi celles du Roi, je ſuis auſſi flatté qu'honoré d'une grace d'un prix ineſtimable, par la ſource dont elle vient. Je la reçois donc avec la reconnoiſſance que je dois aux faveurs de Sa Majeſté, paſſant par des mains ſi dignes de les répandre.

Daignez, Monſieur LE DUC, recevoir avec bonté les aſſurances de mon profond reſpect, &c. &c.

A Wootton, le 7 Févr. 1767.

LV. LETTRE DU MÊME,

A M. GRANVILLE, ſon voiſin de Campagne, qui lui faiſoit de petits cadeaux.

JE vous ſuis attaché, MONSIEUR, & je bénis le Ciel dans mes infortunes, de la conſolation qu'il m'a ménagée en me donnant un voiſin tel que vous. Mon cœur eſt plein de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, de vos attentions, de vos ſoins, de vos bontés, mais non pas de vos dons. Sans les refuſer, je n'en ſerai pas plus reconnoiſſant que ſi vous ne m'en faiſiez aucun. Ils n'ajoutent rien à mes ſentimens pour vous; je ne vous en aimerai pas moins

moins, & je ferai plus à mon aife, fi vous voulez-bien les fupprimer déformais.

Vous voilà bien averti, Monfieur, vous fçavez comment je penfe, & je vous ai parlé très-férieufement. Du refte, votre volonté foit faite, & non pas la mienne. Vous ferez toujours le maître d'en ufer comme il vous plaira. &c. &c.

A Wootton, Février 1767.

Voyez l'art. COMPLIMENT, où l'on trouve auffi plufieurs *Lettres de Remerciment*; ainfi que l'article OBLIGEANTES (Lettres) & OUVRAGE DONNÉ... *Voir* encore la Lettre V. de l'art. AMITIÉ.

RÉPONSES *à Lettres de Demande*,

Voyez page 257 & *fuiv.* du Tome Ier.

RÉPONSES *à Lettre de Félicitation*,

Voyez à la fin de l'article FÉLICITATION, To. II, pag. 36 & *fuiv.* & *paffim* dans l'art. même.

RÉPONSES à Lettres de *Recommandation* & de *Remerciment*,

Voyez dans l'un & l'autre de ces articles.





REPROCHES
(LETTRES de).

I. LETTRE
De J. J. *Rouſſeau* à M. *Diderot.*

Vous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels ſont-ils donc enfin ces maux ? Seroit-ce de ne pas endurer aſſez patiemment ceux que vous aimez à me faire ? de ne pas me laiſſer tyranniſer à votre gré ? de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole & de ne jamais venir lorſque vous l'avez promis ? Si jamais je vous ai fait d'autres maux, articulez-les. Moi, faire du mal à mon Ami ! Tout cruel, tout méchant, tout féroce que je ſuis, je mourrois de douleur, ſi je croyois jamais en avoir fait à mon cruel Ennemi, autant que vous m'en faites depuis ſix ſemaines.

Vous me parlez des ſervices que vous m'avez rendus ! je ne les avois pas oubliés. Mais ne vous y trompez pas : beaucoup de gens m'en ont rendus, qui n'étoient pas mes Amis. Un honnête-homme qui ne ſent rien, rend ſervice, & croit être Ami ; il ſe trompe, il n'eſt qu'honnête homme. Tout votre empreſſement, tout votre zèle

pour me procurer des choſes dont je n'ai que faire, me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, & c'eſt la ſeule choſe qu'on me refuſe.

Mon deſſein n'eſt point d'entrer en explication pour ce moment-ci ſur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication ſeroit à préſent inutile. Car, quoique né bon & avec une ame franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à donner de mauvaiſes interprétations aux diſcours & aux actions de vos Amis. Prévenu contre moi, comme vous l'êtes, vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire pour me juſtifier, & mes explications les plus ingénues ne feroient que fournir à votre eſprit ſubtil de nouvelles interprétations à ma charge.

Je veux ſeulement que vous réfléchiſſiez un peu ſur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle; mais ſçavez-vous à quel point l'exemple & l'erreur peuvent la corrompre? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'Adulateurs adroits, qui évitant de vous louer en face, s'emparent plus ſûrement de vous, ſous l'appât d'une feinte ſincérité? Quel ſort pour le meilleur des hommes d'être égaré par ſa candeur même, & d'être innocemment, dans la main des méchans, l'inſtrument de leur perfidie!

Voila des conſidérations que je vous prie de bien peſer. Penſez-y long-tems avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas, nous n'avons plus rien à dire. Mais ſi elles ſont quel-

que impreſſion ſur vous, alors nous entrerons en éclairciſſement : vous retrouverez un Ami digne de vous, & qui peut-être ne vous aura pas été inutile. J'ai, pour vous exhorter à cet examen, un motif de grand poids ; & ce motif, le voici :

Vous pouvez avoir été ſéduit, ou trompé. Cependant votre Ami gémit dans ſa ſolitude, oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le déſeſpoir, y mourir enfin, maudiſſant l'ingrat dont l'adverſité lui fit tant verſer de larmes, & qui l'accable indignement dans la ſienne. Il ſe peut que les preuves de ſon innocence vous parviennent enfin, que vous ſoyez forcé d'honorer ſa mémoire, & que l'image de votre Ami mourant ne vous laiſſe pas des nuits tranquilles. *Diderot*, penſez-y. Je ne vous en parlerai plus.

II. LETTRE

DE M. DE LA CONDAMINE,

A l'AUTEUR d'un *Voyage de Londres.*

JE n'ai pas, MONSIEUR, l'honneur d'être connu de vous, ni celui de vous connoître que par vos ouvrages. L'eſtime qu'ils m'ont inſpirée pour leur Auteur, m'a engagé d'acheter le dernier que vous venez de publier. J'ai été fort ſurpris de m'y voir cité d'une maniére très-déſobligeante & très-injuſte.

Je ſens qu'à votre place, quand j'aurois été sûr de n'avancer que des faits vrais, je me ſerois abſtenu de bleſſer, même légérement, quelqu'un dont je n'avois pas à me plaindre. Vous pourriez me répondre, que j'aurois fait en ce cas plus que je ne devois, & que vous n'étiez pas obligé d'en faire autant. Mais vous conviendrez du moins, que puiſqu'il vous plaiſoit de blâmer ſans néceſſité, dans un Ecrit public, un homme qui ne vous a rien fait, vous deviez au moins vous aſſurer que vous n'avanciez rien de contraire à la vérité. Je vous fais vous-même juge, ſi vous avez ſuivi cette règle......

J'eſpére que dans une nouvelle édition (& le débit rapide de votre Ouvrage annonce qu'elle ſera prochaine), vous voudrez-bien réformer les faits dont vous avez eté mal inſtruit. Ils répandent ſur moi un ridicule que je ne mérite point. Vous n'aviez pas beſoin de cette reſſource pour égayer vos Lecteurs, que vous occupez toujours agréablement, quoique vous puiſſiez vous contenter de les inſtruire, &c.

N. B. *L'Auteur de* Londres *donna à M. de* la Condamine *la ſatisfaction que ce célèbre Académicien méritoit.*



III. RÉPONSE du Duc de NOAILLES

A une Lettre de reproches de l'Evêque de Châlons, son Oncle.

J'AI reçu, mon cher ONCLE, la Lettre que vous m'avez écrite, qui étoit pour moi seul. C'est une précaution sage & digne de vous. En effet, elle étoit d'un style qui ne devoit pas se rendre public : par rapport à vous, s'entend ; car pour moi, je suis prêt à essuyer les plaintes de mes parens. Un de vos grands griefs est, qu'étant entré dans le Ministére, je ne sois pas uniquement occupé de vous. Je vous avouerai que les motifs qui m'ont déterminé à me charger du pénible emploi dont on m'a honoré, n'ont point été que tous mes Parens, ni moi, fissions fortune. Ce n'est pas-là ma façon-de-penser ; & comme j'ai été choqué en plus d'une occasion de ce que j'ai vu faire aux familles de la plupart des Ministres du tems passé, j'ai été extrêmement en garde avec la mienne, lorsque je suis entré en place : & cela par respect pour le Public, qui fait volontiers des observations un peu sévéres sur la conduite de ceux qui entrent dans l'administration des affaires. Je comprends que ce régime n'est pas de votre goût. J'en suis, en vérité, bien fâché ; car j'aurois grande envie de vous plaire : mais je n'en changerai pas. Au surplus, quoique vous ayez huit

ou dix ans plus que moi, & une Croix pendue à votre coû, dont je respecte, comme je le dois, le caractére ; tout cela, dis-je, ne vous met point en droit de m'écrire la Lettre que je reçois. C'est tout ce que je puis dire pour l'amour de vous, & plus encore pour l'amour de moi.

13 *Janvier* 1718.

IV. LETTRE de M. l'Abbé C** A UN AMI,

En reponse à une Lettre de reproches.

Je ne mérite, mon très-cher AMI, ni vos louanges, ni vos reproches. L'application aux travaux de l'esprit n'a point altéré en moi les sentimens du cœur. Ma Lettre vous a paru sèche, parce que j'étois malade en l'écrivant ; parce que la poursuite d'un procès non moins désagreable que dispendieux attriste mon imagination ; enfin parce que les perfidies que j'ai essuyées depuis-peu, ont fermé mon ame à toutes les idées flatteuses & riantes. Mais je suis bien éloigné de confondre les vrais Amis, avec ces hommes faux & jaloux qui n'en portent que le nom, & qui sous le manteau de l'amitié cachent le poignard de la haine & de l'envie. Je vous ai toujours connu de la sensibilité ; je serois bien fâché de la voir diminuer par une indifference que vous ne méritez point. Je suis flatté & touché de votre amitié, & je souhaite

trouver en vous les ſentimens que vous m'avez inſpirés.

Vous me marquez que vous avez été trompé dans toutes vos eſpérances; j'en ſuis très- affligé, mais je n'en ſuis point ſurpris. Rappellez-vous tout ce que je vous ai dit ſur la méchanceté des hommes, ſur les vaines illuſions dont les Grands nous bercent, ſur la jalouſie active des Petits qui cherchent à fermer au Mérite tous les chemins de la Fortune. Vous n'êtes pas le ſeul qui ayez été abuſé par les chiméres de la grandeur : mais je partage vos peines avec autant de vivacité, que ſi ce que vous m'annoncez étoit nouveau pour moi. Si vous vous ſouvenez de mes réflexions ſur la néceſſité de ſe faire ſoi-même ſon bien-être, vous verrez qu'on ne peut guéres compter ſur les hommes, mais qu'on peut toujours compter ſur ſoi : & vous êtes fait pour ſoutenir les travaux & ſurmonter les obſtacles, &c. &c.

V. *LETTRE à un ancien* AMI.

MON cher & ancien AMI, je romps un ſilence, qui paroît fort indifférent à votre cœur, mais qui pèſe beaucoup au mien. Je vous ai toujours aimé ; je vous aime encore, tout ingrat que vous êtes. Il y a deux ans que je vous écrivis, & il y a deux ans que j'attends votre réponſe. Vous avez ſans-doute mieux aimé

ajouter foi aux propos d'une personne qui me hait aujourd'hui, peut-être parce qu'elle m'a trop aimé autrefois, qu'à l'exposition simple & sincére de mes torts & de ma justification. J'espérois que vous seriez le lien de deux cœurs faits l'un pour l'autre, mais que des mal-entendus & de faux rapports avoient désunis. Je me suis trompé, & c'est un nouveau motif de me détacher des illusions de ce monde; j'y tiens pourtant beaucoup encore, & je serois bien fâché que l'amitié, & sur-tout celle que vous me devez, fût une de ces chiméres qu'il faut laisser-échapper. Je m'intéresserai toujours vivement à votre fortune, à votre réputation, & à votre famille: si je ne suis pas payé de retour, je me consolerai en sçachant qu'il est beau de faire des ingrats.

VI. LETTRE de Mlle. DE SCUDERI

Au Comte DE *BUSSI*. 1691.

NE vous vantez plus de connoître l'amitié, MONSIEUR: il y a six mois que je ne vous ai écrit, parce que je n'ai bougé du lit de tout l'hyver, & je n'ai pas eu la moindre marque de votre souvenir. Je vois bien que je pourrois être morte deux où trois ans, sans vous inquietter, si mon ombre ne vous alloit reprocher votre oubli. Prenez-y garde au moins; cela pourroit bien vous arriver, car je crois

que je sçaurai aimer au-delà du tombeau. Comment vous êtes-vous accommodé de ce terrible hyver ? Nous autres, gens avancés, en trouvons la carriére bien rude. J'ai eu bonne compagnie au chevet de mon lit : mes maux, & le froid qui m'avoit engourdi, m'ont toujours laissé l'esprit & la langue libres, & le cœur aussi chaud pour mes Amis, que s'ils le méritoient ; car, à vous parler franchement, vous n'êtes pas le seul dont je pourrois me plaindre : mais, parce que je vous aime plus que les autres, je ne me plains que de vous. Ces sentimens-là ne sont-ils pas trop délicats pous vous, Monsieur ?

VII. LETTRE

D'UN HOMME auquel on avoit prêté des propos injurieux contre un de ses Amis.

JAMAIS on n'a été plus étonné, MONSIEUR, que je l'ai été en lisant votre Lettre. Si je n'y avois reconnu votre écriture, je me serois imaginé que c'étoit la production d'un homme qui ayant rêvé la nuit, auroit mis le lendemain son rêve par écrit & me l'auroit envoyé. Tous les propos qu'on m'a prêtés avec autant de malice que de bêtise, n'ont pas, en effet, plus de fondement que n'en a un rêve.

Je ne me rappelle point d'avoir eu aucune occasion de parler de vous ; & si elle s'étoit présentée, je n'aurois pu m'expliquer que dans

des termes d'eftime & de reconnoiffance. Je défie celui qui vous a tenu un autre langage, de fe nommer, & de me mettre à-portée de lui répondre. Vous m'auriez rendu plus de juftice, & vous vous la feriez rendue à vous-même, en dédaignant fes impoftures. Des difcours injurieux ne peuvent être tenus fur uh homme tel que vous, & font indignes d'un homme comme moi.

Si j'ai ceffé de vous écrire, c'eft que dans le torrent d'occupations qui m'entraînent, je n'ai pas quelquefois le tems de penfer à moi-même. Mais je puis bien vous protefter qu'il ne m'eft refté de vous que des idées avantageufes. Votre fouvenir me fera toujours cher, & votre eftime précieufe. J'efpére que la calomnie ne fera pas venue à bout de me la faire perdre, & que vous n'écouterez plus à l'avenir fes difcours empoifonnés. &c. &c.

Août 1757.

VIII. LETTRE du Comte DE BUSSI

Au Comte DE COLIGNI.

QUOI! vous avez paffé vous-même à ma porte, à l'entrée de la nuit, fans venir coucher chez moi! Quoi! mon Parent, mon Ami, qu'il y a dix ans qui ne m'a vu, me faire un tour comme celui-là! Cela mériteroit que je ne vous fiffe pas les reproches que je vous fais : ils

ſont trop obligeans pour une pareille action. Quand vous n'auriez pas eu le plaiſir de me revoir, je vous aurois dit mille nouvelles, ſur quoi nous aurions fait cent mille réflexions. Nous nous ſerions montré, l'un a l'autre, la fermeté avec laquelle nous ſoutenons notre mauvaiſe fortune. Mais enfin, puiſque tout cela vous eſt indifférent, je me contenterai de vous dire que je ſuis, &c.

IX. LETTRE de Madame LA DUCHESSE DU MAINE,

A M. DE LA MOTTE, *qui refuſoit de lui envoyer des Vers.*

OUI, vous avez raiſon; je me rends & je ne vous demande plus de Vers. Je vois que quand *Apollon* vous manque, vous n'avez plus de reſſource. Que j'avois grand tort de vous propoſer de vous adreſſer à quelque autre! Je ne vous ferai plus de menaces, puiſque vous avez l'eſprit aſſez bien fait pour prendre le tout en bonne part, juſqu'à la ſuppreſſion de mes Lettres.... Ainſi je finis tout court.

X. *LETTRE à un mauvais Payeur.*

VOUS me promîtes, MONSIEUR, par votre Lettre du 1er Octobre, que vous me feriez compter au premier jour l'argent que vous me de-

vez. Nous voici au mois Février, & je n'ai pas reçu de nouvelles ! La petite ſomme que je vous ai prêtée eſt une bagatelle pour vous, & eſt beaucoup pour moi. Je vous prie de me la faire-toucher au plutôt, & je vous renverrai votre billet. Je ferois très-fâché que votre négligence m'obligeât d'en faire un autre uſage. Mais j'y ſerai forcé, ſi vous me faites attendre plus long-tems.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

XI. RÉPONSE

A UNE PERSONNE qui ſe plaignoit que les plaiſirs du Carnaval l'avoient fait-oublier.

LES plaiſirs du Carnaval n'ont pu, mon cher AMI, diſtraire mon cœur ; & les abſtinences du Carême ne ſçauroient le deſſécher. Je goûte peu de plaiſirs loin de vous, & les folies bruyantes qui annoncent une triſte quarantaine m'ont toujours paru inſipides. Si je ne vous ai pas écrit, c'eſt que j'attendois d'avoir une bonne nouvelle à vous donner : elle vous ſera certainement agréable, car elle me regarde. Mais ce fruit dont je voulois vous faire goûter, n'eſt pas encore aſſez mûr. Dès qu'il le ſera, vous le ſçaurez dans l'inſtant.



XII. RÉPONSE

A une LETTRE *de reproches.*

J'Attendois de votre cœur généreux, mon très-cher AMI, que vous insisteriez moins sur la faute d'un homme qui vous avoit demandé grace, & que vous ne le battriez point lorsqu'il étoit à vos pieds. Pour qui gardez vous votre indulgence, si vous ne l'exercez pas envers ceux qui vous aimez ? Vos reproches ont très-mortifié votre Ami ; vous faites passer de mauvais momens à ceux qui donneroient leur vie pour vous procurer de beaux jours. Vous ne vous arrêtez qu'aux choses désagréables qu'on a pu vous dire, & vous oubliez les choses flatteuses. Doit-on, en cueillant les roses, ne s'attacher qu'aux épines & dédaigner les fleurs ?

Votre colére m'a du-moins valu une Lettre de trois pages. J'aimerois mieux que vous fussiez long en amitié, & court dans le ressentiment. Mais on vous tient compte de tout, même lorsqu'on n'y trouve pas son compte. Il vaut mieux recevoir des réprimandes de vous, que de ne rien recevoir du tout.

Vous peignez si-bien les charmes d'un attachement mutuel, qu'il y auroit de l'injustice de vous croire incapable d'amitié : c'est une vertu que vous sçavez sentir & inspirer. On ne peut vous connoitre, sans s'intéresser vivement à vous

& on ne peut s'intéresser à vous sans vous aimer. C'est avec ces sentimens que je veux vivre & mourir le meilleur de vos Amis.

XIII. LETTRE de Monsieur *DE V***

A M. DE LA MARRE,

Au sujet de l'Edition qu'il avoit donnée de la Tragédie de la Mort de César.

JE me flatte, mon cher MONSIEUR, que quand vous ferez imprimer quelqu'un de vos Ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'Edition de *Jules-César*. Permettez que mon amitié se plaigne que vous ayez hazardé, dans votre Préface, des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonstances le parricide étoit regardé comme une action de courage & même de vertu chez les Romains ; ce sont de ces propositions qui auroient grand besoin d'être prouvées.

Si vous m'aviez envoyé votre Préface, je vous aurois prié de corriger ces bagatelles ; mais vos fautes sont si peu de chose en comparaison des miennes, que je ne songe qu'à ces dernières : j'en ferois une fort-grande de ne vous point aimer, & vous pouvez compter toujours sur moi.

A Cirey, le 15 Mai 1736.

Voir la Lettre XVI. OUVR. DONNÉ.

XIV. LETTRE DE M. l'Abbé DE CHAULIEU,

*A Madame la Ducheſſe de***.*

VOUS m'aviez paru, MADAME, faire ſi-peu de cas de ma bonne ſanté, & vous en parliez même ſi ſouvent avec mépris, que je ne puis m'imaginer que ce ſoit un ſi grand crime auprès de vous que de l'avoir perdue. J'éprouve cependant tout le contraire. La goutte m'ôte toutes les marques d'honneur de votre ſouvenir, de pitié, d'amitié, qui auroient fait toute ma conſolation. Il y a quinze jours que je ſuis dans mon lit, ſans que vous ayez envoyé demander par un laquais au bedeau du *Temple* (*) s'il m'avoit enterré, ou non. N'ai-je pas raiſon de me plaindre, & de vous faire quelques reproches de votre oubli & de votre indifférence? Car en aimant, qui ne veut être aimé?

(*) L'Abbé de *Chaulieu* demeuroit au *Temple* à Paris.

XV. LETTRE (*a*) D'UNE MERE A SON FILS,

En l'éloignant de Paris.

MON FILS, il m'en coûte tant de vous tenir éloigné de moi, que, ſi je n'écoutois que mon penchant, je vous retiendrois toujours ici. Mais c'eſt ma trop grande tendreſſe pour vous, qui

(*a*) Cette Lettre eſt tirée de celle que J. J. *Rouſſeau* écrivit à Madame de T**.

m'empêche de m'y livrer. Tandis que vous avez été auprès de moi, j'ai vu avec la plus grande douleur, qu'au lieu de répondre à l'attachement de votre Mere, & de lui rendre en toutes chofes la complaifance qu'elle aimoit à avoir pour vous, vous ne vous appliquiez qu'à lui faire-éprouver des contradictions continuelles. Les mutineries déchirent trop mon cœur, pour que je puiffe les endurer davantage.

J'ai donc pris la réfolution de vous placer loin de moi. Je veux m'épargner l'affliction d'être à tout moment l'objet & le témoin de votre défobéiffance. Puifque vous ne voulez pas répondre aux tendres foins que j'ai pris de votre éducation, j'aime mieux que vous deveniez un mauvais fujet loin de mes yeux, que de voir mon Fils chéri manquer à chaque inftant à ce qu'il doit à fa Mere. D'ailleurs je ne défefpére pas que des gens fermes & fenfés, qui n'auront pas pour vous le même foible que moi, ne viennent à bout de dompter votre caractére revêché.

Voilà, mon Fils, les raifons du parti que j'ai pris pour ne pas vous livrer à tous vos défauts, & pour ne pas me rendre tout-à-fait malheureufe. Je ne vous laiffe point à Paris, pour ne pas avoir à combattre le defir de vous voir. Mais je ne vous tiendrai pas non-plus fi éloigné, que, fi l'on eft content de vous, je ne puiffe vous faire-venir ici quelquefois, &c.

XVI. *LETTRE*

D'UNE DEMOISELLE PÉNITENTE,

A un Séducteur.

JUsqu'à quand, MONSIEUR, me tourmenterez-vous? N'ai-je pas assez souffert pour vous, & faut il m'exposer à de nouvelles peines? Déshonorée dans le Public, odieuse à mes Parens; maltraitée ou punie par eux, quel état est plus triste que le mien? Et vous qui êtes la cause de tous mes maux, & qui devriez m'en offrir le remède, vous cherchez à les prolonger? Non, je me guérirai d'une passion qui a fait l'opprobre & le tourment de ma vie. L'honneur me l'ordonne, & il sera obéi. Il est des amours condamnables, mais qu'une union sacrée peut épurer. Le vôtre n'est pas de ce genre. Vous vous êtes imposé des chaînes que vous ne pouvez rompre, & les liens que vous aviez formés avec moi ne pouvoient durer ni devant Dieu, ni devant les hommes. Je ne puis y penser sans remords; je ne puis me rappeller mes égaremens sans répandre des larmes. Si vous m'avez aimée comme vous me l'assuriez, donnez-m'en une derniére preuve en cessant de me voir. Toutes vos tentatives seront inutiles. J'éviterai votre présence, comme celle de l'auteur de mes malheurs. Je veux réparer, s'il se peut, par la conduite la plus sage, le tort irréparable que j'ai

fait à ma réputation. Puissé-je obtenir grace aux yeux du Public! Puissiez-vous oublier une infortunée qui s'est égarée avec vous, & puissé-je oublier moi-même que je vous avois donné mon cœur! Adieu, & pour toujours.

XVII. LETTRE DE J. B. ROUSSEAU

Aux Sieurs FRITSCH & BOHM, Libraires de Roterdam, qui l'imprimoient malgré lui.

J'AI été très-surpris de voir dans vos Gazettes que mes *Œuvres*, vraies ou supposées, étoient prêtes de voir le jour. Je l'ai été bien davantage, d'apprendre que dans un Pays où les Lettres sont en quelque recommandation, deux Libraires ne faisoient point de difficulté d'imprimer un homme vivant, sans sçavoir de lui s'il le trouvoit bon. Je ne sçais si vous avez cru que la guerre qui est entre nos deux Nations, vous mettoit en droit de profiter d'un vol qui m'a été fait. Si cela est, permettez-moi de vous dire que vous vous êtes trompés. Les Gens-de-lettres n'ont jamais été compris, que je sçache, dans les querelles des Puissances; & les Auteurs ont de tout tems regardé les Libraires comme les dépositaires, & non comme les voleurs de leurs Ouvrages.

Le tort que vous me faites en cela est d'autant plus considérable, que je sçais par des avis certains que celui qui vous a choisis pour com-

plices de son larcin, ne s'est pas contenté d'altérer & de corrompre le peu de Piéces de moi qu'il a pu ramasser ; mais que, par une malice abominable, il y a joint quantité d'ouvrages grossiers & libertins, auxquels je n'ai jamais eu la moindre part. Ainsi, Messieurs, non-seulement vous offensez cruellement un homme qui ne vous a jamais fait de mal ; mais vous abusez le Public qui doit toujours être respecté, sans avoir d'autre garant de votre conduite qu'un homme pour lequel ce même Public n'a jamais eu que du mépris.

Vous êtes les maîtres de faire-paroître cette coupable édition. Mais si vous le faites, je vous réponds d'avance de l'indignation éternelle de tous les honnêtes-gens, non pas contre moi qui trouverai peut-être plus d'un moyen de me laver d'une si noire imposture, mais contre ceux qui n'auront pas eu honte de la consacrer par l'impression. Il ne faut pas que vous espériez d'établir votre fortune en publiant des Ouvrages faits pour la canaille, tels que ceux qu'on a l'impudence de m'attribuer. Les honnêtes-gens ne meublent pas volontiers leurs Bibliothèques de ces honteuses rapsodies, qui ne décrient pas moins le Libraire qui les imprime, que l'Auteur qui les a faites, & vous vous appercevrez peut-être dans la suite que l'on vous a fait un présent plus propre à détruire votre crédit qu'à l'augmenter,

Je ne vous parle point du volume d'injures que vous promettez contre moi sous le titre d'*Anti-Rousseau*. Vous ne pouvez mieux me venger de mes ennemis, qu'en publiant les infamies dont ils sont capables. J'aurois mauvaise grace d'exiger, de la médisance de ces petits barbouilleurs de papier, une retenue qu'ils n'ont pas pour les Têtes les plus sacrées.

Pour vous, Messieurs, si vous êtes, comme je le crois, assez gens-d'honneur pour faire cas de mes avis, le Public vous en sçaura gré, & je vous en serai très-obligé. Si au contraire vous jugez à propos de continuer l'édition d'un livre que je vous déclare n'être point de moi, vous pouvez encore y ajoûter cette Lettre, dont vous ne sçauriez douter que je ne sois l'auteur, puisque je la signe, & que je veux bien vous y assurer que je suis,

MESSIEURS, Votre, &c.

A Soleure, le 13 *Août* 1711.

XVIII. LETTRE de M. L'ABBÉ **,

A UN MAUVAIS-PLAISANT qui lui reprochoit d'être triste.

JE n'aurois pas imaginé, MONSIEUR, qu'une Comédie plaisante que je vous avois prêtée pour vous faire-rire, seroit l'occasion d'une dissertation sur ma tristesse. Cette dissertation venue si mal-à-propos, & reproduite pour la cinquantiéme

fois, ne peut que me donner de l'humeur. Je ne crois pas être fort amusant ; mais je ne croyois pas être assez ennuyeux pour me l'entendre reprocher si souvent.

Beaucoup de personnes se croient riantes, qui ne sont que risibles : leur enjouement n'est que de l'extravagance. Je suis bien éloigné d'avoir une pareille gaieté, & je ne veux être admis nulle-part en qualité de *Polichinelle.*

Les Princes autrefois avoient des Bouffons ; mais les particuliers ne doivent avoir que des Amis.

Ces Amis ont des infirmités, qui influent sur le caractére. Leur reprocher qu'ils sont tristes, c'est les attrister davantage. Guériroit-on un étique, un hydropique, en lui disant qu'il est attaqué d'une maladie incurable ?

Adieu, MONSIEUR. Lorsque vos Amis vous intéresseront, ils vous amuseront toujours assez. Soyez indulgent avec eux, comme ils le sont avec vous. Passez-leur quelques airs de tristesse, puisqu'ils vous passent plusieurs boutades d'humeur. &c. &c.



XIX. LETTRE de Monſieur de *la Motte* A MADAME DE LAMBERT,

Qui lui avoit reproché de n'admettre dans les Femmes que l'imagination.

A quoi penſez-vous, MADAME, de me faire une ſi mauvaiſe querelle ? Vous me confondez avec des hérétiques, que j'ai combattus cent fois en votre préſence, & que je viens de dénoncer moi-même à la Princeſſe (*). Quoi! Madame, je ne paſſerois aux Femmes que l'imagination & les ſaillies, à l'excluſion du ſérieux & des vues profondes! A Dieu ne plaiſe, Madame : vous y avez mis bon ordre ; & depuis que je vous ai vue, (car il faut parler quelquefois ſérieuſement,) vous m'auriez bien guéri de cette erreur, ſi j'en avois été capable. Choiſiſſez donc mieux où placer vos vengeances, &c.

(*) Madame la Ducheſſe *du Maine.*

XX. LETTRE de Monſieur DE V***

A M. HORACE WALPOLE,

Pour répondre aux reproches qu'on lui a faits au ſujet de Shakeſpéar.

MONSIEUR,

J'AI reçu la Préface de votre *Hiſtoire de Richard* : elle me paroît trop courte. Quand on a

ſi viſiblement raiſon, & qu'on joint à des connoiſſances une philoſophie ſi ferme & un ſtyle ſi mâle, je voudrois qu'on me parlât plus long-tems. Votre pere étoit un grand Miniſtre & un bon Orateur; mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous.

Après avoir lu la Préface de votre Hiſtoire, j'ai lu celle de votre Roman. Vous vous y moquez un peu de moi. Les Français entendent raillerie; mais je vais vous répondre ſérieuſement.

Vous avez fait accroire à votre nation que je mépriſe *Shakeſpéar*. Je ſuis le premier qui ai fait-connoître *Shakeſpéar* aux Français. J'en ai traduit des paſſages il y a 40 ans, ainſi que de *Milton*, de *Waller*, de *Rocheſter*, de *Dryden* & de *Pope*. Je peux vous aſſurer qu'avant moi preſque perſonne en France ne connoiſſoit la poéſie angloiſe: à peine avoit-on même entendu parler de *Locke*.

Ma deſtinée a encore voulu que je fuſſe le premier qui ait expliqué à mes Concitoyens les découvertes du grand *Newton*, que quelques ſots parmi nous appellent encore des *Syſtêmes*. J'ai été votre Apôtre & votre Martyr. En vérité, il n'eſt pas juſte que les Anglais ſe plaignent de moi.

J'avois dit, il y a très-long-tems, que ſi *Shakeſpéar* étoit venu dans le ſiécle d'*Addiſſon*, il auroit joint à ſon génie l'élégance & la pureté qui rendent

rendent *Addisson* recommandable. J'avois dit que son génie étoit à lui, & que ses fautes étoient à son siécle. Il est précisément, à mon avis, comme le *Lopez de Vega* des Espagnols & comme leur *Caldéron*. C'est une belle nature, mais sauvage. Nulle régularité, nulle bienséance, nul art. De la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le chaos de la Tragédie, dans lequel il y a cent traits de lumiére. &c. &c.

XXI. *LETTRE* DU *MÊME*

A un ACADÉMICIEN,

Où il répond aux reproches faits au sujet de ses Commentaires sur Corneille.

Vous me reprochez, MONSIEUR, de n'avoir pas assez étendu ma critique dans mes Commentaires sur plusieurs Vers de *Corneille*. Vous voudriez que j'eusse examiné plus sévérement les fautes contre la langue & contre le goût.

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous sçavez que d'autres ont trouvé dans mes Remarques trop de sévérité ; mais je vous assure que je n'ai songé, ni à être indulgent, ni à être difficile. J'ai examiné les Ouvrages que je commentois, sans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la Nation dont est l'Auteur. Quiconque cherche la vérité, ne doit être d'aucun pays. Les beaux

morceaux de *Corneille* m'ont paru au-dessus de tout ce qui s'est jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre ; je ne pense point ainsi, parce que je suis né en France, mais parce que je suis juste. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de justice que moi aux étrangers ; je peux me tromper, mais c'est assurément sans vouloir me tromper.

Le même esprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille*, comme de ses grandes beautés. Vous avez raison de dire que ses derniéres Tragédies sont très-mauvaises, & qu'il y a de grandes fautes dans ses meilleures. C'est précisément ce qui me prouve combien il est sublime, puisque tant de défauts n'ont diminué ni son mérite, ni sa gloire. . . . .

Je n'ai pu dire que mon sentiment. Ce n'est point ici un vain discours d'appareil, dans lequel on n'ose expliquer ses idées, de peur de choquer les idées de la multitude ; mais, en exposant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en effet exposé que des doutes, que chaque Lecteur pourra résoudre.



XXII. LETTRE de J. J. ROUSSEAU A M. GUIS,

Qui lui avoit appris les propos du Public au ſujet de ſa brouillerie avec M. HUME.

A Wootton le 2 Août 1767.

JE me ſerois bien paſſé, MONSIEUR, d'apprendre les bruits obligeans qu'on répand à Paris ſur mon compte. Vous auriez bien pu vous paſſer vous-même de vous joindre à ces cruels Amis, qui ſe plaiſent à me plonger le poignard dans le cœur.

Le parti que j'ai pris de m'enſévelir dans cette ſolitude, ſans entretenir aucune correſpondance dans le monde, eſt l'effet de ma ſituation bien examinée. La ligue qui s'eſt formée contre moi eſt trop puiſſante, trop ardente & trop adroite, pour que je ſois en état de lui faire-face, n'ayant d'autre appui que la verité. Couper les têtes de cette hydre, ne ſerviroit qu'à les multiplier. Je n'aurois pas détruit une calomnie, que vingt autres plus cruelles lui ſuccéderoient à l'inſtant.

Ce que j'ai à faire eſt de bien prendre mon parti ſur les jugemens du Public, de me taire, & de tâcher au moins de vivre & mourir en repos.

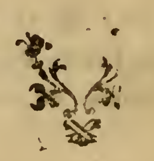
Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant pour

ceux que l'intérêt qu'ils prennent à moi, engage à m'instruire. En m'affligeant, ils m'obligent. S'ils me font du mal, c'est en voulant me faire du bien.

Ils croient que ma réputation dépend d'une Lettre injurieuse; cela peut être. Mais s'ils croient que mon honneur en dépend, ils se trompent. Si l'honneur d'un homme dépendoit des injures qu'on lui dit & des outrages qu'on lui fait, il y a long-tems qu'il ne me resteroit plus d'honneur à perdre. Ceux qui ne jugent que sur des preuves, ne me condamneront certainement pas; & ceux qui jugent sans preuves, ne valent pas la peine qu'on les désabuse. . . . . . J'ai un défenseur dont les opérations sont lentes, mais sûres: je les attends, &c. &c.

Voyez aussi la Lettre XI. *de l'art.* AMITIÉ; & une tirade de la Lettre d'un Commis de Versailles, To. I. *p.* 263.

RÉTRACTATION, *Voy. l'art. EXCUSE.*





SILENCE

(LETTRES pour reprocher *ou* pour excuser le).

I. LETTRE *d'un Ami à un Ami.*

JE suis désespéré, mon cher AMI, de n'avoir pas reçu votre premiére Lettre. Toutes mes Lettres me parviennent par la Poste : comment la vôtre, pour qui j'aurois sacrifié toutes celles que je reçois, s'est-elle égarée ? c'est ce que je ne conçois point ; mais je n'y ai pas moins de regret. Vous voyez que mon silence a été involontaire. Vous n'auriez pas dû lui donner de mauvaises interprétations, & vous devez assez compter sur moi, pour penser que, lorsque je ne vous réponds point, je n'ai pas reçu vos Lettres. Elles me sont trop chéres, pour que je m'expose à ne plus en recevoir en les négligeant.

II. LETTRE

*Du R. P. ** à un de ses Amis.*

VOS reproches sont très-obligeans, mon très-Révérend & aimable PERE, & ma réponse sera bientôt faite. Vous sçavez que quand on a gardé un silence qu'on auroit dû rompre depuis long-

tems, on s'épuiſe à chercher de mauvaiſes excuſes. Un Ami tel que vous, mérite qu'on agiſſe plus franchement avec lui. Je vous avouerai donc que mon péché favori, cette indolence que vous m'avez tant reprochée, m'a fait négliger juſqu'à préſent un devoir dont j'aurois dû m'acquiter plutôt. Mais on peut être pareſſeux, & bon ami. C'eſt ce que j'éprouve en moi. Pardonnez moi mes défauts, puiſque vous n'avez pas pu les corriger. Vos leçons ont débrouillé mon eſprit ; vos avis ont perfectionné mon cœur. Ce que je vous dois ne ſortira jamais de ma mémoire. Daignez recevoir tout à-la-fois les hommages de ma reconnoiſſance, les excuſes de ma pareſſe, & les ſentimens de mon amitié. Elle eſt auſſi tendre que reſpectueuſe, &c. &c.

III. LETTRE

*De Monſieur ** à un de ſes Amis.*

APRÈS les preuves conſtantes de votre amitié, je ne m'attendois pas, MONSIEUR, à un ſi long ſilence. Seriez-vous malade ? Auriez-vous oublié un ancien Ami ? Ces deux idées me tiennent dans une inquiétude continuelle & attriſtante. Vous m'avez ſi ſouvent conſolé ! voudriez-vous m'allarmer aujourd'hui ſur la choſe à laquelle je tiens le plus, & me faire craindre la perte d'une amitié ſi chére à mon cœur ?

IV. LETTRE du Même au Même.

POurquoi, mon très-cher AMI, desiré-je si fort de recevoir de vos Lettres ? Elles augmentent mes regrets, au lieu de les calmer. Je devrois renoncer à un commerce épistolaire qui, loin de guérir mes plaies, les r'ouvre pour les faire saigner. Mais comment me priver du plaisir de vous écrire ? de vous répéter cent fois l'excès de ma douleur ? Non, je ne puis me déterminer à ce sacrifice, & je compte assez sur votre amitié pour croire que, si je le faisois, vous trouveriez que quelque chose manque à votre cœur. Ce sont les sentimens de ce cœur qui m'ont penétré. Les saillies de votre esprit auroient pu m'éblouir ; la gaîté de votre caractére pouvoit m'amuser mais : il n'y avoit que la solidité de vos sentimens, la justesse de vos idées, la sagesse de vos vues, qui pût faire d'une liaison passagére une chaîne éternelle. Pourriez-vous rompre des nœuds que vous avez formés, & qui sont notre bonheur mutuel ? Nous y perdrions l'un & l'autre ; mais j'y perdrois bien plus que vous.

V. LETTRE DU COMTE DE BUSSI

A la Comtesse de Fiesque.

JE sçais bien, Madame la COMTESSE, qu'on seroit ridicule de s'attendre à une grande ré-

gularité de votre part; qu'il vous faut prendre sur ce pied-là, & même que vous pouvez avoir des affaires qui vous laissent peu de loisir. Mais il y a raison par-tout : deux lignes sont bientôt écrites, il ne faut pas trois mois pour cela. Cependant il y en a plus, que je n'ai reçu le moindre souvenir de vous. Il ne me manquoit plus que votre oubli, pour être traité en amitié comme je l'ai été en amour. &c. &c.

VI. *LETTRE d'un Ami à un Ami.*

IL est tems, mon très-cher AMI, que je vous tire de votre assoupissement. Vous paroissez m'avoir entiérement oublié; vous m'aviez pourtant promis de me donner des marques de souvenir. Je suis aussi surpris qu'affligé de votre silence; vous excuserez sans doute les reproches que je vous en fais, en faveur de l'amitié qui me les arrache.

J'aime, comme vous, la retraite; j'ai besoin des consolations de cette amitié. Je hais ce monde si sot, si tumultueux, dont tous les plaisirs sont des ennuis brillans ou des amusémens insipides, Ce n'étoit qu'auprès de vous que je trouvois les felices amusemens, les vrais plaisirs : demi-heure d'entretien valoit mieux, selon moi, que dix années de conversation dans ce qui s'appelle la *bonne-compagnie*, & qui est si souvent indigne de ce nom. Mais pourquoi rappellé-je les instans d'un bonheur trop peu durable ?

VII. RÉPONSE.

MON amitié pour vous ne sera jamais endormie, & c'est à tort, mon cher AMI, que vous m'avez cru dans l'assoupissement. Si j'ai paru vous négliger pendant quelques mois, c'est que j'attendois d'être de retour d'un long voyage pour vous donner de mes nouvelles. Me voici rendu à ma retraite : parmi les plaisirs que j'y goûte, votre Lettre a été un des plus sensibles. J'aurois bien tort de ne pas répondre à l'attachement d'un homme tel que vous. Soyez persuadé de toute ma reconnoissance ; elle me tient au cœur, & de tous les sentimens que je vous dois, c'est le dernier qui mourra en moi.

VIII. RÉPONSE de Mr.***

A une Lettre où on lui reprochoit son silence.

J'AI rarement, mon cher MONSIEUR, l'occasion de vous faire-parvenir les expressions de mon amitié ; mais ce sentiment n'en est pas moins vif en moi. J'avois d'ailleurs cessé de vous écrire, parce que M. l'Abbé T**, notre Ami commun, vouloit-bien être l'interprète de mon attachement. J'ai un double plaisir aujourd'hui, en vous faisant part du sien & du mien. Je réparerai, par une tendresse vive & active, ce que vous appellez ma paresse ; & je ne connoîtrai ja-

mais ce défaut, lorſqu'il s'agira de vous, & de tout ce qui a rapport à vous.

Je vois avec plaiſir que l'abſence n'a pas changé l'état de votre cœur ; & je puis vous aſſurer qu'elle a augmenté la ſenſibilité du mien. Je regrette dans le tumulte d'une grande Ville le calme de la ſolitude & les charmes de votre ſociété. Il manque à mon bonheur de partager le vôtre. &c. &c.

IX. *AUTRE LETTRE*

Sur le même ſujet.

Vous avez la bonté, MONSIEUR, de vous inquiéter de mon ſilence, & je ſerois bien ingrat, ſi je ne m'empreſſois de calmer votre chagrin. Je n'ai point été malade. Mais le maudit emploi dont on m'a revêtu, m'a obligé de courir pendant les mois entiers de Septembre & d'Octobre. Il n'y a qu'un inſtant que je ſuis rentré dans ma chaumiére, & je profite de ce premier moment, pour vous dire que je n'ai ceſſé de vous aimer, & que ce ſentiment eſt l'unique plaiſir d'une vie très-occupée & très-agitée.

X. LETTRE

*D'un Homme-de-Lettres à M. C**.*

Vous devez être perſuadé, MONSIEUR, que je n'ai différé de répondre à votre Lettre

obligeante, que dans l'intention d'accompagner la réponse de quelques témoignages de ma reconnoissance. Je voudrois qu'ils fussent plus éclatans; mais du-moins sont-ils offerts avec cette sincérité qui flatte toujours les cœurs sensibles. Les Ouvrages, que je vous offre ne sont que des esquisses, qui n'ont d'autre utilité qu'en ce qu'elles servent à connoître les hommes. Pour vous qui les pesez avec des balances d'or, excusez à-la-fois & la médiocrité de mon hommage & le retardement de ma réponse, &c. &c.

XI. *LETTRE du Comte* DE BUSSI, A MAD^e la Marquise D'HUMIERES.

A Bussi, ce 6 Mars 1667.

Si j'en croyois aux apparences, MADAME, je vous ferois des reproches, de ne m'avoir point écrit, depuis six mois que je suis parti de Paris. Mais vous êtes une trop bonne parente & amie, pour croire que vous ayez tort sur les devoirs de l'amitié & de la proximité. Ces réflexions, Madame, m'allarment sur votre santé: sans elle vous ne sentiriez pas vos prospérités, & ce seroit grand dommage que vous ne fussiez pas heureuse de tout point.



XII. LETTRE DU MÊME

A Monsieur DE *M***.

A Bussi, 23 *Décembre* 1602.

POURQUOI ne me faites-vous point réponse, *MONSIEUR?* car vous avez reçu la Lettre que je vous écrivis en arrivant ici. Je ne m'étendrai pas en longs reproches ; peut-être n'en méritez-vous point. Si vous en méritez, j'aime mieux vous abandonner à vos remords, que de me plaindre. Sérieusement, mandez-moi ce qui vous a empêché de m'écrire. J'aimerois mieux que vous eussiez été un peu malade, que de croire que vous m'eussiez moins aimé.

XIII. LETTRE du Pere BOUHOURS

Au Comte de Bussi.

A Paris, *ce* 6 *Février* 1673.

J'AI reçu votre Lettre, MONSIEUR, avec toute la joie que donnent les Lettres qu'on souhaite extrêmement, & qu'on n'attend presque plus. Je ne sçavois à qui me prendre de votre silence : il ne s'en est rien fallu que je ne m'en sois pris à cette résignation que le Ciel vous a donnée depuis-peu, & qui vous a un peu endurci. A vous parler franchement, Monsieur, quelque zèle que j'aie pour votre repos & pour votre salut, je ne serois pas bien aise que vous fussiez si Philosophe & si Chrétien pour moi.

XIV. RÉPONSE A UNE LETTRE

Où l'on excusoit son silence.

QUAND je n'aurois pas reçu votre Lettre, mon cher MONSIEUR, je ne serois pas moins persuadé de votre amitié. On peut se taire sans oublier. On sçavoit aimer avant que l'écriture fût en usage; & depuis qu'on a sçu écrire, on a menti plus souvent qu'on n'a dit la vérité. Après cela, s'amusera-t-on à des signes si douteux? N'est-ce pas notre cœur qui nous doit rendre témoignage de notre affection, & nous assurer l'un de l'autre? Je veux croire que, lorsque vous ne me parliez point, vous pensiez à moi. C'est ainsi que j'interprète votre silence, & que je rends justice à votre amitié. Traitez la mienne de la même maniére, & croyez que personne n'est à vous plus tendrement que moi.

XV. AUTRE RÉPONSE

A une LETTRE sur le même sujet.

VOTRE Lettre, mon cher MONSIEUR, m'a causé la surprise la plus agréable. Après quinze ans de silence, j'aurois pu la prendre pour un billet venu du sejour des Ombres. Je craignois que vous ne m'eussiez entiérement oublié; je suis très-flatté de n'être point mort pour vous, & que vous soyez ressuscité à l'amitié, &c. &c.

XVI. RÉPONSE A UNE LETTRE

Où l'on reprochoit un ſtyle trop laconique.

Vous me dites, mon cher AMI, que j'ai la plume d'un Spartiate : j'aimerois mieux avoir avec vous les graces d'un Athénien ; mais il n'appartient pas à tout le monde d'avoir la qualité aimable de ce Peuple ingénieux. Daignez me prendre tel que je ſuis. Le laconiſme que vous me reprochez, eſt accompagné de beaucoup de tendreſſe ; & ſi je ne vous exprime pas longuement mon amitié, je la ſens avec vivacité. Quant à ma ſanté, elle n'eſt pas excellente, mais elle eſt paſſable. Il faut ſe contenter de la médiocrité, lorſqu'on ne peut parvenir à la richeſſe. *Vale*, *& ama amantem.*

XVII. LETTRE de J. J. ROUSSEAU

A Mylord MARÉCHAL.

Sur la derniére Lettre, MYLORD, que vous avez dû recevoir de moi, vous aurez pu juger du plaiſir que m'a cauſé celle dont vous m'honorez. Vous m'avez fait-ſentir un peu cruelle-ment à quel point je vous ſuis attaché. Trois mois de ſilence de votre part, m'ont plus affecté & nâvré, que ne fit le décret du conſeil de Genève.

Tant de malheurs ont rendu mon cœur ſi in-

quiet, que je crains toujours de perdre ce que je desire si ardemment de conserver. Vous êtes mon seul protecteur, le seul homme à qui j'aie de véritables obligations; le seul Ami sur lequel je compte, le dernier auquel je me sois attaché, & auquel il n'en succédera jamais d'autres. Jugez sur cela si vos bontés me sont chères, & si votre oubli m'est facile à supporter.

Je suis fâché que vous ne puissiez habiter votre maison que dans un an. Tant qu'on en est encore aux Châteaux-en-Espagne, toute habitation nous est bonne. Mais quand enfin l'expérience & la raison nous ont appris qu'il n'y a de véritable jouissance que celle de soi-même, un logement commode & un corps sain deviennent les seuls biens de la vie......

Je n'ai point encore reçu la Traduction que vous m'annoncez. Je l'attendois pour vous écrire. Mais voyant que le paquet ne vient point, je ne puis différer plus long-tems. Mylord, j'ai le cœur sans cesse plein de vous. Songez quelquefois à votre fils le cadet.

8 Décembre 1764.

XVIII. LETTRE DU MÊME AU MÊME,

Après sa brouillerie avec M. HUME.

ABRÉGER la correspondance !....MYLORD, que m'annoncez-vous, & quel tems prenez-vous pour cela? Serois-je dans votre disgrace? Ah!

dans tous les malheurs qui m'accablent, voilà le seul que je ne sçaurois supporter.

Si j'ai des torts, daignez les pardonner. En est-il, ou peut-il en être, que mes sentimens pour vous ne doivent racheter ? Vos bontés pour moi font toute la consolation de ma vie : voulez-vous m'ôter cette unique & douce consolation ?

Vous avez, dites-vous, cessé d'écrire à vos Parens. Eh ! qu'importe ? Tous vos Parens, tous vos Amis ensemble, ont-ils pour vous un attachement comparable au mien ? C'est votre âge, Mylord, ce sont mes maux, qui nous rendent plus utiles l'un à l'autre. A quoi peuvent mieux s'employer les restes de la vie, qu'à s'entretenir avec ceux qui nous sont chers ?

Vous m'avez promis une éternelle amitié ; je la veux toujours, j'en suis toujours digne. Les Terres & les Mers nous séparent ; les Hommes peuvent semer bien des erreurs entre nous : mais rien ne peut séparer mon cœur du vôtre, & celui que vous aimâtes une fois, n'a point changé.

Si réellement vous craignez la peine d'écrire, c'est mon devoir de vous l'épargner, autant qu'il se peut. Je ne demande à chaque fois que deux lignes, toujours les mêmes, & rien de plus : *J'ai reçu votre Lettre de telle date. Je me porte bien, & je vous aime toujours.* Voilà tout. Répétez-moi ces dix mots douze fois l'année, & je suis content.

De mon côté, j'aurai le plus grand ſoin de ne vous écrire jamais rien qui puiſſe vous importuner ou vous déplaire. Mais ceſſer de vous écrire avant que la mort nous ſépare ! Non, Mylord, cela ne peut pas être ; cela ne ſe peut pas plus, que de ceſſer de vous aimer.

Si vous tenez votre cruelle réſolution, j'en mourrai, & j'en mourrai dans la douleur. Je vous prédis que vous en aurez du regret. J'attends une réponſe ; je l'attends dans les plus mortelles inquiétudes. Mais je connois votre ame, & cela me raſſure. Si vous pouvez ſentir combien cela m'eſt néceſſaire, je ſuis très-sûr que je l'aurai promptement.

11 *Décembre* 1766.

XIX. LETTRE

De Mad. la Comteſſe DU PLESSIS, A M. DE BUSSI.

A Paris, *ce* 16 *Avril* 1672.

JE ſuis fort pareſſeuſe, quand il n'eſt queſtion que de faire des complimens à des Amis, ou de les aſſurer que je les aime toujours. Je crois qu'ils ne doivent pas douter de l'un ; & pour l'autre, il me ſemble qu'il n'importe guéres à celui qui l'écrit & à celui qui le reçoit. Voilà mes raiſons, bonnes ou mauvaiſes ; je vous les mande comme je les penſe. Il n'en eſt pas de même, quand il eſt queſtion de ſervir quelqu'un que

j'aime autant que vous, & dont je ſuis auſſi proche parente. Mandez-moi à quoi je puis vous être utile, Monſieur, & vous verrez avec quelle vivacité je m'emploierai pour vous marquer ma tendreſſe.

XX. RÉPONSE de *la Fontaine* à *Racine*,

Qui s'étoit plaint, qu'il lui cachoit les fruits de ſa plume.

Du 6 Juin 1686.

POIGNANT, à ſon retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon ſilence en fort mauvaiſe part: d'autant plus qu'on vous avoit aſſûré que je travaillois ſans ceſſe depuis que je ſuis à Château-Thierri, & qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires, je n'avois que des Vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai: mes affaires ne m'occupent qu'autant qu'elles en ſont dignes, c'eſt-à-dire, nullement; mais le loiſir qu'elles me laiſſent, ce n'eſt pas la Poëſie, c'eſt la pareſſe qui l'emporte. Je trouvai ici le lendemain de mon arrivée une Lettre & un Couplet, d'une Fille âgée ſeulement de huit ans: j'y ai répondu; ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le couplet avec le billet qui l'accompagne.

Sur l'aïr de JOCONDE.

Quand je veux faire une Chanſon
Au parfait *la Fontaine*,
Je ne puis rien tirer de bon

De ma timide veine.
Elle eſt tremblante à ce moment;
Je n'en ſuis pas ſurpriſe :
Devant lui mon foible talent
Ne peut être de miſe.

« Je crois, en vérité, que je ne ſerois jamais parve-
» nue à faire une Chanſon pour vous, MONSIEUR,
» ſi je n'avois en vue de m'attirer une des vôtres; vous
» me l'avez promiſe, & vous avez affaire à une per-
» ſonne qui eſt vive ſur ſes intérêts: ſongez que je
» vous aſſaſſinerai, juſqu'à ce que vous m'ayez tenu
» votre parole. De grace, MONSIEUR, ne négligez
» point une petite Muſe qui pourroit parvenir, ſi vous
» lui jettiez un regard favorable. »

Ce Couplet & cette Lettre (ſi ce qu'on me mande de Paris eſt bien vrai) n'ont pas coûté une demi-heure à la Demoiſelle, qui quelquefois met de l'amour dans ſes Chanſons, ſans ſçavoir ce que c'eſt qu'amour. Comme j'ai vu qu'elle ne me laiſſeroit point en repos que je n'euſſe écrit quelque choſe pour elle, je lui ai envoyé les trois Couplets que vous trouverez ci-inclus.

. . . .
. . . .
. . . .

Voyez, Monſieur, s'il y avoit là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles choſes que je produis. Il eſt vrai que j'ai promis une LETTRE à M. le Prince de *Conti*. Elle eſt à-préſent ſur le métier; les Vers ſuivans y trouveront leur place :

-Un ſot plein de ſçavoir, eſt plus ſot qu'un autre
homme :
Je le fuirois juſques à Rome,
Et j'aimerois mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux,
Que l'étude en certains génies.
Ronſard eſt dur, ſans goût, ſans choix,
Arrangeant mal ſes mots, gâtant par ſon François
Des Grecs & des Latins les graces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laiſſoient tout paſſer,
Et d'érudition ne pouvoient ſe laſſer.
C'eſt un vice aujourd'hui: l'on oſeroit à peine
En uſer ſeulement une fois la ſemaine.
Quand il plaît au hazard de vous les envoyer,
Il faut les bien choiſir, puis les bien employer,
Très ſûr qu'avec ce ſoin l'on n'eſt pas ſûr de plaire.
Cet auteur a (dit-on) beſoin d'un Commentaire.
On voit bien qu'il a lu ; mais ce n'eſt pas l'affaire ;
Qu'il cache ſon ſçavoir, & montre ſon eſprit.
Racan ne ſçavoit rien : comment a-t-il écrit ?
Et mille autres raiſons, non ſans quelqu'apparence.
Malherbe de ces traits uſoit plus fréquemment :
Sous lui la Cour n'oſoit encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Puiſque je vous envoie ces petits échantillons, vous en conclurez, s'il vous plaît, Monſieur, qu'il eſt faux que je faſſe le myſtérieux avec vous. Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers Vers à perſonne, car Madᵉ de *la Sablière* ne les a pas encore vus.

XXI. LETTRE
A UN AMI, HOMME-DE-LETTRES,

Sic raro ſcribis, ut toto non quater anno
Membranam poſcas. . . . .

Vous méritez d'autant plus, mon cher MONSIEUR, ce reproche de votre ami *Horace*, que vous n'avez pas la lenteur d'imagination de celui à qui il l'adreſſoit. Vous ne ſçauriez rejetter la faute de votre ſilence ſur votre eſprit, qui eſt très-actif dans tout ce qui peut lui plaire. Votre pareſſe à écrire viendroit-elle de ce que vous ne penſez plus à moi? C'eſt, en effet, la penſée qui dirige la plume & la langue. On parle peu & on écrit peu aux perſonnes dont on ne s'occupe pas beaucoup. Je ne puis croire cependant que vous ſoyez dans ce cas. Vous m'intéreſſez trop, pour que vous ne preniez pas quelque intérêt à moi. Je me rappellerai toujours avec plaiſir ces converſations qui faiſoient mes délices; & ſi vous ne m'en dédommagez par écrit, leur ſouvenir ſera ma conſolation, &c. &c.

XXII. *RÉPONSE.*

L'ÉLOIGNEMENT, mon cher MONSIEUR, n'a pas refroidi mes ſentimens; ma tendreſſe pour vous, loin d'être affoiblie, a acquis une nouvelle force. Je compterai toujours votre amitié parmi

les chofes qui peuvent le plus contribuer à mon bonheur. Mais vous me pardonnerez facilement mon filence, lorfque vous fçaurez que je n'ai différé ma réponfe que pour vous annoncer que j'ai été pourvu de la charge de Confeiller dans le Parlement de **. Cette affaire a traîné en longueur ; mais ce fruit, quoique tardif, m'a fait autant de plaifir que s'il avoit été précoce. J'efpére qu'il en fera de même de ma Lettre ; & que quoiqu'écrite tard, elle n'en fera pas moins bien reçue. Je fuis tout à vous dans tous les tems & dans toutes les places. De tous les tems de ma vie, celui que je me rappelle avec plus de joie eft mon enfance. La raifon en eft bien fimple : je l'ai paffée avec vous. Je le dis fouvent à notre Ami commun, Monfieur de *F* **; & fi je ne vous l'exprime que d'une année à l'autre fur le papier, je le fens tous les jours dans mon cœur, &c. &c.

XXIII. AUTRE RÉPONSE

A UN HOMME-DE-LETTRES, fur le même fujet.

Si j'ai ceffé, MONSIEUR, de vous donner de mes nouvelles, je n'ai pas ceffé de demander des vôtres. Vous ne rifquiez rien de me perdre de vue ; mais je perdrois trop en me privant de votre commerce, pour ne pas chercher à le renouer. J'ai paffé des Pyrenées aux Alpes ; & cette tranfmigration a été en partie caufe de

mon ſilence. Je regretterai peu ce que j'ai perdu, ſi vous penſez quelquefois à un Solitaire, qui ſe partageant entre la littérature & l'amitié, doit par ce double emploi de ſon tems penſer toujours à vous, &c. &c.

Voyez auſſi quelques-unes des LETTRES d'EXCUSE... la Lettre XIV. de l'art. CONSEIL... la Lettre XVII. de l'art. COMPLIMENT.



VOYAGES

(LETTRES contenant des Relations familiéres de).

I. LETTRE

De LA FONTAINE à ſon Epouſe,

RENFERMANT

Des *Narrations* enjouées d'un *VOYAGE à Tours.*

Août 1663.

VOUS n'avez jamais voulu lire, ma chere AMIE, d'autres Voyages, que ceux des Chevaliers de la Table-ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le liſiez. Il s'y trouvera pourtant des matiéres peu convenables à votre goût. C'eſt à moi

de les assaisonner, si je puis, de façon qu'elles vous plaisent.

Nous partîmes le Dimanche de grand matin. Nous nous arrêtâmes au Bourg-la-Reine, pour prendre le carrosse de Poitiers. Nous l'attendîmes près de trois heures, & pour nous désennuyer, nous ouîmes une Messe Paroissiale. La Procession, l'Eau-bénite, le Prône, rien n'y manqua. Par bonheur pour nous, le Curé étoit ignorant & ne prêcha point.

Dieu voulut enfin que le carrosse passât. Point de M **; mais en récompense, trois Femmes, un Marchand qui ne disoit mot, & un Notaire qui chantoit toujours. Parmi les trois Femmes, il y avoit une Poitevine, qui se qualifioit Comtesse. Elle paroissoit assez jeune & de taille raisonnable, témoignoit avoir de l'esprit, déguisoit son nom, & venoit de plaider en séparation contre son Mari: toutes qualités de bonne augure, & j'y eusse trouvé matiére de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée; mais sans elle rien ne me touche. Telle étoit donc la Compagnie que nous avons eûe.

Le lendemain nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux, & qui, indépendamment de l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissoit un très-beau sujet. Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis; notre Comtesse en fut cause: elle est Calviniste, & nous montra un Livre de *du Moulin*. M. de *Châteauneuf* l'entre-

l'entreprit, & lui dît que sa Religion ne valoit rien, pour bien des raisons. Premiérement, *Luther* a eu je ne sçais combien de bâtards ; les Huguenots ne vont point à la Messe ; enfin, il lui conseilloit de se convertir. La Poitevine se mit aussi-tôt sur l'Ecriture, & demanda des passages où il fût parlé de tout cela. Pendant ce tems-là le Notaire chantoit toujours, & moi je m'endormis.

Étant arrivés à Orléans, nous allâmes regarder la Loire de dessus le Pont. Je vis la PUCELLE ; mais, ma foi, ce fut sans plaisir. Je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une Amazone. L'Infante *Gradasilée* en vaut dix comme elle. Je la regardai : elle est à genoux devant une Croix, & le Roi *Charles* en même posture : le tout fort chétif & de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siécle Le Pont d'Orléans ne me parut pas non-plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi.

Autant que la Beauce m'avoit semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise, me parut agréable & divertissant. Le premier lieu où nous nous arrêtâmes, ce fut Cléry. J'allai aussi-tôt visiter l'Eglise. C'est une Collégiale assez bien rentée pour un Bourg. *Louis XI* y est enterré. On le voit à genoux sur son Tombeau, quatre Enfans aux coins : ce seroient quatre Anges, si on ne leur avoit point arraché

les ailes. Le bon apôtre de Roi fait-là le saint homme, & est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liége.

A ses genoux sont ses Heures & son chapelet, la main-de-justice, son sceptre, son chapeau & sa Notre-Dame. Je ne sçais comment le Statuaire n'y a point mis le Prévôt *Tristan* : le tout est en marbre blanc, & m'a semblé d'assez bonne main.

De-là nous fûmes à St-Dié. Comme ce n'est qu'un Bourg, & que les Hôtelleries y sont mal meublées, notre Comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. de *Châteauneuf* voulant toujours que votre Oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différend de *Potrot* & de la Dame de *Nouaillé*. Les gens de *Potrot*, & ceux de la Dame de *Nouaillé*, ayant mis, pendant la Foire de Niort, les hardes de leur Maître & de leur Maitresse en même Hôtellerie & sur même lit, cela fit contestation. *Potrot* dît : « Je coucherai » dans ce lit là.— *Ce sera moi, ne vous déplaise*, dît » vivement la Dame.— Je ne dis pas que vous n'y » couchiez ; mais j'y coucherai aussi : » & il vouloit y coucher. La chose se passa d'une autre maniére. La Comtesse se plaignit fort, le lendemain, des puces. Je ne sçais si ce fut cela qui éveilla le cocher ; (je veux dire les puces du cocher, & non celles de la Comtesse) : tant-y-a qu'il nous fit-partir de si grand matin, que nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois à huit heures, rien que la Loire entre deux.

Blois eſt en pente comme Orléans, mais plus petit & plus ramaſſé. Les Maiſons y ſont diſpoſées de maniére qu'elles forment un amphithéâtre. Cela me parut très-beau; & je crois que, difficilement, on pourroit trouver un aſpect plus riant & plus agréable. Le Château eſt à un bout de la Ville; à l'autre bout Sainte Solenne. Cette Egliſe paroît fort grande, & n'eſt cachée d'aucune maiſon. Enfin, elle répond tout-à-fait bien au logis du Prince. Chacun de ces bâtimens eſt ſitué ſur une éminence, dont la pente ſe vient joindre vers le milieu de la Ville; de ſorte qu'il s'en faut peu que Blois ne faſſe un croiſſant. La façon-de-vivre des Habitans eſt fort-polie, ſoit que cela ait été de tout tems, ſoit que le climat & la beauté du pays y contribuent; ſoit que le ſéjour de MONSIEUR, ou le nombre des jolies Femmes, ait produit cette politeſſe. On me voulut outre cela montrer des Boſſus, choſe aſſez commune dans Blois, à ce qu'on me dît. Je crus que le Ciel, ami de ces Peuples, leur envoyoit de l'eſprit par cette voie-là: car on dit que *Boſſu n'en manqua jamais.* Nous allâmes voir enſuite le Château du Prince. Il a été bâti à pluſieurs repriſes, une partie ſous *François I*, l'autre ſous quelques-uns de ſes devanciers. Il y a en face un Corps-de-logis à la moderne, que feu MONSIEUR a fait-commencer; toutes ces trois pièces ne font nulle ſymmétrie. L'Architecte a évité cela, autant qu'il a pu. Ce qu'a fait-faire *Fran-*

çois I, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornemens sans régularité & sans ordre ; cela fait quelque chose de grand, qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans ; le cocher nous fit-partir.

Tant que la journée dura, nous eûmes beau tems, beau chemin, beau pays. Nous ne quittâmes point la Levée : c'est une chaussée qui suit les bords de la Loire, & qui la retient dans son lit : ouvrage qui a coûté beaucoup de tems à faire, & qui en coûte beaucoup à entretenir. Quant au Pays, je ne vous en sçaurois dire assez de bien : point de ces montagnes pelées qui choquent tant les yeux ; mais, de part & d'autre, des côteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde.

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute :
On la voit rarement s'écarter de sa route.
Elle a peu de replis dans son cours mesuré,
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un Pré,
C'est la Fille d'*Amphitrite*:
C'est elle dont le mérite ;
Le nom, & la gloire, & les bords,
Sont dignes de ces Provinces,
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos Princes.
Elle répand son crystal
Avec magnificence :
Et le Jardin de la France
Méritoit un tel Canal.

Arrivés à Amboiſe d'aſſez bonne heure, nous employâmes le reſte du jour à voir le Château. Il eſt ſitué ſur un roc, & paroît extrêmement haut; du reſte, il n'a rien de remarquable. Il a été toutefois un tems, qu'on le faiſoit ſervir de berceau à nos jeunes Rois, & véritablement c'étoit un berceau d'une matiére aſſez ſolide, & qui n'étoit pas pour ſe renverſer facilement. Ce qu'il y a de beau, c'eſt la vue; elle eſt grande, majeſtueuſe, d'une étendue immenſe; l'œil ne trouve rien qui l'arrête. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il ſoit à près de quinze lieues. On a en aſpect la côte la plus riante, & la mieux diverſifiée que j'aie vue encore, & au pied d'une prairie qu'arroſe la Loire. On nous montra dans le Château, ce bois de Cerf dont on parle tant; ſoit qu'on le veuille faire-paſſer pour naturel, ou pour artificiel, j'y trouve un ſujet d'étonnement preſqu'égal. &c.

II. LETTRE

De RACINE *à* LA FONTAINE.

(Détails plaiſans d'un VOYAGE de Paris à Uſez.)

d'Uſez, ce 11 *Novembre* 1661.

J'AI bien vu du pays & j'ai bien voyagé,
Depuis que de vos yeux les miens prirent congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de ſonger toujours autant à vous, que je faiſois lorſque nous nous voyions tous les jours;

Avant qu'une fiévre importune
Nous fît courir même fortune,
Et nous mît chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne sçais pas sous quelle constellation je vous écris présentement ; mais je vous assûre que je n'ai point encore fait tant de Vers depuis ma maladie. Je croyois même en avoir tout-à-fait oublié le métier. Seroit-il possible que les Muses eussent plus d'empire en ce pays, que sur les rives de la Seine? Nous le reconnoîtrons dans la suite. Cependant je commencerai à vous dire, en prose, que mon voyage a été plus heureux que je ne pensois. Nous n'avons eu que deux heures de pluie depuis Paris jusqu'à Lyon. Notre compagnie étoit gaie & assez plaisante. Il y avoit trois Huguenots, un Anglois, deux Italiens, un Conseiller du Châtelet, deux Secrétaires du Roi, & deux de ses Mousquetaires. Enfin, nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquois pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres, pour aller retenir mon lit ; car j'avois fort-bien retenu cela de M. *Botreau*, & je lui en suis infiniment obligé. Ainsi j'ai toujours été bien couché ; & quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non-plus fatigué, que si du quartier de Ste. Gèneviève j'étois allé à celui de la rue Galande.

A Lyon je ne suis resté que deux jours, avec

deux Mousquetaires de notre troupe qui étoient du Pont-St-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a aujourd'hui huit jours, dans un Vaisseau tout neuf & bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur Patron du pays : car il n'y a pas trop de sûreté à se mettre sur le Rhône, qu'à bonnes enseignes. Néanmoins comme il n'avoit point plu du-tout devers Lyon, le Rhône étoit fort-bas, & avoit perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvoit sans difficulté
Voir ses Naïades toutes nues,
Et qui honteuses d'être vues,
Pour mieux cacher leur nudité,
Cherchoient des places inconnues :
Ces Nymphes sont de gros rochers
Auteurs de mainte sépulture,
Et dont l'effroyable figure
Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône, & nous couchâmes à Vienne & à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, & à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, & Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot-de-chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, & ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Mais c'est en-

core bien pis en ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète, qu'un Moscovite en auroit besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'appercevoir que c'est un langage mêlé d'Espagnol & d'Italien, & comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres & pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que j'y perds toutes mes mesures. Comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits cloux à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon Oncle en Ville, & lui dîs de m'acheter deux ou trois cens de broquettes; il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a lieu d'enrager en de semblables mal-entendus. Cela iroit à l'infini, si je voulois vous dire tous les inconvéniens qui arrivent aux nouveaux-venus en ce pays comme moi. Au reste, pour la situation d'Usez, vous sçaurez qu'elle est sur une montagne fort-haute, & cette montagne n'est qu'un rocher continuel; si bien qu'en quelque tems qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la Ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant; car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques unes au premier olivier que je rencontrai, & je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit que l'on puisse avoir; mais Dieu me préserve

de ſentir jamais une amertume pareille à celle que je ſentis ! J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant, & l'on m'a appris depuis, qu'il falloit bien des leſſives & des cérémonies pour rendre les olives douces, comme on les mange. L'huile qu'on en tire ſert ici de beurre, & j'appréhendois bien ce changement ; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les ſauſſes, & ſans mentir il n'y a rien de meilleur. On ſent bien moins l'huile qu'on ne ſentiroit le meilleur beurre de France. Mais c'eſt aſſez vous parler d'*huile*, & vous me pourrez reprocher plus juſtement qu'on ne faiſoit à un ancien Orateur, que *mes Ouvrages ſentent trop l'huile.* Il faut vous entretenir d'autres choſes, ou plutôt remettre cela à un autre voyage, pour ne pas vous ennuyer. Je ne ſçaurois pourtant m'empêcher de vous dire un mot des Beautés de cette Province. On m'en avoit dit beaucoup de bien à Paris ; mais, ſans mentir, on ne m'en avoit encore rien dit au prix de ce qui en eſt, & pour le nombre, & pour leur excellence : il n'y a pas une villageoiſe, pas une ſavetiére, qui ne diſputât de beauté avec les F** & les M***. Si le pays de ſoi avoit un peu plus de délicateſſe, & que les rochers y fuſſent un peu moins fréquens, on le prendroit pour un vrai pays de Cythère : toutes les Femmes y ſont éclatantes, & s'y ajuſtent d'une façon qui leur eſt la plus naturelle du monde.

Mais comme c'eſt la premiére choſe dont on

m'a dit de me donner-de-garde, je ne veux pas en parler davantage : auſſi-bien ce ſeroit profaner une maiſon de Bénéficier comme celle où je ſuis, que d'y faire de longs diſcours ſur cette matiére : *Domus mea domus orationis.* C'eſt pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du-tout. On m'a dit : Soyez aveugle ; ſi je ne le puis être tout-à-fait, il faut du moins que je ſois muet. Car voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous, & avec les autres loups vos compéres. Adiouſias.

III. LETTRE DU MÊME *A M. LE VASSEUR,* SUR UN PETIT VOYAGE A NISMES.

D'Uſez, 24 Novembre 1661.

J'AI fait derniérement, mon cher MONSIEUR, un petit voyage à Nîmes, & il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à Nîmes eſt plus diabolique mille fois que celui des Diables à Nevers, & la rue d'Enfer, & tels autres chemins réprouvés ; mais la Ville eſt aſſurément auſſi belle & auſſi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le Royaume : il n'y a point de divertiſſemens qui ne s'y trouvent.

Suoni, canti, veſtir, giuochi, vivande,
Quanto può cor penſar, può chieder bocca.

J'allai voir le feu-de-joie qu'un homme de

ma connoiſſance avoit entrepris. Les Jéſuites avoient fourni les deviſes, qui ne valoient rien du tout : ôtez cela, tout alloit bien... Je trouvai encore d'autres choſes qui me plurent fort, ſur tout les Arènes.

C'eſt un grand amphithéâtre un peu en ovale, tout bâti de prodigieuſes pierres, longues de deux toiſes, qui ſe tiennent là depuis plus de ſeize cents ans, ſans mortier & par leur ſeule peſanteur. Il eſt tout ouvert en dehors par de grandes arcades ; & en dedans ce ne ſont autour que de grands ſiéges, où tout le peuple s'aſſeyoit pour voir les combats des bêtes & des Gladiateurs.

Mais c'eſt aſſez vous parler de Nîmes & de ſes raretés. Peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit ; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne ? De vous dire qu'il fait ici le plus beau tems du monde, vous ne vous en mettez guère en peine. De vous dire qu'on doit cette ſemaine créer des Conſuls, cela vous touche fort-peu. Cependant c'eſt une belle choſe, de voir le compére *Cardeur* & le menuiſier *Gaillard*, avec la robe rouge comme un Préſident, donner des Arrêts & aller des premiers à l'offrande ! Vous ne voyez point cela à Paris.



IV. LETTRE

De la MARQUISE de ** à Mad^e DU MONTIER.

(*Récit d'un Voyage de la Reine de Sardaigne.*)

MA CHÈRE MÈRE,

J'AVOIS deſſein de vous écrire avant mon départ de Chambéry; mais depuis l'arrivée de la Reine, il ne m'a pas été poſſible de diſpoſer d'une heure. Cette Princeſſe a pour moi mille bontés, & n'a pas voulu que je la quittaſſe d'un moment. La Princeſſe de Lorraine, aujourd'hui Reine de Sardaigne, eſt grande & bien faite. Sans être belle, elle eſt extrêmement aimable. Un air de bonté, répandu ſur toute ſa perſonne, lui gagne le cœur de ceux qui l'approchent. Elle paroît oublier ſon rang avec les perſonnes qu'Elle admet à l'honneur de ſa confidence, & déja je ſuis avec elle d'une aiſance qui diminue de beaucoup le chagrin que me cauſe l'élévation à un poſte qui me fait mille jalouſes.

Nous partîmes Jeudi dernier par un aſſez beau tems pour la ſaiſon. Nous couchâmes dans un Village appellé *Arguebelle*. Il fit le ſoir une petite pluie, & les gens du pays nous aſſurérent qu'il neigeoit ſur les montagnes. Pour arriver à Saint-Michel, nous paſſâmes par des chemins que je trouvois horribles, & que l'on m'aſ-

ſuroit être magnifiques en comparaiſon de ceux qui devoient ſuivre: mais ce qui me ſurprit, fut de voir que la plupart des Gens de la campagne avoient une groſſeur à la gorge, qu'ils appellent *goitre*.

Depuis Saint Jean-de-Maurienne juſqu'à Saint-Michel, on ne voit rien que des montagnes couvertes de neige. Nous étions dans des chemins étroits, bordés de précipices & de cyprès. Il fallut monter une montagne pavée, faite en pain-de-ſucre, qui étoit environnée de précipices. La Reine me dît, en me ſerrant la main : *Ah ! ma chère, le vilain pays!* elle trembloit de toutes ſes forces, & je n'étois pas fort aſſurée. Un faux-pas de nos chevaux, ou plutôt de nos mulets, nous eût envoyées à l'autre monde. Nous avions, pour nous raſſurer la vue, une riviére dont les eaux font un bruit épouvantable & ſont noires comme de l'encre, parce qu'elles entraînent des ardoiſes pulvériſées, à ce que me dît le Marquis.

Au milieu de ces horreurs, nous admirâmes une caſcade naturelle de plus de deux cens pieds de hauteur, dont nous fûmes mouillées, car il en faut paſſer fort proche. Elle geloit en partie en tombant, ce qui produiſoit mille figures, qui, pénétrées des rayons du Soleil, paroiſſoient peintes des couleurs les plus vives.

Nous arrivâmes à Lunebourg, Village ſitué au pied du Mont *Cenis*, pénétrées de froid. Je ne

puis vous exprimer la compaſſion dont je fus faiſie, à la vue de ces pauvres gens enſévelis ſous un habit & des bonnets de bure. Ils ont à peine la figure de créatures raiſonnables.

Le lendemain il fallut paſſer le Mont *Cenis*, dont je ne puis prononcer le nom ſans frémir. Repréſentez-vous une montagne dont on n'apperçoit point le ſommet, & qui paroît preſque droite en quelques endroits. Elle eſt toute couverte d'une neige, dans l'épaiſſeur de laquelle les Voyageurs trouvent ſouvent leur tombeau. Un chemin fort étroit conduit au haut de la montagne: des Croix plantées d'eſpace en eſpace indiquent cette route périlleuſe, dont on ne pourroit s'écarter ſans riſquer de tomber dans des précipices que la neige couvre. Nous étions portées par des hommes, dans des eſpèces de chaiſes de bois; & comme on ne peut aller deux de front, il n'y a pas moyen de tromper la frayeur & l'ennui par la converſation. Cette route me parut bien longue, auſſi-bien que la plaine.

Nous nous réchauffâmes dans un Hôpital qui eſt au milieu, & où l'on eſt obligé de garder les paſſans, quand ils ſont ſurpris de l'orage. Je croyois toucher à la fin de mes peines; mais le plus difficile reſtoit à paſſer. Je ne trouve point de termes pour vous exprimer l'horreur de cette deſcente. Le Soleil s'y faiſoit ſentir avec une ardeur étonnante, & les Femmes de notre ſuite qui n'avoient point de maſque, en eurent le

visage tout pelé. Ce Soleil fond la neige tout le jour ; & comme elle gèle pendant la nuit, on marche sur un miroir dans un sentier qui souvent n'a pas quatre pieds de large. A droite vous avez sur la tête des rochers, que je serois tentée de croire plus vieux que le monde ; ils paroissent suspendus & prêts à vous écraser à chaque instant. A gauche ce sont des précipices qu'on ne peut envisager sans frémir. Les torrens qui du haut des rochers se précipitent dans les abymes, font un si terrible bruit qu'on ne peut s'entendre parler. Enfin nous sortîmes de ce terrible lieu, & arrivées au pied du mont dans un endroit qu'on nomme la *Novalaise*, nous trouvâmes le plus beau pays du monde. C'étoit un printems qui faisoit oublier l'hyver affreux qu'on venoit d'éprouver. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à la rencontre du Roi.

La Reine voulut fléchir un genou & lui baiser la main ; mais il l'en empêcha & l'embrassa. On servit des rafraîchissemens ; & la Reine dit au Roi, « que la premiére grace qu'elle lui demandoit, étoit l'assurance de ne plus repasser » par le chemin qu'elle venoit de faire. » Le Roi le lui promit en riant. Ce Prince a la conversation fort amusante, & il sçait se dépouiller à-propos de sa grandeur.

Enfin, nous venons d'arriver à Turin, & malgré ma fatigue, je n'ai pu m'empêcher d'admirer cette Ville, où l'on entre par une allée droite, bordée de

grands arbres, qui a plus de ſix milles d'Italie, & qui eſt terminée d'un côté par la Ville, & de l'autre par le Château. Je ne vous parle point de la cérémonie du Mariage & des Fêtes à cette occaſion. Je ſuis encore éblouie de toutes ces magnificences, qui me paroiſſent d'autant plus grandes, que je n'ai jamais rien vu.

V. LETTRES

De Madame DU BOCAGE *à ſa Sœur.*

1°. DÉTAILS SUR LE CARNAVAL DE ROME.

LE froid dure ici depuis trois ſemaines, ma chère SŒUR, & la neige a couvert la terre pluſieurs jours dans cette latitude. Autrefois les maiſons à Rome, comme à Naples, étoient ſans cheminée : la délicateſſe en a fait conſtruire, mais peu s'en ſervent. La cuiſine du peuple a ſes fourneaux dans les ruës : là s'achètent les viandes frites ou fricaſſées. Aux aſſemblées des Dames, le ſeul petit feu d'une des piéces échauffe le reſte ; perſonne n'en approche, & les antichambres ont des poëles pleins de braiſe.

Pendant les derniers jours du Carnaval, il ſe forme un concours de peuple, magnifique. Les fenêtres & balcons, chargés de riches tapis, offrent aux yeux les Dames qui craignent la foule ; les trotoirs couverts d'échafauds bordent la rue, & ſont remplis de toutes ſortes de maſcarades. Cent *Polichinelles*, *Arlequins* & *Docteurs*, haran-

guent le peuple, & jettent des dragées aux passans. Les laquais & cochers prennent aussi des déguisemens. Les carrosses & divers chars portent leurs maîtres en masque, & forment à pas lents deux files.

Nous avons huit spectacles à-la-fois, deux Opéra-bouffons : cinq Comédies ou Farces occupent les autres salles, dont plusieurs ont cinq à six rangs de loges. Comme le Carnaval dure peu, il en est d'autant plus vif. La beauté du séjour de Rome attire beaucoup d'Etrangers : les Anglois y viennent en grand nombre, & apportent beaucoup d'argent. Voici leur marche: ils se trouvent à Naples à la moitié du Carnaval ; ici, pour les cérémonies de la Semaine-Sainte ; vers l'Ascension, à Venise ; de-là, aux foires de Padoue & de Vicence. Ensuite ils séjournent à Milan, passent l'été à Florence, à cause du bon air ; l'automne, à différentes foires où l'Opéra les appelle ; l'hiver à Rome, pour en visiter les curiosités. Ils font quelquefois pendant quatre ans cette même promenade.

De Rome, 10 *Février* 1758.

2°. DES PRÉDICATEURS ITALIENS.

J'AI profité, ma chère SŒUR, de la quinzaine de Pâques pour courir les meilleurs Prédicateurs ; ils paroissent grands exclamateurs. Les Chaires Italiennes sont des espèces de longs

balcons, où le Prédicateur court & s'agite à son aise : leur éloquence parle moins au cœur qu'aux oreilles & aux yeux ; trop de gesticulations en ôtent la noblesse, trop-peu chez les Anglois la rend froide : serions-nous dans ce milieu si difficile à saisir ?

De Rome, 27 *Mars* 1758.

3°. DU THÉATRE DE PARME.

SON Altesse Royale nous a fait la grace, ma très-chère SŒUR, de nous admettre à sa table, dans sa Maison-de-plaisance de Colorno, & d'ordonner qu'on nous représentât la Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*. La Comédie Françoise & l'Opéra Italien sont en vogue dans toute l'Europe. Cette préférence générale décide du mérite de ces deux spectacles. Le Théâtre de la Cour à Colorno est bien décoré, & plus grand que celui de Versailles. Le Palais, bâti avec l'élégance Italienne, commodément distribué & meublé à la Françoise, règne sur des jardins charmans. Là tout annonce le goût & la magnificence du Prince.

Nous vîmes aussi le Théâtre Farnèse, le plus grand de l'Italie : la coupe en est si parfaite, qu'une voix basse s'y fait par-tout entendre. Au lieu de loges, des gradins y règnent en cercle, le parterre peut se remplir d'eau à la hauteur de trois pieds. Les gondoles dorées & illu-

minées qu'on met ſur ce petit lac, font un merveilleux effet : cette ſalle immenſe ne ſert que pour les fêtes extraordinaires.

De Parme 15 *Mai* 1758.

4°. DÉTAILS SUR MARSEILLE & AVIGNON.

AVANT de venir dans cette Ville, ma chère SŒUR, nous avons paſſé à Marſeille. Le Port n'a pas rempli mon attente ; peut-être le mal de tête que j'eus en paſſant un long Faux-bourg entre deux murs, où j'étouffois de chaud & de pouſſiére, m'avoit donné de l'humeur. Le Quai eſt fort rétreci par les loges des Galériens qu'on y a tranſportés de Toulon, de façon qu'on y paſſe à peine. La nouvelle Ville a de belles rues droites ; mais les tortueuſes de l'ancienne conviennent mieux au pays, brûlé du Soleil & battu des vents. Nos Ancêtres avoient moins de tort que de raiſon, pour éviter nos alignemens réguliers ; & leur peu de croiſées haut-percées, les garantiſſoient mieux du froid & du chaud.

En ſortant, nous découvrîmes les Baſtides des Marſeillois, que vous avez entendu vanter. Je ne ſçais comment des hommes les habitent. Leur peu d'eſpace conviendroit à des Lilliputiens ; leur ſituation ſur un ſable brûlant, à des Salamandres ; la ſéchereſſe du terrein ſans moiſſons & ſans abri, à des Sylphes. Peut-être leur multitude ſe prête l'une à l'autre un agréable point-de-vue. Mais il falloit quitter ces lieux

pour voir à Aix une Proceſſion fameuſe de Vierges, d'Anges, de Diables, &c. nous y arrivâmes la veille de ce bizarre ſpectacle ; j'y rencontrai un grand nombre de chaiſes-à-porteurs, remplies de jolies Femmes bien parées.

Nous nous rendîmes à Avignon le lendemain. Les murs de cette Ville, fondée par les Phocéens, & vendue au Pape *Clément VI* par *Jeanne* Reine de Naples, ſont fort-beaux. Le rempart, planté d'arbres tout-autour, forme une agréable promenade, où l'on voit nombre de Dames parées comme aux Tuilleries. Nulle de nos Villes de Province n'en raſſemble d'auſſi bon air, ni de tant de noms connus. La Marquiſe de *Vaucluſe* y tient le ſoir l'aſſemblée ; on y ſoupe, on y joue, on y trouve des gens de bonne compagnie. &c.

D'Avignon, 15 *Juin* 1758.

FIN du Tome II & dernier.

N. B. Pag. 51 *ligne* 17, Lettre IX, *liſez* X. Pag. 130, *ligne derniére*, le mot *travail* manque à pluſieurs exemplaires.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans le TOME *II.*

FÉLICITATION (Lettres d').

INVITATION (Lettres d').

JUSTIFICATION (Lettres d').

III. *Lettre*

MARIAGE ANNONCÉ *ou* CÉLÉBRÉ, (Lettres à ce sujet).

NARRATIONS, NOUVELLES, *&c. &c.* (Lettres contenant des).

OBLIGEANTES (Lettres).

OFFRES de SERVICES (Lettres d').

OUVRAGE DONNÉ (Remerciment pour).

PLAISANTES & FACÉTIEUSES (Lettres).

PRÉSENT DONNÉ *ou* REÇU, (Lettres à ce sujet).

RECOMMANDATION (Lettres de).

REFUS (Lettres pour motiver un).

REMERCIMENT (Lettres de).

REPROCHES (Lettres de).

RÉTRACTATION, *Voyez* EXCUSE.

SILENCE (Lettres pour reprocher *ou* pour excuser LE).

VOYAGES (Lettres contenant des relations familiéres de).

FIN de la Table du Tome II & dernier.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage qui a pour titre : NOUVEAU MANUEL ÉPISTOLAIRE, *renfermant par ordre alphabétique des Modèles de Lettres ſur différens ſujets qui ſe préſentent dans la vie, avec quelques Avis ſur le cérémonial qu'on doit obſerver, & des Obſervations ſur le ſtyle épiſtolaire* ; je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Caen, ce trois Janvier 1785. *Signé* MOYSANT.

PRIVILÉGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur LE ROY, Imprimeur-Libraire à Caen, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public *LE NOUVEAU MANUEL EPISTOLAIRE, renfermant par ordre alphabétique des Modèles de Lettres ſur différens ſujets qui ſe préſentent dans la vie, avec quelques Avis ſur le cérémonial qu'on doit obſerver, & des Obſervations ſur le ſtyle épiſtolaire* ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Le tres de Privilege à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons, par ces Preſentes, de faire

imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayant cause, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiére fois, de pareille amende & déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau Papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant-cause pleinement & paisiblement, sans

ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtee comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le vingt-ſeptiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-cinq, & de notre règne le onzieme.

PAR LE ROI, EN SON CONSEIL.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 137, Folio 247. *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris le 28 Janvier mil ſept cent quatre-vingt-cinq.*

Signé LE CLERC, *Syndic.*

Regiſtré ſur le Regiſtre premier de la Chambre Syndicale des Imprimeurs-Libraires-Relieurs de la Ville de Caen, Folio 44, *conformément aux Réglemens. A Caen ce 5 Février* 1785.

Signé CAILLOT, *Adjoint.*



